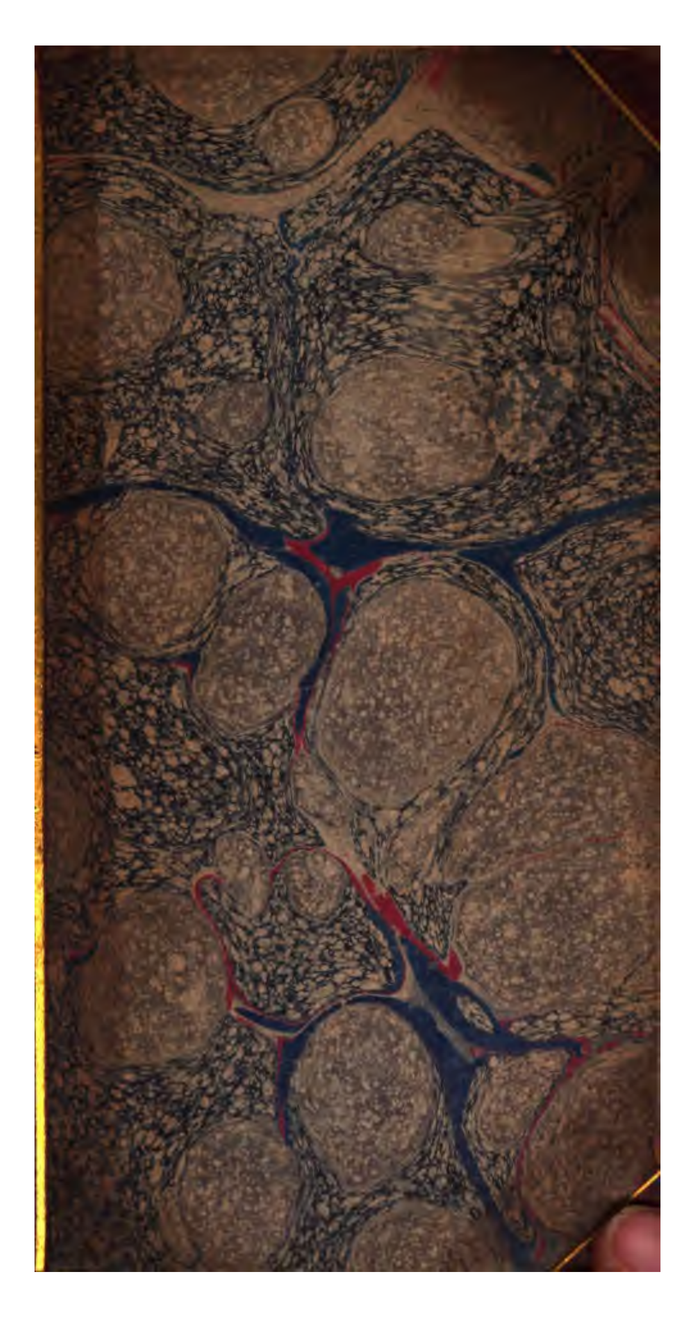


OEUVRES

COMPLETES

DE

M. DE VOLTAIRE.

TOME QUATRE-VINGT-QUATRIEME.

AUX DEUX-PONTS,

Chez SANSON et COMPAGNIE.

1792.

RECUEIL

DES LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE.

Août 1752 - 1755 juin.

RECUEIL
DES LETTRES
DE M. DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIERE.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

Potsdam, 5 auguste.

MON cher ange, voilà donc le pays de Foix et le voisinage des Pyrénées sous votre gouvernement. Tirez-vous-en comme vous pourrez, messieurs, puisque vous l'avez voulu, et que vous avez jugé qu'on pouvait faire la guerre avec quelque avantage. Pour moi, je ressemble à ces vieux rois presque détrônés, qui n'osent plus paraître à la tête de leurs armées. 1752.

J'avais seulement envoyé quelques troupes auxiliaires au général *Thibouville*, comme, par exemple, ces quatre vers-ci que dit *Amélie* au quatrième acte :

Ah ! je quittais des lieux que vous n'habitiez pas.
Dans quelque asyle affreux que mon destin m'entraîne,
Vamir, j'y porterai mon amour et ma haine.
Je vous adorerai dans le fond des déserts,
Dans l'horreur des combats, dans la honte des fers ;
Dans la mort que j'attends de votre seule absence.

VAMIR.

C'en est trop, vos douleurs épuisent ma constance, etc.

1752. Nous avons ôté aussi les mines qu'on pouvait à toute force faire jouer sous *Charles VII*, et qui ne laisseraient pas d'effaroucher les savans sous *Dagobert* et *Thieri de Chelles*. Il y a, à la place de ces fougasses :

Vous sortez d'un combat, un autre vous appelle;
Ayez la même audace avec le même zèle;
Imitez votre maître, etc.

Pour les parens d'*Amélie* et l'extrait baptistère de *Lisois*, mes chers anges, je n'ai pu les trouver. On ne connaît personne de ces temps-là. Je ne puis faire une généalogie à la *Moréri*. N'est-ce pas assez qu'on dise qu'*Amélie* est d'une race qui a rendu des services à l'Etat? Ceci est une pièce de caractères, et non une tragédie historique. Si les caractères sont bien peints, s'ils sont bien rendus par les acteurs, vous pourrez vous tirer d'affaire.

Il n'est point du tout décidé que l'auteur de Childeric vienne lire au roi de Prusse ses ouvrages immortels; mais en cas qu'il vienne apporter à Potsdam les lauriers dont il est couvert et les grâces dont il est orné, et en cas que la place de gazetier des chauffoirs, des cafés et des boutiques de libraires soit vacante, voici un petit mot pour le chevalier de *Mouhi*, que je vous prie de lui faire remettre. Vous ne doutez pas d'ailleurs que je ne sois très-empressé à lui rendre service. Des postes de cette importance sont capables de diviser une cour; et je me suis fait un violent ennemi de ce philosophe modéré *Maupertuis*, pour une place inutile d'associé à l'académie de

Berlin, donnée malgré lui par le roi à l'abbé *Raynal*. Vous jugez bien que de si grands coups de politique ne se pardonnent jamais, et que des dégoûts si horribles laissent dans le cœur un poison mortel, sur-tout dans un cœur prétendu philosophe.

Voici un petit mémoire pour M. *Secousse*. Je vous prie, vous ou ma nièce, de le lui faire parvenir le plus tôt que vous pourrez. Il faut que M. *Secousse* me dise tout ce qu'il fait. J'ai bien plus d'obligation à M. le maréchal de *Noailles* que je n'espérais. M. le maréchal de *Bellisle* me promet aussi des secours; mais probablement ils ne pourront venir qu'après la nouvelle édition, à laquelle je fais travailler sans relâche à Leipsic. Je suis toujours émerveillé des progrès que notre langue a faits dans les pays étrangers; on est en France de quelque côté que l'on se tourne. Vous avez acquis, messieurs, la monarchie universelle qu'on reprochait à *Louis XIV*, et qu'il était bien loin d'avoir. Tâchez donc de ne point avoir des sifflets universels pour vos querelles ridicules, qui vous couvrent de plus de honte aux yeux de tous vos voisins, que les chefs-d'œuvre du temps de *Louis XIV* ne vous ont acquis de gloire. O Athéniens! on vous lit, et on se moque de vous.

Mes anges, je me mets toujours à l'ombre de vos ailes.

1752.

LETTRE II.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Potsdam le 19 d'auguste.

L'ABBÉ de *Prades* eſt enfin arrivé à Potsdam, du fond de la Hollande où il était refugié. Nous l'avons bien ſervi, le marquis d'*Argens* et moi, en préparant les voies. C'eſt, je crois, la ſeule fois que j'aie été habile. Je me remercie d'avoir ſervi un pareil mécréant. C'eſt, je vous jure, le plus drôle d'héréſiarque qui ait jamais été excommunié: il eſt gai, il eſt aimable; il ſupporte en riant ſa mauvaiſe fortune. Si les *Arius*, les *Jean Hus*, les *Luther* et les *Calvin* avaient été de cette humeur-là, les péres des conciles, au lieu de vouloir les ardre, ſe feraient pris par la main, et auraient danſé en rond avec eux.

Je ne vois pas pourquoi on voulait le lapider à Paris; apparemment qu'on ne le connaiſſait pas. La condamnation de ſa thèſe, et le déchainement contre lui, ſont au rang des abſurdités ſcolaſtiques. On l'a condamné comme voulant ſoutenir le ſyſtême d'*Hobbes*, et c'eſt préciſément le ſyſtême d'*Hobbes* qu'il réfute en termes exprès. Sa thèſe était le précis d'un livre de piété qu'il voulait bonnement dédier à l'évêque de Mirepoix. Il a été tout ébahi d'être honni à la fois comme déiſte et comme athée. Les conſciences tendres qui l'ont perſécuté ne ſont pas grandes logiciennes; elles auraient pu conſidérer qu'athée eſt le contraire de déiſte; mais quand

il s'agit de perdre un homme, les bonnes gens n'y regardent pas de si près. 1752.

Il fait une apologie, et veut l'envoyer au pape qui est, dit-on, aussi gai que lui, et qui sûrement ne la lira pas. Je crois qu'il sera lecteur du roi de Prusse, et qu'il succédera, dans ce grave poste, au grave *la Métrie*. En attendant, je le loge comme je peux.

Il est fort triste qu'on nous ait volé notre Rome sauvée, et qu'on l'ait si horriblement imprimée. Vous n'avez pas voulu me croire, ma chère enfant. Ne mariez pas votre fille, elle se mariera sans vous.

Mille remercîmens, je vous en prie, à M. de *Chauvelin*, des bons avis qu'il m'a donnés pour la nouvelle édition du Siècle de *Louis XIV*; mais je lui demande très-humblement pardon sur la dîme royale et chimérique du maréchal de *Vauban*; elle n'est bonne que pour les curés dont parle M. de *Chauvelin*. Pourquoi ? c'est que monsieur le curé peut faire aisément ramasser par sa servante les dîmes de blé et de pommes qu'on lui doit, et il boit son vin tranquillement avec sa nièce; mais il faudrait que le roi eût des décimeurs à gages dans chaque village, qu'il fit bâtir des grêniers dans chaque élection, et qu'ensuite il vendît son grain et son vin. Il serait volé deux ou trois fois avant d'avoir vendu une mesûre, et ressemblerait au diable de Papefiguère, dont on se moqua quand il alla vendre ses feuilles de rave au marché. Proposez à M. de *Chauvelin* cette petite difficulté.

Adieu ; vous n'en aurez pas davantage de moi aujourd'hui.

1752.

LETTRE III.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Potsdam, auguſte.

Ou je me trompe, mon cher *Iſaac*, ou M. de *Prades*, que je ne veux plus nommer abbé, eſt l'homme qu'il faut au roi et à vous. Naïf, gai, inſtruit & capable de s'inſtruire en peu de temps, intrépide dans la philoſophie, dans la probité et dans le mépris pour les fanatiques et les fripons, voilà ce que j'ai pu juger à une première entrevue. Je vous en dirai davantage quand j'aurai le bonheur de vous voir.

Je n'ai jamais été ſi malade que je le ſuis aujourd'hui, ſans cela j'irais chez vous. Venez me voir, il eſt néceſſaire que je vous parle, votre viſite ne nuira point à vos projets de ce ſoir; je fais taire les faveurs et les rigueurs. Venez, ce ſera une bonne fortune dont je ne me vanterai à perſonne. Comptez que vous trouverez un moine de qui vous n'aurez jamais à vous plaindre, qui a dit cent antiennes pour vous, et qui veut vivre avec vous, non pas dans l'union la plus monacale, mais la plus fraternelle.

Mille reſpects *alla virtuoſa marcheſa*.

LETTRE IV.

1752.

AU MEME.

En vous remerciant, cher frère ; j'aime votre exactitude, et je vous suis sensiblement obligé de vos secours. Je ne hais point du tout l'écuyer *Coypel*, mais il ne me paraît pas un *Raphaël*. Les petites brochures où il a été loué ne peuvent faire sa réputation, et votre livre contribuera à la réputation des bons artistes. Au reste, j'aurais été bien fâché d'acheter un tableau sur la parole de l'abbé *Dubos*. Il ne s'y connaissait point du tout, non plus qu'en musique et en poésie ; mais il réfléchissait beaucoup sur tout ce qu'il avait lu et entendu dire, et il a trouvé le secret de faire un livre très-utile, où il n'y a de mauvais que ce qui est uniquement de lui.

Mon cher *Isaac*, je crois que je prendrai incessamment le parti que vous me proposez. En attendant, j'applaudis au digne homme qui aime mieux ennuyer son prochain que le pervertir. Je crois qu'il y réussit. Pour vous, vous vous bornez à plaire. Chacun fait son métier ; le mien est de vous aimer tant que je vivrai.

LETTRE V.

AU MEME.

Mon cher frère, vous êtes plus heureux que vous ne pensez. M. de *Làleu*, voyant que madame d'*Argens* n'est pas loin de sa trentième

1752. année, a préſenté un mémoire pour la faire inſérer dans la claſſe de ceux qui ont trente ans paſſés : il l'a obtenu. Mais comme cette opération a pris du temps, vous y perdez cinq mois d'arrérages que vous ſacrifierez volontiers. Vous aurez votre contrat dans un mois.

Mais, frère, dans le temps que je fais vos affaires temporelles, vous mettez mes affaires ſpirituelles, celles de mon cœur, dans un cruel état. Comment avez-vous pu vous fâcher d'une plaiſanterie innocente ſur *Haller ?* en quoi cette plaiſanterie pouvait-elle vous regarder? était-ce de vous dont on pouvait rire? peut-il vous entrer dans la tête que j'aie voulu vous déplaire? Songez avec quelle dureté, quelle mauvaiſe humeur, et de quel ton vous avez dit et répété qu'il y avait des gens qui craindraient de perdre trois mille écus; ſongez que vous me reprochiez à table, avec véhémence, d'aimer ma penſion, dans le temps même que j'offrais de facrifier mille écus pour travailler avec vous. Le roi a bien ſenti la dureté et la hauteur avec laquelle vous parliez. Je vous jure que je n'en ai pas été bleſſé; mais je vous conjure d'être plus juſte, plus indulgent avec un homme qui vous aime, qui ne peut jamais avoir envie de vous déplaire, et dont vous faites la conſolation. Au nom de l'amitié, ſoyez moins épineux dans la ſociété : c'eſt la douceur des mœurs, la facilité, qui en fait le charme. N'attriſtez plus votre frère : la vie a tant d'amertume qu'il ne faut pas que ceux qui peuvent l'adoucir y verſent du poiſon. L'humeur eſt de tous les poiſons le plus amer. Les fripons ſont em-

miellés. Faut-il que les honnêtes-gens soient difficiles ! 1752.

Pardonnez mes plaintes ; elles partent d'un cœur tendre qui est à vous.

LETTRE VI.

AU MEME.

TRÈS-CHER et très-révérend père en diable, j'avais autrefois un frère janséniste : ses mœurs féroces me dégoûtèrent du parti ; d'ailleurs, *Tros Rutulusve fuat*, *nullo discrimine habebo*. Les jansénistes me pardonneront l'imbécille cardinal de *Tournon*, en faveur du détestable *le Tellier*.

N'est-il pas vrai que les disputes sur les rites chinois sont à faire mettre aux petites-maisons et les jésuites et les jansénistes ? Cher frère, mon histoire, à commencer au calvinisme, est l'histoire des fous.

Bonjour ; je vous salue en *Frédéric*, et je me recommande à vos prières. Mes respects à la muse *Marchesa*.

LETTRE VII.

AU MEME.

JE ne sais pourquoi, mon cher marquis, les éditeurs mettent, parmi les satires, ce voyage qui n'est qu'un itinéraire du coche. Je serais encore plus étonné qu'on admirât ce plat ouvrage. Mais tout est précieux des anciens ; on aime à

1752. voir jufqu'à leurs fautes. Il y a d'ailleurs, dans cette méchante pièce, de petits traits qui ont fait fortune. *Credat judæus Apella, non ego.* Voilà affez notre devife.

J'ai toujours penfé comme vous fur S. *Conftantin* et fur S. *Clovis* : je les ai mis tous deux en enfer dans la Pucelle. Je combats en vers, tandis que vous battez l'ennemi avec les armes de la raifon. Je fuis fort de votre avis fur *Zofime*; mais je ne peux me perfuader que *Procope* foit l'auteur des anecdotes. Il me femble que les hommes d'état ne difent point de certaines fottifes. Je crois que les *Frérons* de ce temps-là ont pris le nom de *Procope.*

Vale, erudite veritatis affertor, fuperftitionis deftructor; vale, et fcribe.

LETTRE VIII.

AU MEME.

CHER frère, il me femble que je n'ai point dit ce que vous me faites dire. J'ai donné feulement des preuves de la perfécution que le cardinal de *Richelieu* fefait à la reine; j'ai dit qu'elle devait être en garde contre un homme qui éloignait d'elle fon mari, qui le fefait interroger par le chancelier, qui enfin, dans le voyage de Tarafcon, voulut fe rendre maître de fa perfonne et de celle de fes enfans; et que, fi la reine avait eu un commerce fecret avec *Mazarin*, cardinal ou non, il n'importe, elle aurait fait l'impoffible pour le dérober à la vue du cardinal de *Richelieu*

Je viens d'appercevoir votre billet dans le livre, et je vous remercie toujours de votre zèle. Priez pour moi; je suis bien malade. 1752.

LETTRE IX.

AU MEME.

Vous avez raison, frère; l'état de savetier n'y fait rien. Je vous remercie; mais vous avez lu ce que j'ai ajouté à l'article *Rousseau*, qui sert de confirmation à ce que j'ai dit dans l'article *la Motte.*

Je crains bien de ne pas persuader tout le monde. *Fréron* dira toujours que *la Motte* est coupable, et que *Rousseau* est innocent, parce que j'ai fait la Henriade; mais j'espère dans les honnêtes gens.

Ah! frère, si vous vouliez écraser l'erreur! Frère, vous êtes bien tiède.

LETTRE X.

A M. LE MARQUIS DE XIMENÈS, *à Paris.*

A Potsdam, 29 d'auguste.

Je vous aurais très-bien reconnu à votre style, monsieur, et à vos bontés. Vous m'annoncez une nouvelle qui me fait grand plaisir; vous allez croire que c'est du duc de *Foix* que je veux parler: point du tout, c'est de *Néron*. Je suis bien plus flatté, pour l'honneur de l'art, que vous vouliez

1752. bien être des nôtres, que je ne suis séduit par un de ces succès passagers dont le public ne rend pas plus raison que de ses caprices.

Honorez notre confrérie de votre nom; montrez que les Français vont à la gloire par tous les chemins. Il y avait des vers extrêmement beaux dans votre ouvrage. Plus votre génie s'est développé, et plus vous vous êtes senti en état de bâtir un édifice régulier avec les matériaux que vous avez amassés.

Je souhaite me trouver à Paris quand vous gratifierez le public de votre tragédie. Vous me ferez oublier les cabales des gens de lettres, et la persécution des fanatiques. Les sottises qu'on a faites à Paris, depuis un an ou deux, ont tellement décrié la nation dans l'Europe, qu'elle a besoin que les beaux arts réhabilitent ce que les *billets de confession* et cent autres impertinences de cette nature ont avili. Je me flatte que vous y contribuerez, et que si l'on siffle la Sorbonne, vous rendrez le théâtre français respectable.

Permettez-moi de présenter mes respects à madame la marquise et à vos amis

LETTRE XI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, 1 septembre.

Mon cher ange, puisqu'il faut toujours de l'amour, je leur en ai donné une bonne dose avec ma barbe grise. J'en suis honteux; mais j'avais ce

reste de confitures, et je l'ai abandonné aux enfans de Paris. Je suis saisi d'horreur de voir que vous n'avez point reçu ma réponse à la lettre où vous me recommandiez le chevalier de *Mouhi*. Cette réponse, avec un petit billet pour ce *Mouhi*, était dans un paquet adressé à madame *Denis*, et le paquet était sous le couvert d'un homme plus opulent que vous, nommé *Tiroux de Mauregard*, fermier général des postes, ami, je ne sais comment, de ma nièce. Quand je l'appelle opulent, ce n'est pas qu'il ait huit cents mille livres de rente, comme son confrère *la Reynière*. Si ce paquet a été égaré, il faut que ma nièce mette toute son activité et tout son esprit à le retrouver. 1752.

Vous sentez bien, mon cher ange, combien mon cœur me rappelle vers vous. Je ferai, si je suis en vie, un petit pélerinage dans mon ancienne patrie. Ni vos ânes de Sorbonne qui osent examiner *Buffon* et *Montesquieu*, ni le grand âne de Mirepoix qui prétend juger des livres, ni votre avocat général d'*Ormesson* qui propose froidement au parlement d'examiner tout ce qui s'est imprimé depuis dix ans, ni une espèce d'inquisition qu'on veut établir en France, ni vos billets de confession, ne m'empêcheront de venir vous embrasser; mais, mon cher ange, laissez-moi achever la nouvelle édition du Siècle, dont je suis obligé de corriger les feuilles. Je ne peux absolument interrompre cette édition commencée.

Il y avait dans mon paquet, qui me tient fort au cœur, une lettre à M. *Secousse* sur ce Siècle; et j'attends une réponse de M. *Secousse* pour un article important. Il est dur de travailler de si

1752. loin, pour sa patrie, à un ouvrage qui devrait être fait dans son sein; mais tel est le sort de la vérité: il faut qu'elle se tienne à quatre cents lieues quand elle veut parler. Plût à Dieu qu'on n'eût à craindre que la canaille des gens de lettres! mais la canaille des dévots, celle de la Sorbonne, font plus de bruit, et sont plus dangereuses. Le Siècle a réussi auprès du petit nombre d'honnêtes gens qui l'ont lu; mais quand il sera dans les mains de *Couturier*, de *Tamponet* et du barbier de *Boyer* de Mirepoix, ils y trouveront des propositions téméraires, hérétiques, sentant l'hérésie, etc. Je ne demanderais pas à Paris la considération d'un sous-fermier, sans doute; mais je souhaiterais y être à l'abri de la persécution. Je me flatte que des amis tels que vous ne contribueront pas peu à disposer les esprits. A force d'entendre répéter, par des bouches respectables, qu'un homme qui a travaillé quarante ans, qui a soutenu la scène tragique, qui a fait le seul poëme épique qu'ait la France, qui a tâché d'élever un monument à la gloire de son pays par le Siècle de *Louis XIV*, mérite au moins de vivre tranquille, comme *Moncrif* et *Hardion*; à force, dis-je, d'entendre cette voix de la justice et de l'amitié, la persécution s'adoucit, et le fanatisme se lasse.

Ne pensons point encore à Zulime; il ne faut pas surcharger le public. Le grand défaut de *Zulime* est qu'elle fait trop tôt son malheur, et que le fade *Ramire* est au-dessous de *Bajazet*. Songeons à présent à donner Rome sauvée avec les changemens. Il faudrait que *Grandval* prît le rôle de *Catilina*, et que le *Kain* jouât *César*; cela donnerait

donnerait quelques repréſentations. On aura peut-être beſoin de terribles intrigues pour cette nouvelle diſtribution de charges. On pourra s'aider du crédit de M. de *Richelieu* dans cette grande affaire. Je vous embraſſe tendrement, mon très-cher ange. Pour les comédies, je ne m'en mêlerai pas ; je ne ſuis qu'un animal tragique. Mes tendres reſpects à tous vos anges. 1752.

Adieu, *ô et præſidium et dulce decus meum.*

LETTRE XII.

A M. D'ARGET.

A Potsdam, dont je ne ſors plus, 2 ſeptembre.

Mon cher duc de *Foix*, une tragédie que vous aviez ſi bien jouée ne pouvait guère tomber. Vous lui avez porté bonheur. C'était auſſi une pièce favorite du roi. Voilà de bonnes raiſons pour être à l'abri des ſifflets. Je voudrais que de votre côté vous fuſſiez ſauvé des ſondes et des bougies. Mais franchement il y a de la folie, il y a au moins peu de phyſique, à prendre des carnoſités pour le ſcorbut. Les ſondes et les bougies font enrager ; et il eſt triſte de donner cent louis pour faire ſuppurer ſa v.... Mais, mon cher malade, ces bougies ont un cauſtique ; ce cauſtique brûle le petit calus formé au col de la veſſie ; ce calus devient ulcère, il ſuppure ; le temps et le régime ferment la plaie. Voilà votre cas. N'allez pas vous fourrer des chimères dans la tête. Vous vous y en êtes mis de plus d'une ſorte, et je vous jure que vous

1752. vous êtes trompé sur bien des choses comme sur votre vessie. Guérissez, et soyez heureux. On peut l'être à Potsdam, on peut l'être à Paris. Le grand point est de fixer son imagination et de n'être pas toujours comme un vaisseau sans voile, tournant au gré du vent. Il faut prendre une résolution ferme, et la tenir.

Si te pulvis strepitusque rotarum,
Si lædit caupona, Ferentinum ire jubebo.

Mais il ne faut pas que nous puissions nous appliquer cet autre vers d'*Horace :*

Æstuat, et vitæ disconvenit ordine toto.

Si j'étais à Paris, j'y menerais une vie délicieuse. Mon sort n'est pas moins heureux où je suis, et j'y reste, parce que je suis sûr que demain mon cabinet me sera aussi agréable qu'aujourd'hui. Si ce séjour m'était insupportable, je le quitterais; j'en ferais autant de la vie. Quand on a ces sentimens-là dans la tête, on n'a pas grand'chose à craindre dans ce monde. Mais c'est une grande pitié de ressembler à des malades qui ne savent quelle posture prendre dans leur lit.

Je vous parle à cœur ouvert, comme vous voyez. Je vais continuer sur ce ton. *Morand* ne s'est pas contenté de faire relier ses anciens ouvrages et de me les envoyer; il y a deux endroits où je suis maltraité, à ce qu'on m'a dit; vous croyez bien que je lui pardonne. Il envoie souvent dans ses feuilles de petits lardons contre moi, je le lui pardonne encore. Il en a glissé contre ma nièce,

cela n'eſt pas ſi pardonnable. Je ne vois pas ce qu'il peut gagner à ces manœuvres. On n'augmentera pas ſes appointemens, et il ne me perdra pas auprès du roi. Eh, mon dieu ! de quoi ſe mêle-t-il ? Que ne ſonge-t-il à vivre doucement comme nous ? A qui en veut-il ? Que lui a-t-on fait ? Les auteurs ſont d'étranges gens. Adieu ; ſoyez très-perſuadé que je vous aime avec autant de cordialité que je vous parle. Vous me retrouverez tel que vous m'avez laiſſé, ſouffrant mes maux patiemment, reſtant tout le jour chez moi, n'étant ébloui de rien, ne deſirant et ne craignant rien, fidèle à mes amis, et me moquant un peu de la Sorbonne avec ſa majeſté. *Iterum vale.* 1752.

LETTRE XIII.

A M. LE COMTE DE CHOISEUL (*).

Potsdam, le 5 ſeptembre.

Vos bontés conſtantes me ſont bien plus précieuſes, monſieur, que l'enthouſiaſme paſſager d'un public preſque toujours égaré, qui condamne à tort et à travers, juge de tout et n'examine rien, dreſſe des ſtatues et les briſe pour vous en caſſer la tête. C'eſt à vous plaire que je mets ma gloire.

Je n'aime de ſignal que celui auquel je reviendrai voir mes amis. A l'égard de celui de *Liſois*, je penſe qu'à la repriſe on pourrait haſarder ce

(*) Depuis duc de *Praslin*.

qu'il a été très-prudent de ne pas risquer aux
1752. premières représentations.

Ce n'est point le héros du Nord qui m'empêche à présent de venir vous faire ma cour, c'est *Louis XIV*. Une nouvelle édition, qu'on ne peut faire que sous mes yeux, m'occupera encore six semaines pour le moins. J'ai eu de bons matériaux que je mets en œuvre. J'ai tiré de mon absence tout le parti que je pouvais. Je suis assez comme qui vous savez; mon royaume n'est pas de ce monde. Si j'étais resté à Paris, on aurait sifflé Rome et le Duc de Foix; la Sorbonne eût condamné le Siècle de *Louis XIV*, on m'aurait déféré au procureur général, pour avoir dit que le parlement fit force sottises du temps de la fronde. Hué et persécuté, je serais tombé malade, et on m'aurait demandé un billet de confession. J'ai pris le parti de renoncer à tous ces agrémens, de me contenter des bontés d'un grand roi, de la société d'un grand homme, et de la plus grande liberté dont on puisse jouir dans la plus belle retraite du monde. Pendant ce temps-là, j'ai donné le loisir, à ceux qui me persécutaient à Paris, de consumer leur mauvaise volonté devenue impuissante. Il y a des temps où il faut se soustraire à la multitude. Paris est fort bon pour un homme comme vous, monsieur, qui porte un grand nom et qui le soutient; mais il faut qu'un pauvre diable d'homme de lettres, qui a le malheur d'avoir de la réputation, succombe ou s'enfuie.

Si jamais ma mauvaise santé, qui me rendra bientôt inutile au roi de Prusse, me forçait de

revenir m'établir en France, j'aimerais bien mieux y jouer le rôle d'un malade ignoré, que d'un homme de lettres connu. Vos bontés et celles de vos amis y feraient ma principale consolation. Je me flatte que votre santé est rétablie. Pour moi je suis devenu bien vieux ; mon imagination et moi, nous sommes décrépits. Il n'en est pas ainsi du sentiment : celui qui m'attache à vous & à vos amis n'a rien perdu de sa force ; il est aussi vif qu'inviolable. 1752.

J'envoie une nouvelle fournée de Rome sauvée. Je ne sais si, à la reprise, la gravité romaine plaira à la galanterie parisienne.

Mille tendres respects.

LETTRE XIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, 8 septembre.

MON cher ange, le premier tome du Siècle et le tiers du second sont déjà faits ; cependant, vous croyez bien que je ferai l'impossible pour insérer l'article dont vous desirez que je parle. Il n'y aura qu'à mettre un carton, sacrifier quelque verbiage inutile d'une demi-page, et mettre ce que vous desirez à la place. La vraie niche où je pourrais encadrer ce fait, serait la querelle avec le pape sur les franchises ; on ferait figurer fort bien le grand-turc avec notre saint-père, et le roi les braverait tous deux par ses ambassadeurs. Il est vrai, malheureusement, que

Louis XIV avait tort sur ces deux points, et
1752. qu'il céda à la fin sur l'un et sur l'autre. Il n'était pas excusable de vouloir soutenir à main armée dans Rome, un abus que toutes les têtes couronnées concouraient à déraciner ; il ne l'était pas davantage de vouloir s'opposer seul à un usage très-raisonnable, établi dans tout l'Orient. Vouloir qu'un ambassadeur entre chez le grand-turc avec l'épée au côté, dans un pays où l'on n'en porte point, & où les janissaires de la garde n'ont que de longs bâtons, est une chose aussi déplacée que de dire la messe le fusil sur l'épaule.

Cependant, ce fait servira au moins à faire voir la hauteur de *Louis XIV*. L'histoire raconte les faiblesses comme les vertus. Si vous avez l'ordre de M. de *Torcy* d'aller faire la révérence au grand-seigneur avec une grande brette pardessus une robe longue, ayez la bonté de m'en avertir.

M. le cardinal de *Tencin*, avec votre permission, n'est guère plus raisonnable que *Louis XIV*, de se fâcher qu'on ait dit *le petit concile d'Embrun*. Veut-il qu'un concile de sept évêques soit œcuménique ? Vous savez que, dans la nouvelle édition, je vous ai sacrifié le *petit* concile d'Embrun. Entre nous, il est fort injuste, & il devrait me remercier de n'avoir appellé ce concile que *petit*. Mon cher ange, je vous demande pardon de la liberté grande.

Autre délicatesse misérable de M. d'*Héricourt*. Je ne ferai pas certainement de *Valincourt* un grand homme ; il était excessivement médiocre,

mais j'enjoliverai fon article pour vous plaire.

Mon dieu, que j'ai eu raifon de me tenir à quatre cents lieues, pendant que le Siècle fait fon premier effet à Paris! Je n'aurais pas feulement à effuyer les plaintes de trente perfonnes, qui trouvent que je n'ai pas dit affez de bien de leurs arrière-coufins; mais que ne diraient point & les jéfuites, et les forbonniqueurs, *e tutti quanti?* Je vous ai déjà mandé que mon abfence feule peut leur impofer filence. Ils refpecteront alors la vérité plus forte qu'eux, et craindront que je n'en dife davantage; mais moi, habitant de Paris, je ferai dénoncé à l'archevêque, au nonce, au Mirepoix, au procureur général & à *Fréron*.

1752.

Je vous le dis encore, *regnum meum non eft hinc.* Dieu me préferve d'être à Paris dans le temps que la feconde édition fera du bruit! On me traiterait comme l'abbé de *Prades*; mais je connais mon cher pays, dans deux mois on n'y penfera plus. L'ouvrage fera approuvé de tous les honnêtes gens, les autres fe tairont, & alors je viendrai iouir de la plus douce confolation de ma vie, du bonheur de vous voir, après lequel je foupire, mais qu'une néceffité malheureufe m'a obligé de différer. Confervez-moi votre amitié, fi vous voulez que je revoie Paris. Je vais revoir Amélie, & m'animer à fuivre vos confeils & à rendre l'ouvrage meilleur; mais un bon confeil ne fuffit pas, il faut un bon moment de génie, ou l'on eft un jufte à qui la grâce manque.

Mille tendres refpects aux anges. Je vous fup-

1752. plie de vouloir bien m'écrire, ou me faire écrire par la prochaine poste, en quelle année est mort cet homme, moitié philosophe et moitié fou, nommé l'abbé de *Saint-Pierre*.

LETTRE XV.

A MADAME DENIS, *à Paris*.

A Potsdam, 9 septembre.

Je commence, ma chère enfant, à sentir que j'ai un pied hors du château d'*Alcine*. Je remets entre les mains de M. le duc de *Wirtemberg* les fonds que j'avais fait venir à Berlin; il nous en fera une rente viagère sur nos deux têtes. La mienne ne lui coûtera pas beaucoup d'années d'arrérages, mais je voudrais que la vôtre fît payer ses enfans & ses petits-enfans.

Cet emploi de mon bien est d'autant meilleur que le paiement est assigné sur les domaines que le duc de *Wirtemberg* a en France. Nous avons des souverainetés hypothéquées, & nous ne serons point payés avec un *car tel est notre plaisir*. Ce qu'il y a de douloureux dans une si bonne affaire, c'est que je ne pourrai la consommer que dans quelques mois. Elle est sûre; les paroles sont données : parole de prince, il est vrai; mais ils les tiennent dans les petites occasions; et puis nous aurons un beau & bon contrat. Les princes ont de l'honneur; ils ne trompent que les souverains quand il s'agit du salut du peuple, ou de ces respectables et héroïques friponneries

neries d'ambition, devant lesquelles l'honneur n'est qu'un conte de vieille. 1752.

J'ai perdu quelquefois une partie de mon bien avec des financiers, avec des dévots, avec des gens de l'ancien Testament, qui auraient fait scrupule de manger d'un poulet bardé, qui auraient mieux aimé mourir que de n'être pas oisifs le jour du sabat, et de ne pas voler le dimanche; mais je n'ai jamais rien perdu avec les grands, excepté mon temps.

Vous pouvez, en un mot, compter sur la solidité de cette affaire & sur mon départ. Je ferai voile de l'île de *Calypso* sitôt que ma cargaison sera prête, & je serai beaucoup plus aise de retrouver ma nièce, que le vieil *Ulysse* ne le fut de retrouver sa vieille femme.

LETTRE XVI.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Potsdam, 23 septembre.

M. l'envoyé de Suède m'a dit, madame, que vous vous souvenez toujours de moi avec une bonté qui ne s'est pas démentie. Nous avons fait, au petit couvert du roi de la terre qui a le plus d'esprit, un souper où il ne manquait que vous. Il veut se charger des regrets que j'ai d'avoir perdu une société telle que la vôtre, et de vous envoyer ma lettre.

1752. Vous avez diminué mon envie de faire un tour à Paris, lorsque vous l'avez abandonné ; mais j'espère toujours vous y retrouver quelque jour. La retraite a ses charmes, mais Paris a aussi les siens.

Il vous paraît étonnant, peut-être, que je me vante d'être dans la retraite quand je suis à la cour d'un grand roi ; mais, madame, il ne faut pas s'imaginer que j'arrive le matin à une toilette avec une perruque poudrée à blanc, que j'aille à la messe en cérémonie, que de là j'assiste à un dîner, que je fasse mettre dans les gazettes que j'ai les grandes entrées, & qu'après dîner je compose des cantiques ou des romances.

Ma vie n'a pas ce brillant ; je n'ai pas la moindre cour à faire, pas même au maître de la maison ; & ce n'est pas à des cantiques que je travaille. Je suis logé commodément dans un beau palais ; j'ai auprès de moi deux ou trois impies avec lesquels je dîne régulièrement et plus sobrement qu'un dévot. Quand je me porte bien, je soupe avec le roi, et la conversation ne roule ni sur les tracasseries particulières, ni sur les inutilités générales ; mais sur le bon goût, sur tous les arts, sur la vraie philosophie, sur le moyen d'être heureux, sur celui de discerner le vrai d'avec le faux, sur la liberté de penser, sur les vérités que *Locke* enseigne et que la Sorbonne ignore, sur le secret de mettre la paix hors du royaume par des billets de confession. Enfin, depuis plus de deux ans que je suis dans ce qu'on croit une cour, et qui n'est en effet

qu'une retraite de philoſophes, il n'y a point eu de jour où je n'aie trouvé à m'inſtruire. 175[illegible]

Jamais on n'a mené une vie plus convenable à un malade; car n'ayant aucunes viſites à faire, aucuns devoirs à rendre, j'ai tout mon temps à moi, et on ne peut pas ſouffrir plus à ſon aiſe. Je jouis de la tranquillité et de la liberté que vous goûtez où vous êtes. Cela vaut bien les orages ridicules que j'ai eſſuyés à Paris.

M. le préſident *Hénault* m'écrit quelquefois; mais M. le comte d'*Argenſon*, comme de raiſon, m'a totalement oublié. S'il s'était un peu ſouvenu de moi lorſqu'il eut le miniſtère de Paris, peut-être n'aurais-je pas l'eſpèce de bonheur qu'on m'a enfin procuré. Cependant, on aime toujours ſa patrie, malgré qu'on en ait: on parle toujours de l'infidelle avec plaiſir.

Je vous rends un compte exact de mon ame, et vous pouvez me donner un billet de confeſſion quand vous voudrez; mais il faudra auſſi vous confeſſer à moi, me dire comment vous vous portez, ce que vous faites pour votre ſanté et pour vôtre bonheur, quand vous comptez retourner à Paris, et comment vous prenez les choſes de la vie.

Je compte vous envoyer inceſſamment une nouvelle édition du Siècle de *Louis XIV*, où vous trouverez un tiers de plus, tout plein de vérités ſingulieres.

Je me ſuis un peu donné carrière ſur les articles des écrivains. J'ai uſé de toute la liberté que prenait *Bayle*; j'ai tâché ſeulement de reſſerrer ce qu'il étendait trop. Vous verrez deux

C 2

1752. morceaux ſinguliers de la main de *Louis XIV*. C'était, avec ſes défauts, un grand roi, et ſon ſiècle eſt un très-grand ſiècle. Mais n'avons-nous pas aujourd'hui la *Duchappe?* (*)

Portez-vous bien, madame, et ſouvenez-vous du plus attaché et du plus ſenſible de vos ſerviteurs.

LETTRE XVII.

AU CARDINAL QUIRINI.

Potsdam, 29 ſeptembre.

CHE dirà l'eminenza voſtra quando ella riceverà queſta piſtola dopo aver letto quella del *Salomone* del Settentrione? Dirà che ſi degna aggradire il tributo d'un paſtore, quando ella a ricevuto l'auro, l'incenſo, e la mirra d'un che vale i trè rè dell'epifania.

Ella ſi diletta nell'edificar delle chieſe, ma ſi erige un tempio nella memoria degli uomini; bramo di aggiungere i miei gridi a quelli applauſi che le Breſciane ſtampe fanno riſuonare. Ma la mia voce è rauca e debole, il corpo languiſce, così fà l'anima. Oh! quando vederò io qualche valente librajo raccogliere tutte le opere di voſtra eminenza, già troppo ſparſe! *Foliis tantùm ne carmina manda*. Ma ſiano tutti i ſuoi ſcritti radunati *ad æternam memoriam*.

Auguro che la ſua eminenza darà ancora *ad*

(*) Marchande de modes, célèbre alors à Paris.

multos annos benedizioni ai fedeli, ed esempi al mondo. Io in tanto picciola lucciola m'inchino profondamente alla stella di prima grandezza, e sono per sempre con ogni maggiore ossequio e venerazione, etc. 1752.

LETTRE XVIII.

A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 1 octobre.

Je vous envoie hardiment l'*Appel au public* de *Kœnig*. Vous lirez avec plaisir l'histoire du procédé. Cet ouvrage est parfaitement bien fait; l'innocence et la raison y sont victorieuses. Paris pensera comme l'Allemagne & la Hollande. *Maupertuis* est regardé ici comme un tyran absurde; mais j'ai peur que son abominable conduite n'ait des suites bien funestes.

Il avait agi dans toute cette affaire en homme plus consommé dans l'intrigue que dans la géométrie; il avait secrétement irrité le roi de Prusse contre *Kœnig*, et s'était adroitement servi de son autorité pour faire chercher les originaux des lettres de *Leibnitz*, dans un endroit où il savait bien qu'ils n'étaient pas; il avait, par cette indigne manœuvre, mis le roi de moitié avec lui. Croiriez-vous que le roi, au lieu d'être indigné, comme il le devait être, d'avoir été compromis et trompé, prend avec chaleur le parti de ce tyran philosophe? Il ne veut pas seulement lire la réponse de *Kœnig*. Personne ne peut lui ouvrir les

1752. yeux qu'il veut fermer. Quand une fois la calomnie eſt entrée dans l'eſprit d'un roi, elle eſt comme la goutte chez un prélat ; elle n'en déloge point.

Au milieu de ces querelles, *Maupertuis* eſt devenu tout-à-fait fou. Vous n'ignorez pas qu'il avait été enchaîné à Montpellier, dans un de ſes accès, il y a une vingtaine d'années. Son mal lui a repris violemment. Il vient d'imprimer un livre où il prétend qu'on ne peut prouver l'exiſtence de DIEU que par une formule d'algèbre ; que chacun peut prédire l'avenir en exaltant ſon ame ; qu'il faut aller aux terres auſtrales pour y diſſéquer des géans hauts de dix pieds, ſi on veut connaître la nature de l'entendement humain. Tout le livre eſt dans ce goût. Il l'a lu à des Berlinoiſes qui le trouvent admirable.

Voilà pourtant l'homme qui s'était fait je ne ſais quelle réputation, pour avoir été à Tornéo enlever deux Suédoiſes. Ce malheureux avait été mon ami. Il était venu à Cirey paſſer quelques mois avec ce même *Kœnig* ; & il nous perſécute aujourd'hui l'un & l'autre avec fureur. C'eſt bien aujourd'hui qu'il le faudrait enchaîner. J'avais eu le malheur de l'aimer, et même de le louer, car j'ai toujours été dupe.

Un des motifs de ſa haine contre moi vient de ce qu'à ma réception à l'académie françaiſe, je ne le comparai pas à *Platon*, et le roi de Pruſſe à *Denys* de Syracuſe. Il a eu la démence de s'en plaindre à Berlin. Quel *Platon !* quelle académie ! quel ſiècle ! et où ſuis-je ! Ah ! que M. le duc de *Wirtemberg* finiſſe bientôt notre marché, et que je revienne auprès de vous oublier les fous et les géomètres !

1752.

LETTRE XIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, 3 octobre.

Mon cher ange, le Siècle (c'eſt-à-dire la nouvelle édition, la ſeule qui ſoit paſſable) était déjà preſque tout imprimé ; il m'eſt par conſéquent impoſſible de parler cette fois-ci de la petite épée que cacha monſieur votre oncle ſous ſon cafetan. J'ai rayé bien exactement cette épithète de *petit* attribuée au concile d'Embrun ; j'ai recommandé à ma nièce d'y avoir l'œil, et je vous prie de l'en faire ſouvenir. Je voudrais de tout mon cœur qu'il fût regardé comme le concile de Trente, et que toutes les diſputes fuſſent aſſoupies en France ; mais il paraît que vous en êtes aſſez loin. Le ſiècle de la philoſophie eſt auſſi le ſiècle du fanatiſme.

Il me paraît que le roi a plus de peine à accorder les fous de ſon royaume, qu'il n'en a eu à pacifier l'Europe. Il y a en France un grand arbre, qui n'eſt pas l'arbre de vie, qui étend ſes branches de tous côtés, et qui produit d'étranges fruits. Je voudrais que le Siècle de *Louis XIV* pût produire quelque bien. Ceux qui liront attentivement tout ce que j'y dis des diſputes de l'Egliſe pourront, malgré tous les ménagemens que j'ai gardés, ſe faire une idée juſte de ces querelles ; ils les réduiront à leur juſte valeur, et rougiront que, dans ce ſiècle-ci, il y ait encore des troubles pour de telles chimères. Un petit tour à

Potsdam ne ferait pas inutile à vos politiques, ils
1752. y apprendraient à être philofophes.

Mon cher ange, les beaux arts font affurément plus agréables que ces matières; une tragédie bien jouée eft plus faite pour un honnête homme. Mais me demander que je fonge à préfent au Duc de Foix et à Rome fauvée, c'eft demander à un figuier qu'il porte des figues en janvier; *car ce n'était pas le temps des figues*. Je me fuis affublé d'occupations fi différentes, toute idée de poéfie eft tellement fortie de ma tête, que je ne pourrais pas actuellement faire un pauvre vers alexandrin. Il faut laiffer repofer la terre: l'imagination gourmandée ne fait rien qui vaille; les ouvrages de génie font aux compilations ce que l'amour eft au mariage: l'Hymen vient quand on l'appelle, et l'Amour vient quand il lui plait. Je compile à préfent, et le dieu du génie eft allé au diable.

En vous remerciant de la note fur l'abbé de *Saint-Pierre*, j'avais deviné jufte qu'il était mort en 43. Je lui ai fait un petit article affez plaifant. Il y en a un pour *Valincourt*, qui ne fera pas inutile aux gens de lettres, et qui plaira à la famille. Je n'ai point de réponfe de M. *Secouffe*; il eft avec les vieilles et inutiles ordonnances de nos vieux rois; mais il a, pour raffembler ces monumens d'inconftance et de barbarie, fix mille livres de penfion: il n'y a qu'heur et malheur dans ce monde.

Mes anges, ce monde eft un naufrage; *fauve qui peut* eft la devife de chaque individu. Je me fuis fauvé à Potsdam; mais je voudrais bien que

ma petite barque pût faire un petit trajet jusque chez vous. Je remets toujours de deux mois en deux mois à faire ce joli voyage. Il ne faut pas que je meure avant d'avoir eu cette consolation. Je ne sais pas trop ce que je deviendrai; j'ai cent ans; tous mes sens s'affaiblissent, et il y en a d'enterrés. Depuis huit mois je ne suis sorti de mon appartement que pour aller dans celui du roi ou dans le jardin. J'ai perdu mes dents, je meurs en detail. Je vous embrasse tendrement; je vous souhaite une santé constante et une vieillesse heureuse Je me regarderai comme très-malheureux si je ne passe pas mes derniers jours, ô anges! auprès de vous et à l'ombre de vos ailes. 1752.

LETTRE XX.

A M. DE LA CONDAMINE, *à Paris*.

Potsdam, 12 octobre.

JE vous remercie, mon cher philosophe errant, devenu sédentaire, des attentions que vous avez pour *Louis XIV*. On a fait malheureusement une douzaine d'éditions sans me consulter; et ce n'est pas ma faute, si les quatre esclaves qui s'étaient mis sous la statue de la place Vendôme, dans la première édition, et qu'on a fait déloger bien vite, ont subsisté dans quelques exemplaires. Ce n'est pas non plus ma faute si on a imprimé l'*air maître* pour l'*air de maître*. Je me flatte que ces sottises ne se trouveront pas dans l'édition qu'on fait actuellement à Leipsic, et que je crois

1752. à préfent finie. J'ai eu, pour cette nouvelle fournée, des fecours auxquels je ne m'attendais pas de fi loin. On m'a envoyé de Paris ce qu'on envoie bien rarement, des vérités, et des vérités bien curieufes. Quand l'édition que je finis n'aurait d'autres avantages que celui de deux Mémoires écrits de la main de *Louis XIV*, cela fuffirait pour faire tomber toutes les autres. L'ouvrage deviendra néceffaire à la nation, ou du moins à ceux de la nation qui voudront connaître les plus beaux temps de la monarchie.

Je conviens que la foire aura toujours la préférence ; mais il ne laiffera pas de fe trouver d'honnêtes gens qui liront quelque chofe du Siècle de *Louis XIV*, les jours où il n'y aura point d'opéra comique. On ne laiffe pas d'avoir du temps pour tout. Je vous plains beaucoup de paffer le vôtre dans des difcuffions défagréables, dont il y a très-peu de juges ; et parmi ces juges là, la plupart font prévenus. Pour faire le grand œuvre de *rem prorsùs fubftantialem*, il faut avoir aifance, fanté et repos. Il ne tenait qu'à *Maupertuis* d'avoir tout cela, fuppofé qu'un homme foit libre ; mais il y a quelque apparence qu'il ne l'eft pas : il a dérangé fa fanté par l'ufage des liqueurs fortes : il a perdu quelques amis par un amour-propre plus fort encore, et qui ne fouffre pas que les aurres en aient leur dofe : il a perdu fon repos par la manière trop vive dont il a pourfuivi *Kœnig* qui, au bout du compte, s'eft trouvé avoir raifon, et qui a eu le public pour lui. Je puis vous affurer que je ne me fuis mêlé ni de fon affaire ni de fon livre, quoique je n'approuve ni l'un ni l'autre.

Maupertuis a des ennemis à Paris, à Berlin, en Hollande; et sa conduite dure et hautaine n'a pas ramené ces ennemis. J'ai d'autant plus sujet de me plaindre de lui, que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour adoucir la férocité de son caractère. Je n'en suis pas venu à bout. Je l'abandonne à lui-même; mais encore une fois, je n'entre pour rien dans les querelles qu'il se fait, et dans les critiques qu'il essuie. Je suis plus malade que lui, et je reste tranquillement à Potsdam, tandis qu'il va chercher ailleurs la santé et le repos. 1751.

Je voudrais de tout mon cœur être dans votre voisinage; ce n'est pas sans regret que je goûte le bonheur de vivre auprès d'un roi philosophe. Je suis né si sensible à l'amitié, que je serais encore ami, quand même je serais courtisan.

Vraiment, je serais très-obligé à M. *Deslandes*, s'il voulait bien me favoriser de quelques particularités qui servissent à caractériser les beaux temps du gouvernement de *Louis XIV*. M. *Deslandes* est citoyen et philosophe; il faut absolument être philosophe, pour avoir de quoi se consoler de-là qu'on est citoyen. (*) Je vous embrasse, et vous prie de ne point cesser de m'aimer malgré *Maupertuis*. (**)

(*) Cette phrase obscure se trouve ainsi dans la Correspondance de l'abbé *Moussinot*, publiée par l'abbé *Duvernet*. L'original manque, et l'erreur n'a pu être rectifiée.

(**) *La Condamine* n'en fit rien, et prit le parti de *Maupertuis* qui s'était beaucoup moqué de lui.

1752.

LETTRE XXI.

A MADAME DENIS, à Paris.

A Potsdam, le 15 octobre.

VOICI qui n'a point d'exemple, et qui ne sera pas imité ; voici qui est unique. Le roi de Prusse, sans avoir lu un mot de la réponse de *Kœnig*, sans écouter, sans consulter personne, vient d'écrire, vient de faire imprimer une brochure contre *Kœnig*, contre moi, contre tous ceux qui ont voulu justifier l'innocence de ce professeur si cruellement condamné. Il traite tous ses partisans d'envieux, de sots, de mal-honnêtes gens. La voici cette brochure singulière, et c'est un roi qui l'a faite. (*)

Les journalistes d'Allemagne, qui ne se doutaient pas qu'un monarque qui a gagné des batailles, fût l'auteur d'un tel ouvrage, en ont parlé librement, comme de l'essai d'un écolier qui ne sait pas un mot de la question. Cependant on a réimprimé la brochure à Berlin, avec l'aigle de Prusse, une couronne, un sceptre, au devant du titre. L'aigle, le sceptre et la couronne sont bien étonnés de se trouver là. Tout le monde hausse les épaules, baisse les yeux, et n'ose parler. Si la vérité est écartée du trône, c'est sur-tout lorsqu'un roi se fait auteur. Les coquettes, les rois, les poëtes sont accoutumés à être flattés.

(*) Elle étoit intitulée : *Lettre au public.*

Frédéric réunit ces trois couronnes-là. Il n'y a pas moyen que la vérité perce ce triple mur de l'amour-propre. *Maupertuis* n'a pu parvenir à être *Platon*; mais il veut que son maître soit *Denys* de Syracuse. 1752.

Ce qu'il y a de plus rare dans cette cruelle et ridicule affaire, c'est que le roi n'aime point du tout *Maupertuis*, en faveur duquel il emploie son sceptre et sa plume. *Platon* a pensé mourir de douleur de n'avoir point été de certains petits soupers où j'étais admis; et le roi nous a avoué cent fois que la vanité féroce de ce *Platon* le rendait insociable.

Il a fait pour lui de la prose cette fois-ci, comme il avait fait des vers pour d'*Arnaud*, pour le plaisir d'en faire; mais il y entre un plaisir bien moins philosophe, celui de me mortifier: c'est être bien auteur!

Mais ce n'est encore que la moindre partie de ce qui s'est passé. Je me trouve malheureusement auteur aussi, et dans un parti contraire. Je n'ai point de sceptre, mais j'ai une plume; et j'avais, je ne sais comment, taillé cette plume de façon qu'elle a tourné un peu *Platon* en ridicule sur ses géans, sur ses prédictions, sur ses dissections, sur son impertinente querelle avec *Kœnig*. La raillerie est innocente; mais je ne savais pas alors que je tirais sur les plaisirs du roi. L'aventure est malheureuse. J'ai affaire à l'amour-propre et au pouvoir despotique, deux êtres bien dangereux. J'ai d'ailleurs tout lieu de présumer que mon marché avec M. le duc de *Wirtemberg* a déplu. On l'a su, et on m'a fait sentir qu'on le savait.

1752. Il me semble pourtant que *Titus* et *Marc-Aurèle* n'auraient point été fâchés contre *Pline*, si *Pline* avait placé une partie de son bien sur la tête de *Pline* dans le Montbelliard.

Je suis actuellement très-affligé et très-malade, et, pour me consoler, je soupe avec le roi. C'est le festin de *Damoclès*. J'ai besoin d'être aussi philosophe que le vrai *Platon* l'était chez le vrai *Denys*.

LETTRE XXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris*.

Potsdam, 28 octobre.

MON cher ange, vous êtes le dieu des jansénistes, vous me donnez des commandemens impossibles. Il y a des temps où la grâce manque tout net aux justes. Je me sens actuellement privé de la grâce des vers; *spiritus flat ubi vult*. Je ne ferais rien qui vaille si je voulais me forcer.

Tu nihil invitâ dices faciesve Minervâ.

L'esprit prend, malgré qu'il en ait, la teinture des choses auxquelles il s'applique. J'ai des besognes si différentes de la poésie, qu'il n'y a pas moyen de remonter ma vieille lyre toute désaccordée : *valete musæ et valete curæ*, voilà ma devise pour le moment présent, et plût à Dieu que ce fût pour toute ma vie!

D'ailleurs, comment voudriez-vous qu'on renvoyât à Paris une Rome sauvée toute changée,

et qu'on donnât aux acteurs de nouveaux rôles pour la quatrième fois ? Ce ferait un moyen sûr d'empêcher la reprise de la pièce, de la faire croire tombée, et de me faire grand tort : j'entends ce tort qu'on fait aux pauvres auteurs comme moi, le tort de les berner tant qu'on peut ; c'est un plaisir que le public se donne très-volontiers. Mon cher ange, laissons là *Catilina*, *César* et *Cicéron* pour ce qu'ils valent. Si la pièce, telle qu'elle est, peut encore souffrir trois ou quatre représentations, à la bonne heure ; si les amateurs de l'antiquité la lisent sans dégoût, tant mieux : c'est là mon premier but ; non, ce n'est que le second. Mon premier desir est de venir vous embrasser. Je peux très-bien renoncer à tout ce train de théâtre, d'acteurs, d'actrices, de battemens de mains, de sifflets et d'épigrammes ; mais je ne puis renoncer à vous. Je regarde les théâtres et les cours comme des illusions : l'amitié seule est réelle. Pardonnez-moi de n'être point encore venu vous voir. Il faut que je prenne encore patience cet hiver. Mon petit voyage, si je suis en vie, sera pour le printemps. 1752.

Vous savez que, quand vous m'écrivîtes la première fois sur l'audience et sur l'épée de feu M. de *Fériol*, le Siècle était déjà presque tout imprimé ; il doit être à présent achevé. Il n'y a pas moyen d'y revenir ; tout ce que je peux faire, c'est de veiller au petit concile ; j'en parle dans toutes mes lettres à madame *Denis*. Joignez-vous à moi ; faites-l'en souvenir. Ce sera votre faute si ce *petit* subsiste dans la nouvelle édition de Paris. Il est malheureusement dans une douzaine

1752. d'autres dont la France est inondée, et sur-tout dans celle que l'abbé *Pernetti* a fait imprimer à Lyon sous les yeux du père du concile.

Adieu, mon cher ange ; vous êtes mon concile, et je voudrais bien être à vos genoux ; mais laissons passer l'hiver. Je finis, la poste va partir, et je n'aurai pas le temps d'écrire à madame *Denis*.

LETTRE XXIII.

A M. ROQUES.

Au château de Potsdam, 28 octobre.

Si ceux qui font des critiques avaient votre politesse, votre érudition et votre candeur, il n'y aurait jamais de guerres dans la république des lettres. La vérité y gagnerait, et le public respecterait plus les sciences. Je vous remercie très-sincérement, monsieur, des remarques que vous avez bien voulu m'envoyer sur le Siècle de *Louis XIV*. Je pourrais bien m'être trompé sur le premier article touchant *Falc Constance*, dont vous me faites l'honneur de me parler. Je n'ai ici aucun livre que je puisse consulter sur cette matière. Je n'ai que mes propres mémoires que j'avais apportés de France, et qui m'ont servi de matériaux.

Quant au roi *Jacques* et à la reine sa femme, ils arrivèrent à Saint-Germain à trois ou quatre jours l'un de l'autre. Ce ne sont point de pareilles dates dont je me suis embarrassé. Je n'ai songé qu'à

qu'à expofer les malheurs du roi *Jacques*, la manière dont il fe les était attirés, et la magnificence de *Louis XIV*. Mon objet était de peindre en grand les principaux perfonnages de ce fiècle, et de laiffer tout le refte aux annaliftes. Quand je fuis entré dans les détails, comme aux chapitres des *anecdotes* et du gouvernement intérieur, je l'ai fait fur mes propres lumières et fur les témoignages des plus anciens courtifans. 1752.

Feu monfieur le cardinal de *Fleuri* me montra l'endroit où *Louis XIV* avait époufé madame de *Maintenon*. Il m'affura pofitivement que l'abbé de *Choifi* s'était trompé, que ce n'était pas le chevalier de *Forbin*, mais *Bontems* et *Monchevreuil*, qui avaient affifté comme témoins. En effet il était naturel que *Louis XIV* employât dans cette occafion fes domeftiques les plus affidés, et le chevalier de *Forbin*, chef d'efcadre, n'était point domeftique de ce monarque.

Pour l'article de *Defcartes*, permettez-moi, je vous prie, ce que j'en ai dit. Je n'ai penfé qu'à faire rentrer en eux-mêmes ceux dont le zèle imprudent traite trop fouvent d'athées des philofophes qui ne font pas de leur air. Si l'article de feu M. de *Beaufobre* vous intéreffe, vous le trouverez, monfieur, dans une nouvelle édition qui va paraître ces jours-ci à Leipfic et à Drefde, et que je ne manquerai pas d'avoir l'honneur de vous envoyer. Vous y trouverez deux fragmens bien curieux, copiés fur l'original de la main de *Louis XIV* même.

On s'eft trop preffé en France et ailleurs d'inonder le public d'éditions de cet ouvrage. Celle

qu'on fait actuellement à Dreſde eſt plus ample de tiers. Vous y verrez des articles bien ſinguliers, et ſur-tout le mariage de l'evêque de Meaux.

Les offres obligeantes que vous me faites, monſieur, m'autoriſent à vous prier de vouloir bien interpoſer vos bons offices pour arrêter l'edition furtive qui ſe fait à Francfort ſur le Mein. Elle ferait beaucoup de tort à mon libraire *Conrad Walther* de Dreſde, qui a le privilége de l'empereur. C'eſt un très-honnête homme. Je ne manquerai pas de l'avertir de l'obligation qu'il vous aura.

Je ſuis affligé que M. *de la Beaumelle*, qui m'a paru avoir beaucoup d'eſprit et de talent, ne veuille s'en ſervir à Francfort que pour faire de la peine à mon libraire et à moi, qui ne l'avons jamais offenſé. Je l'avais connu par des lettres qu'il m'avait écrites de Danemarck, et je n'avais cherché qu'à l'obliger. Il m'avait mandé que le roi de Danemarck s'intéreſſait à un ouvrage qu'il projetait. Mais étant obligé de quitter le Danemarck, il vint à Berlin, et il y montra quelques exemplaires d'un ouvrage, où quelques chambellans de ſa majeſté n'étaient pas trop bien traités. Je me plaignis à lui ſans amertume, et j'aurais voulu lui rendre ſervice. Il alla à Leipſic, de là à Gotha; il eſt à préſent à Francfort. Il n'y fera pas une grande fortune en ſe bornant à écrire contre moi. Il devrait tourner ſes talens d'un côté plus utile et plus honorable. Il avait commencé par prêcher à Copenhague. Il a de l'éloquence, et je ne doute pas que les conſeils d'un homme comme vous ne le ramènent dans le bon chemin. Je ſuis, etc.

LETTRE XXIV. 1752.

AU MEME.

A Potsdam, ce 17 novembre.

Je ſuis pénétré de reconnaiſſance de toutes les bontés que vous m'avez témoignées d'une manière ſi prévenante ſans me connaître. Il ne me reſte qu'à les mériter. Je voudrais que la nouvelle édition du recueil de mes anciennes revêries en proſe et en vers, et celle du Siècle de *Louis XIV*, que mon libraire doit vous envoyer de ma part, puſſent au moins être regardées de vous comme un gage de ma ſenſibilité pour tous vos ſoins obligeans. Quant à M. *de la Beaumelle*, je ſuis ſûr que vous aurez la généroſité de lui repréſenter le tort qu'il fait à ce pauvre *Conrad Walther*. C'eſt aſſurément le plus honnête homme de tous les libraires que j'ai rencontrés. Il s'eſt mis en frais pour la nouvelle édition du Siècle de *Louis XIV*. Il n'y a épargné aucun ſoin, et voilà que, pour fruit de ſes peines, M. *de la Beaumelle* fait imprimer ſous main une édition ſubreptice à Francfort, ville impériale, malgré le privilége de l'empereur, dont *Walther* eſt en poſſeſſion. Il eſt libraire du roi de Pologne, il eſt protégé, il eſt réſolu à attaquer M. *de la Beaumelle* par les formes juridiques. Cela va faire un événement qui certainement cauſerait beaucoup de chagrin à M. *de la Beaumelle*, et qui ferait fort triſte pour la littérature.

1752. Il doit avoir gagné par l'édition des lettres de madame de *Maintenon* de quoi pouvoir se passer du profit qu'il pourrait tirer d'une édition furtive. D'ailleurs il doit considérer que toute la librairie se réunira contre lui. Les gens de lettres se plaignent d'ordinaire que les libraires contrefont leurs ouvrages, et c'est ici un homme de lettres qui contrefait l'édition d'un libraire. C'est un étranger qui, dans l'Empire, attaque un privilége de l'empereur. Que M. *de la Beaumelle* en pèse toutes les conséquences. Les remarques critiques qu'il joint à son édition, ne sont pas une excuse envers mon libraire, et sont envers moi un procédé dont j'aurais sujet de me plaindre. Je ne connais M. *de la Beaumelle*, que par les services que j'ai tâché de lui rendre.

Il m'écrivit, il y a un an, du palais de Copenhague, pour m'intéresser à des éditions des auteurs classiques français qu'on devait faire, disait-il en Danemarck, et dont le roi de Danemarck le chargeait, à l'imitation des éditions qu'on a nommées en France les *Dauphins*. Je crus M. *de la Beaumelle*, et mon zèle pour l'honneur de ma patrie me fit travailler en conséquence.

Quelque temps après je fus étonné de le voir arriver à Potsdam. Il était renvoyé de Copenhague, où il avait d'abord prêché en qualité de proposant, et où il était, je crois, de l'académie. Il voulait s'attacher au roi de Prusse, et il me présenta pour cet effet un livre, dans lequel il me traitait assez mal, moi et plusieurs des chambellans. Il y avait beaucoup de choses dont le

oi de Danemarck et pluſieurs autres puiſſances
evaient s'offenſer. Le livre imprimé à Copen- 17
ague, intitulé, *Mes penſées*, n'était pas encore
rop public; il promit de le corriger, et je crois
n effet qu'il en a fait une édition corrigée à
Berlin. Il ſait que, quoique j'euſſe beaucoup à me
laindre d'une pareille conduite, je l'avertis ce-
endant de pluſieurs petites inadvertances, dans
eſquelles il était tombé ſur ce qui regarde l'hiſ-
torique; par exemple, ſur la conſtitution d'An-
gleterre, ſur M. *Paris du Verney*, et ſur d'autres
erreurs qui peuvent échapper à tout écrivain.

Lorſqu'il fut mis en priſon à Berlin, tout le monde ſait que je m'intéreſſai pour lui, et que je parlai même vivement à milord *Tirconel*, qui avait, diſait-on, contribué à ſa priſon, et à le faire renvoyer de la ville. Milord *Tirconel*, à qui il écrivit pour ſe plaindre à lui de lui-même, lui répondit: *Il eſt vrai que je vous ai fait conſeiller de partir, me doutant bien que vous vous feriez bientôt renvoyer.* Je priai milord *Tirconel* de ne pas montrer cette lettre, qui ferait trop de tort à un jeune homme qui avait beſoin de protection; et il n'y a rien que je n'aie fait pour lui dans cette occaſion. De retour de Spandau à Berlin, il me dit qu'il était appellé à Copenhague avec une groſſe penſion; mais il partit quelques jours après pour Leipſic. On prétend qu'il y fit imprimer une brochure intitulée, je crois, *Les Amours de Berlin. et les Dégoûts des plaiſirs.* Les lettres initiales de ſon nom, par *M. de la B.* ſont à la tête de ce libelle; je ſuis très-éloigné de l'en croire l'auteur, et j'ai ſoutenu

1752. publiquement que ce n'était pas lui. De Leipsic il s'arréta à Gotha ; on a écrit de ce pays-là des choses sur son compte, qui lui feraient plus de tort, si elles étaient vraies, que le libelle même qu'on lui a imputé. On m'a écrit de Leipsic, de Copenhague, de Gotha, des particularités qui ne lui feraient pas moins de préjudice si je les rendais publiques.

Comment peut-il donc, monsieur, dans de pareilles circonstances, non-seulement contrefaire l'édition de mon libraire, mais charger cette édition de notes contre moi, qui ne l'ai jamais offensé, qui même lui ai rendu service ? S'il est plus instruit que moi du règne de *Louis XIV*, ne devait-il pas me communiquer ses lumières, comme je lui communiquai, sur son livre intitulé *Mes pensées*, des observations dont il a fait usage ? Pourquoi d'ailleurs faire réimprimer la première édition du Siècle de *Louis XIV*, quand il sait que mon libraire *Walther* en donne une nouvelle, beaucoup plus exacte, et d'un tiers plus ample ? Quoique j'aie passé trente années à m'instruire des faits principaux qui regardent ce règne, quoiqu'on m'ait envoyé en dernier lieu les Mémoires les plus instructifs, cependant je peux encore avoir fait, comme dit *Bayle*, bien des péchés de commission et d'omission ; tout homme de lettres qui s'intéresse à la vérité et à l'honneur de ce beau siècle, doit m'honorer de ses lumières ; mais quand on écrira contre moi en fesant imprimer mon propre ouvrage, pour ruiner mon libraire, un tel procédé aura-t-il des approbateurs ? Une ancienne édition contrefaite

aura-t-elle du crédit parmi les honnêtes gens, 1752.
et l'auteur ne se ferme-t-il pas par ce procédé toutes les portes qui peuvent le mener à son avancement?

J'ose vous prier, monsieur, de lui montrer cette lettre, et de rappeller dans son cœur les sentimens de probité que doit avoir un jeune homme qui a fait la fonction de prédicateur. Je me persuade qu'il fera celle d'honnête homme. S'il a fait quelques frais pour cette édition, il peut m'en envoyer le compte, je le communiquerai à mon libraire, et le mieux serait assurément de terminer cette affaire d'une manière qui ne causât de chagrin, ni à ce jeune homme, ni à moi.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec l'attachement sincère que vos procédés obligeans m'inspirent, etc.

LETTRE XXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, 22 novembre.

Mon cher ange, quoique les vers ne soient pas actuellement de quartier dans notre cœur, vous m'avez fait relire Zulime. Je me suis repris de goût pour cette aventurière; et j'ose croire que, si vous la lisiez telle qu'elle est, vous l'aimeriez bien davantage. Ou je vous l'enverrai, mon cher et respectable ami, ou je vous l'apporterai en temps et lieu; mais à présent ne de-

1752. mandez pas une rime, je n'en peux plus, j'en ai par-dessus la tête. Je n'ai point demandé de préface en forme au Duc de Foix. J'ai recommandé seulement un mot d'avis au libraire; j'ai exigé qu'on dît qu'on a pris le parti d'imprimer la pièce sur mon manuscrit, pour prévenir les éditions furtives et informes, telle que celle de Rome sauvée. Voilà, en vérité, tout ce qu'il convient de mettre à la tête d'une faible intrigue amoureuse, qui n'est relevée que par le caractère de *Lisois*. Ce Duc de Foix a été très-bien imprimé à Dresde, chez mon libraire ordinaire; je lui avais envoyé la pièce sur la parole que madame *Denis* m'avait donnée qu'on l'imprimait à Paris. Je ne fais aucune nouvelle ni du Duc de Foix, ni de Rome sauvée, ni du Siècle de *Louis XIV*.

J'ai vu les Lettres de madame de *Maintenon*; c'est l'histoire de sa vie, depuis l'âge de quinze ans jusqu'à sa mort. C'est un monument bien précieux pour les gens qui aiment les petites choses dans les grands personnages. Heureusement ces Lettres confirment tout ce que j'ai dit d'elle; si elles m'avaient démenti, mon Siècle était perdu. Comment se peut-il faire qu'un nommé *la Beaumelle*, prédicateur à Copenhague, depuis académicien, bouffon, joueur, fripon, et d'ailleurs ayant malheureusement de l'esprit, ait été le possesseur de ce trésor? Il vient aussi d'écrire la vie de madame de *Maintenon*. On disait, il y a quelques années, qu'on avait volé à M. de *Caylus* ces Lettres et ces Mémoires sur sa tante. N'en sauriez-vous pas des nouvelles?

Je

Je vous ai mandé aussi qu'il paraissait des Mémoires de milord *Bolingbroke*. Ils sont traduits en français. On dit que dans cette traduction on me reproche de m'être trompé sur madame de *Bolingbroke*, que j'ai mise dans le Siècle au rang des nièces de madame de *Maintenon*. Me serais-je trompé ? ne l'était-elle pas par son mari ? ai-je rêvé ce que je lui ai entendu dire vingt fois ? Je suis toujours prêt à croire que j'ai tort, mais ici il me semble que j'ai raison ; rassurez-moi, je vous en prie. Mon cher ange, croyez-moi, je me mourais d'envie de venir vous embrasser cet hiver ; mais, en vérité, il n'y a pas moyen de se mettre en chemin au milieu des glaces, quand on est malade. Je ne suis pas deux heures de la journée sans souffrir. Je serais mort si je ne menais pas la vie la plus douce et la plus retirée, n'ayant que vingt marches à monter les soirs pour aller entendre à souper le *Salomon* du Nord, quand il veut bien m'admettre à son festin des sept sages. Cette vie de château est bien dans mon goût ; mais tout est empoisonné par les remords que j'ai de vous avoir quitté. Mes tendres respects à toute la hiérarchie. Répondez, je vous en prie, à mes questions comme à ma tendre amitié. 1752.

J'ai oublié de mander à ma nièce qu'elle m'écrive désormais à Berlin, où nous allons dans quelques jours. Je vous supplie de l'en avertir.

1752.

LETTRE XXVI.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Potsdam, 25 novembre.

Je fais partir, monſeigneur, par la voie d'un correſpondant de Strasbourg, le gros paquet qui peut ſervir quelques heures à votre amuſement. Plût à Dieu qu'il pût un jour ſervir à votre gloire! mais elle n'en a pas beſoin. J'ai bien plus beſoin, moi, de la conſolation de vous faire encore ma cour, de vous voir et de vous entendre, que vous n'en avez d'être fourré dans mes gazettes. L'ouvrage eſt aſſez mauſſadement copié; l'écriture pourtant eſt liſible. J'ai auprès de moi des gens de lettres qui ne ſont pas des maîtres à écrire. Enfin, je mets à vos pieds le ſeul exemplaire qui me reſte. Si je ſuis aſſez heureux pour être en état de venir paſſer quelque temps auprès de vous, je vous demanderai ſeulement permiſſion d'en tirer une copie. Vous y trouverez la vérité, mais non pas toutes les vérités; vous y verrez des détails qui ſeront encore chers quelques années à ceux qui s'y ſont intéreſſés, et qui diſparaîtront enſuite dans le fracas des événemens qui, de dix ans en dix ans, varient la ſcène du monde, et qui arment puiſſamment les princes de l'Europe pour de petits intérêts. Il ne reſte que les grandes choſes dans la mémoire des hommes; et j'oſerai même vous dire que le règne de *Louis XIV* attirerait peu les regards de la poſté-

rité, sans la révolution qui s'est faite de son temps dans l'esprit humain. Il a résulté de son amour pour la gloire, de ses entreprises, de ses grandeurs, et de ses faiblesses, et de ses malheurs, mais sur-tout de cette foule d'hommes éclatans en tout genre, que la nature fit naître pour lui, un tout qui étonne l'imagination, et qui forme une époque mémorable. Si on pensait aussi hautement que vous, si bien des gens avaient la grandeur de votre caractère, on ajouterait encore une aile au bâtiment que la gloire a élevé dans le siècle de *Louis XIV*. 1752.

Quel plaisir je me ferais de raisonner de tout cela avec vous dans vos momens de loisir! Si vous saviez que de choses j'ai à vous dire! Mais quand pourrai-je avoir ce bonheur? Je n'ai à présent qu'un érysipèle escorté d'une humeur scorbutique qui me dévore, et de rétrécissemens dans les nerfs. Cet hiver-ci sera terrible à passer pour moi à Berlin; il faudrait que je fusse à Naples. Nous autres Français nous périssons tous. Vos colonies languedociennes n'ont pa prospéré dans les pays froids: au lieu d'augmenter depuis 1686, elles ont diminué de moitié; c'est le contraire de ce qui est arrivé aux peuples du Nord transportés en Italie. Il n'y a que d'*Argens* qui est gros et gras. *Maupertuis*, à force de boire de l'eau de vie, s'est mis à la mort; mais il en réchappe, parce qu'il est né avec un tempérament de tartare. Il n'est que fou. Il vient de faire un livre où il propose de faire des trous qui aillent jusqu'au centre de la terre, d'aller droit sous le pole, de connaître le siége de l'ame en

1752. disséquant des têtes de géans, ou en examinant les rêves de ceux qui ont pris de l'opium. Il assure qu'il est aussi facile de voir l'avenir que de se représenter le passé, et nous nous attendons que dans quelques jours il débitera des prophéties. J'ai eu bien raison de dire, en parlant de *Descartes*, que la géométrie laisse l'esprit comme elle le trouve. Il propose sérieusement de faire vivre les hommes huit à neuf cents ans, en les conservant comme des œufs qu'on empêche d'éclorre. Tout est dans ce goût dans son livre. *La Métrie*, en comparaison, a écrit en sage.

L'abbé de *Prades* est ici avec une pension. Je l'ai fait venir le plus adroitement du monde. C'est, je crois, la seule fois de ma vie que j'aie été adroit et heureux. Il m'a confié que vous lui aviez offert une retraite à Richelieu, avec des secours. Je reconnais bien là votre belle ame. Vous avez eu autant de générosité que la fille ainée des rois et de votre grand-oncle a eu de lâcheté et d'ignorance. Elle s'est déshonorée sans retour. Quel siècle que celui où un théatin imbécille force la Sorbonne à une démarche si humiliante, et où il imagine des billets de confession qui auraient opéré autant de mal que de ridicule, sans la prudence du roi! Que serait aujourd'hui la France aux yeux des étrangers, sans vous et sans M. le maréchal de *Bellisle*? Nommez-m'en un troisième qui ait de la réputation, je vous en défie. Vivez, monseigneur le Maréchal; ayez l'éclat de tous les âges, soyez heureux autant qu'honoré. Je ne puis vous dire

encore quand je pourrai faire un voyage pour vous; mais mon cœur eſt à vous pour jamais. 1752.

LETTRE XXVII.

A M. DARGET.

A Potsdam, 4 décembre.

VOUS m'allez prendre pour un pareſſeux, mon cher *Darget*; mais je ne ſuis ni pareſſeux, ni indifférent. Un malade qui a eu ſur les bras deux éditions à corriger, eſt un homme à qui il faut pardonner. *Les détails me pilent*, diſait *Montagne*. Il eſt plus agréable d'être à Fontainebleau, à Plaiſance, à Brunoy, à Verſailles. Je me flatte que vous y êtes avec une veſſie bien réparée, et que vous êtes en état de faire encore le coquet ſans crainte de mauvaiſe aventure; *Daran* et le plaiſir ont dû vous guérir. Vous avez bien couru depuis un an; et moi j'ai reſté conſtamment dans ma chambre, dont je ne ſuis ſorti que pour aller chez le roi quand il a plu à ſa majeſté de me mettre du banquet des ſept ſages. Ce n'eſt pas que je ſois ſage; au moins, n'allez pas imaginer cette folie-là. Je n'en ai guère vu encore, et je n'ai pas l'honneur de l'être. Les uns vont faire leurs folies en grande cohue, et moi j'en fais en vers et en proſe dans ma retraite.

Scit genius, natale comes qui temperat aſtrum.

Je vous aſſomme toujours de citations d'*Ho-*

race. On ne le cite guère à Fontainebleau et à
1752. Brunoy. C'est pourtant le meilleur prédicateur que je connaisse ; il est prédicateur de cour, de b..... et de bon goût, et sur-tout du repos de l'ame. Il sait *quid te tibi reddat amicum.* Il savait vivre avec *Auguste* et *Mécène ;* et sans eux, il avait son *Sabine* comme M. *de Valori* a son *Estampes.* Vous n'êtes pas encore *ruris amator*, vous, monsieur le courtisan ; *miraris fumum et opes strepitumque Romæ.* Vous ne reviendrez donc qu'au printemps, et moi je pourrai bien faire un petit tour dans ce temps-là, si je ne suis pas mort. Nous serons comme *Castor* et *Pollux*, nous n'aurons point paru sur le même hémisphère pendant deux ans. Mais je vous aimerais aux antipodes. Je me flatte que madame votre sœur a trouvé par vos soins l'établissement que vous désiriez tant pour elle. Peut-être à présent ne le désirez-vous plus. Et toujours *Horace Quod petiit spernit, repetit quod nuper omisit* Vous m'allez envoyer promener, me traiter de pédant : cependant vous m'avez paru assez content de mon dernier sermon, dont ce philosophe voluptueux et libre m'avait fourni le texte. Vous en profiterez si vous voulez, ou si vous pouvez. Conservez-moi votre amitié. Je vous ai été fidèle depuis le moment où je vous ai connu ; je le serai toujours. Ce ne sont pas les moines qui aiment leurs chambres, dont les autres moines aient rien à craindre. *Pax Christi.* Adieu ; je rendis à mademoiselle *le Comte* votre lettre, et je suis à vos ordres en tout et par-tout.

1752.

LETTRE XXVIII.

A M. ROQUES.

Ce 16 décembre.

On ne peut être plus ſenſible que je le ſuis, monſieur, à tous vos ſoins obligeans. Je conviens que vous êtes dans une poſition délicate, et que vous vous acquittez de vos fonctions de médiateur, on ne peut pas mieux. Vous ſavez tout ce que j'ai fait pour entrer dans vos vues pacifiques. Il eſt bien étrange que M. *de la Beaumelle* ait voulu, pour quelques ducats, s'attirer une affaire ſi deſagréable et ſi peu digne d'un honnête homme. J'ai déjà eu l'honneur de vous dire que les libraires ſont en poſſeſſion de contrefaire les ouvrages des gens de lettres, et de leur ravir le fruit de leurs travaux; mais qu'un homme de lettres contrefaſſe un livre dont un libraire a le privilége, et ait encore l'imprudence abſurde de contrefaire une mauvaiſe édition furtive, dans le temps que mon libraire en donne une bonne; que, ſur cette mauvaiſe édition furtive, il ſe hâte de faire des remarques pour quelques ducats, ſans ſavoir ſi les objets de ces remarques ſe trouveront dans la ſeule édition que j'approuve et dont j'ai fait préſent à mon libraire *Conrad Walther*, c'eſt un procédé, monſieur, dont je vous laiſſe le juge. Je vous prie de vouloir bien me faire tenir par le chariot de poſte de Francfort à Berlin le livre *de la Beaumelle*, intitulé, *Mes penſées*, que

1752. le magiſtrat de Francfort a fait à la vérité ſaiſir, mais dont il reſte, dites-vous, quelques exemplaires. Il n'y a qu'à marquer le prix du livre ſur le paquet en toile cirée, je le paîerai avec le port ſelon l'uſage, et le maître du chariot de poſte vous en tiendra compte. Si vous avez quelques ordres à me donner pour Berlin, je les exécuterai avec le même zèle et la même fidélité que je ſuis, monſieur, etc.

P. S. J'oubliais de vous dire que les Lettres de madame de *Maintenon* ont été volées à M. de *Margency*, écuyer de M. le maréchal de *Noailles*, neveu de madame de *Maintenon*; cela fait beaucoup de bruit à Paris.

LETTRE XXIX.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Berlin, 16 décembre.

Vous avez dû recevoir, monſeigneur, par M. de *la Reynière*, une très-grande lettre (*) et un très-énorme paquet. Je ne vous demande point pardon de mes lettres, parce que le cœur les dicte; mais je vous demande bien ſérieuſement pardon du paquet. Tout eſt trop long et trop détaillé (**); c'eſt comme ſi on recueillait tous les bulletins d'une maladie qu'on a eue il y a

(*) Celle du 25 novembre.
(**) C'étaient les Mémoires ſur la guerre de 1741, refondus depuis dans le Précis du Siècle de *Louis XV*.

dix ans. La postérité dédaigne tous les petits faits, et veut voir les grands ressorts. Je suis 1752. honteux d'avoir barbouillé plus de papier sur huit ans d'une guerre inutile, que sur le siècle de *Louis XIV*. J'ai noyé la gloire du roi, celle de la nation et la vôtre, dans des détails que je hais. Avec moins de minuties, il y aurait bien plus de grandeur. Malheur aux gros livres. Je m'occupe à rendre celui-ci plus petit et meilleur.

LETTRE XXX.

A M. LE PRESIDENT HENAULT.

A Berlin, 18 décembre.

Voici, mon cher et illustre confrère, une lettre de bonne année. Je ne suis pas accoutumé à faire de ces complimens là ; mais j'aime à vous dire :

Qu'il vive autant que son ouvrage,
Qu'il vive autant que tous les rois
Dont il parle sans verbiage.

J'ai à vous avouer que j'ai été moi, beaucoup trop verbiageur sur l'histoire de la dernière guerre, dont j'ai envoyé le manuscrit à M. d'*Argenson*. Je devais faire de cette histoire un ouvrage aussi intéressant que le Siècle de *Louis XIV*. Je ne l'ai point fait ; j'ai trop étouffé l'intérêt sous des détails ; cela est ennuyeux pour les acteurs mêmes.

C'est donc quelque chose de bien vilain que la

1752. guerre, puisque les particularités les plus honorables des grandes actions font bâiller ceux qui les ont conduites.

Je regarde ce que j'ai envoyé à M. d'*Argenson*, comme des matériaux qu'il m'avait confiés et qui lui appartiennent. J'en fais à présent un édifice plus régulier et plus agréable. Dites-lui, je vous en supplie, monsieur, que je lui demande très-sérieusement pardon de l'énormité de mon volume. J'ai sa gloire à cœur; il n'y en a point dans de trop gros livres. Je lui réponds d'être court et vrai. Je veux que les belles années de *Louis XV* se fassent lire comme le Siècle de *Louis XIV*; j'ai presque dit comme votre chronologie; et je souhaite qu'après ma mort mon nom puisse ne pas faire dé honneur à celui de M. d'*Argenson*, après l'avoir un peu ennuyé pendant ma vie. J'ai besoin à présent de votre indulgence et de la sienne; je vous la demande instamment: faites-lui parvenir mes remords.

LETTRE XXXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, 18 décembre.

MON cher et respectable ami, je ne peux pas à présent plus changer de climat que changer mes vers: un érysipèle rentré m'enterrerait sur les bords de l'Elbe ou du Vézer, et il serait fort ridicule d'aller mourir dans un mauvais cabaret de la Vestphalie. Votre charmante lettre du

décembre, votre tendre amitié me feront vivre jusqu'au printemps. Vous me faites plus de bien que les médecins ne pourraient me faire de mal; vos lettres me ressuscitent; mais on dit que mademoiselle *Gaussin* tue le Duc de *Foix*. Cette *Gaussin* est actuellement un medecin d'eau douce. 1752.

Ce que vous dites de *la Motte* me fait trembler: quoi! on l'a cru heureux étant aveugle et impotent; et parce qu'on a été assez sot pour le croire heureux, on est assez cruel pour persécuter sa mémoire!

Comment serai-je donc traité, moi qui ai les apparences du bonheur, qui ai l'air d'appartenir à deux rois à la fois, moi qui suis plus riche que *la Motte*, et qui ai été plus amoureux du roi de Prusse que *la Motte* ne croyait l'être de madame la duchesse *du Maine*? Je m'en vais prier M. *Berrier* de permettre qu'on affiche à Paris: *Voltaire avertit tous les gens de lettres qu'il n'est point heureux.*

Si vous avez lu cet article de *la Motte*, lisez donc celui de *Rousseau*, et vous y verrez la réponse à la reflexion que vous faites que les heureux sont haïs. Mon cher ange, je n'ai dit sur *la Motte*, et sur *Rousseau*, et sur *Fontenelle*, que ce que je crois la pure vérité. Je les ai traités comme *Louis XIV*. J'aurais ajouté quelques couleurs rembrunies au portrait de madame de *Maintenon*, si j'avais vu plus tôt ses Lettres. Elle est tout ce que vous dites, et toutes les dévotes de cour sont comme elle. De l'ignorance, de la faiblesse, de la fausseté, de l'ambition, du manége, des messes, des sermons, des ga-

1752. disséquant des têtes de géans, ou en examinant les rèves de ceux qui ont pris de l'opium. Il assure qu'il est aussi facile de voir l'avenir que de se représenter le passé, et nous nous attendons que dans quelques jours il débitera des prophéties. J'ai eu bien raison de dire, en parlant de *Descartes*, que la géométrie laisse l'esprit comme elle le trouve. Il propose sérieusement de faire vivre les hommes huit à neuf cents ans, en les conservant comme des œufs qu'on empêche d'éclorre. Tout est dans ce goût dans son livre. *La Métrie*, en comparaison, a écrit en sage.

L'abbé de *Prades* est ici avec une pension. Je l'ai fait venir le plus adroitement du monde. C'est, je crois, la seule fois de ma vie que j'aie été adroit et heureux. Il m'a confié que vous lui aviez offert une retraite à Richelieu, avec des secours. Je reconnais bien là votre belle ame. Vous avez eu autant de générosité que la fille ainée des rois et de votre grand-oncle a eu de lâcheté et d'ignorance. Elle s'est déshonorée sans retour. Quel siècle que celui où un théatin imbécille force la Sorbonne à une démarche si humiliante, et où il imagine des billets de confession qui auraient opéré autant de mal que de ridicule, sans la prudence du roi! Que ferait aujourd'hui la France aux yeux des étrangers, sans vous et sans M. le maréchal de *Bellisle*? Nommez-m'en un troisième qui ait de la réputation, je vous en défie. Vivez, monseigneur le Maréchal; ayez l'éclat de tous les âges, soyez heureux autant qu'honoré. Je ne puis vous dire

encore quand je pourrai faire un voyage pour vous ; mais mon cœur eſt à vous pour jamais. 1752.

LETTRE XXVII.

A M. DARGET.

A Potsdam, 4 décembre.

Vous m'allez prendre pour un pareſſeux, mon cher *Darget*; mais je ne ſuis ni pareſſeux, ni indifférent. Un malade qui a eu ſur les bras deux éditions à corriger, eſt un homme à qui il faut pardonner. *Les détails me pilent*, diſait *Montagne*. Il eſt plus agréable d'être à Fontainebleau, à Plaiſance, à Brunoy, à Verſailles. Je me flatte que vous y êtes avec une veſſie bien réparée, et que vous êtes en état de faire encore le coquet ſans crainte de mauvaiſe aventure; *Daran* et le plaiſir ont dû vous guérir. Vous avez bien couru depuis un an; et moi j'ai reſté conſtamment dans ma chambre, dont je ne ſuis ſorti que pour aller chez le roi quand il a plu à ſa majeſté de me mettre du banquet des ſept ſages. Ce n'eſt pas que je ſois ſage; au moins, n'allez pas imaginer cette folie-là. Je n'en ai guère vu encore, et je n'ai pas l'honneur de l'être. Les uns vont faire leurs folies en grande cohue, et moi j'en fais en vers et en proſe dans ma retraite.

Scit genius, natale comes qui temperat aſtrum.

Je vous aſſomme toujours de citations d'*Ho-*

race. On ne le cite guère à Fontainebleau et à Brunoy. C'eſt pourtant le meilleur prédicateur que je connaiſſe; il eſt prédicateur de cour, de ..... et de bon goût, et ſur-tout du repos de l'ame. Il ſait *quid te tibi reddat amicum.* Il ſavait vivre avec *Auguſte* et *Mécène*; et ſans eux, il avait ſon *Sabine* comme M. *de Valori* a ſon *Eſtampes*. Vous n'êtes pas encore *ruris amator*, vous, monſieur le courtiſan; *miraris fumum et opes ſtrepitumque Romæ.* Vous ne reviendrez donc qu'au printemps, et moi je pourrai bien faire un petit tour dans ce temps-là, ſi je ne ſuis pas mort. Nous ſerons comme *Caſtor* et *Pollux*, nous n'aurons point paru ſur le même hémiſphère pendant deux ans. Mais je vous aimerais aux antipodes. Je me flatte que madame votre ſœur a trouvé par vos ſoins l'établiſſement que vous deſiriez tant pour elle. Peut-être à préſent ne le deſirez-vous plus. Et toujours Horace *Quod petiit ſpernit, repetit quod nuper omiſit* Vous m'allez envoyer promener, me traiter de pédant: cependant vous m'avez paru aſſez content de mon dernier ſermon, dont ce philoſophe voluptueux et libre m'avait fourni le texte. Vous en profiterez ſi vous voulez, ou ſi vous pouvez. Conſervez-moi votre amitié. Je vous ai été fidèle depuis le moment où je vous ai connu; je le ſerai toujours. Ce ne ſont pas les moines qui aiment leurs chambres, dont les autres moines aient rien à craindre. *Pax Chriſti.* Adieu; je rendis à mademoiſelle *le Comte* votre lettre, et je ſuis à vos ordres en tout et par-tout.

ans, comme *Fontenelle*. La nature a donné à ce qu'on appelle mon ame, un étui des plus minces et des plus miſérables. Cependant, j'ai enterré preſque tous mes médecins, et juſqu'à *la Métrie*. Il ne me manque plus que d'enterrer *Codénius*, médecin du roi de Pruſſe; mais celui-là a la mine de vivre plus long-temps que moi; du moins, je ne mourrai pas de ſa façon. Il me donne quelquefois de longues ordonnances en allemand, je les jette au feu, et je n'en ſuis pas plus mal. C'eſt un fort bon homme, il en ſait tout autant que les autres; et quand il voit que mes dents tombent, et que je ſuis attaqué du ſcorbut, il dit que j'ai une affection ſcorbutique. Il y a ici de grands philoſophes qui prétendent qu'on peut vivre auſſi long-temps que *Mathuſalem*, en ſe bouchant tous les pores, et en vivant comme un ver à ſoie dans ſa coque; car nous avons à Berlin des vers à ſoie et des beaux eſprits tranſplantés. Je ne ſais pas ſi ces manufactures-là réuſſiront; tout ce que je ſais, c'eſt que je ne ſuis point du tout en état de voyager cet hiver. Je me ſuis fait un printemps avec des poëles; et quand le vrai printemps ſera revenu, je compte bien, ſi je ſuis en vie, vous apporter mon ſquelette. Vous le diſſéquerez ſi vous voulez. Vous y trouverez un cœur qui palpitera encore des ſentimens de reconnaiſſance et d'attachement que vous lui inſpirez. Soyez perſuadé, monſieur, que tant que je vivrai, je vous regarderai comme un homme qui fait honneur au plus utile de tous les arts, et comme le plus obligeant et le plus aimable du monde. 1752.

le magistrat de Francfort a fait à la vérité saisir,
1752. mais dont il reste, dites-vous, quelques exemplaires. Il n'y a qu'à marquer le prix du livre sur le paquet en toile cirée, je le paierai avec le port selon l'usage, et le maître du chariot de poste vous en tiendra compte. Si vous avez quelques ordres à me donner pour Berlin, je les exécuterai avec le même zèle et la même fidélité que je suis, monsieur, etc.

P. S. J'oubliais de vous dire que les Lettres de madame de *Maintenon* ont été volées à M. de *Margency*, écuyer de M. le maréchal de *Noailles*, neveu de madame de *Maintenon*; cela fait beaucoup de bruit à Paris.

LETTRE XXIX.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Berlin, 16 décembre.

VOUS avez dû recevoir, monseigneur, par M. de *la Reynière*, une très-grande lettre (*) et un très-énorme paquet. Je ne vous demande point pardon de mes lettres, parce que le cœur les dicte; mais je vous demande bien sérieusement pardon du paquet. Tout est trop long et trop détaillé (**); c'est comme si on recueillait tous les bulletins d'une maladie qu'on a eue il y a

(*) Celle du 25 novembre.
(**) C'étaient les Mémoires sur la guerre de 1741, refondus depuis dans le Précis du Siècle de *Louis XV*.

dix ans. La postérité dédaigne tous les petits faits, et veut voir les grands ressorts. Je suis honteux d'avoir barbouillé plus de papier sur huit ans d'une guerre inutile, que sur le siècle de *Louis XIV*. J'ai noyé la gloire du roi, celle de la nation et la vôtre, dans des détails que je hais. Avec moins de minuties, il y aurait bien plus de grandeur. Malheur aux gros livres. Je m'occupe à rendre celui-ci plus petit et meilleur. 1752.

LETTRE XXX.

A M. LE PRESIDENT HENAULT.

A Berlin, 18 décembre.

Voici, mon cher et illustre confrère, une lettre de bonne année. Je ne suis pas accoutumé à faire de ces complimens là; mais j'aime à vous dire :

> Qu'il vive autant que son ouvrage,
> Qu'il vive autant que tous les rois
> Dont il parle sans verbiage.

J'ai à vous avouer que j'ai été moi, beaucoup trop verbiageur sur l'histoire de la dernière guerre, dont j'ai envoyé le manuscrit à M. d'*Argenson*. Je devais faire de cette histoire un ouvrage aussi intéressant que le Siècle de *Louis XIV*. Je ne l'ai point fait; j'ai trop étouffé l'intérêt sous des détails; cela est ennuyeux pour les acteurs mêmes.

C'est donc quelque chose de bien vilain que la

1752. le magiſtrat de Francfort a fait à la vérité ſaiſir, mais dont il reſte, dites-vous, quelques exemplaires. Il n'y a qu'à marquer le prix du livre ſur le paquet en toile cirée, je le païerai avec le port ſelon l'uſage, et le maître du chariot de poſte vous en tiendra compte. Si vous avez quelques ordres à me donner pour Berlin, je les exécuterai avec le même zèle et la même fidélité que je ſuis, monſieur, etc.

P. S. J'oubliais de vous dire que les Lettres de madame de *Maintenon* ont été volées à M. de *Margency*, écuyer de M. le maréchal de *Noailles*, neveu de madame de *Maintenon*; cela fait beaucoup de bruit à Paris.

LETTRE XXIX.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Berlin, 16 décembre.

Vous avez dû recevoir, monſeigneur, par M. de *la Reynière*, une très-grande lettre (*) et un très-énorme paquet. Je ne vous demande point pardon de mes lettres, parce que le cœur les dicte; mais je vous demande bien ſérieuſement pardon du paquet. Tout eſt trop long et trop détaillé (**); c'eſt comme ſi on recueillait tous les bulletins d'une maladie qu'on a eue il y a

(*) Celle du 25 novembre.

(**) C'étaient les Mémoires ſur la guerre de 1741, refondus depuis dans le Précis du Siècle de *Louis XV*.

du juif *Hirshel* qui me contestait la restitution de douze mille écus qu'il avait à moi en dépôt. 1753.
Ce procès est déjà imprimé. Le juif a été condamné à double amende. M. *de la Beaumelle* peut cependant faire une seconde édition avec des remarques, et me poursuivre jusqu'aux enfers, sans expliquer s'il entend que j'irai en enfer, ou s'il compte y aller.

Voilà toute la réponse qu'il aura jamais de moi dans ce monde-ci et dans l'autre. J'ai l'honneur d'être véritablement, etc.

LETTRE XXXVI.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Berlin, 13 de janvier.

J'AI renvoyé au *Salomon du Nord*, pour ses étrennes, les grelots et la marotte qu'il m'avait donnés, et que vous m'avez tant reprochés. Je lui ai écrit une lettre très-respectueuse, et je lui ai demandé mon congé. Savez-vous ce qu'il a fait? Il m'a envoyé son grand factotum de *Féderſdorf* qui m'a rapporté mes brimborions. Il m'a écrit qu'il aimait mieux vivre avec moi qu'avec *Maupertuis*. Ce qui est bien certain, c'est que je ne veux vivre ni avec l'un ni avec l'autre.

Je sais qu'il est difficile de sortir d'ici, mais il y a encore des hippogriffes pour s'échapper de chez madame *Alcine*. Je veux partir absolument, c'est tout ce que je peux vous dire, ma chère enfant. Il y a trois ans bientôt que je le

1753. dis, et que je devrais l'avoir fait. J'ai déclaré à *Féderſdorf* que ma ſanté ne me permettait pas plus long-temps un climat ſi dangereux.

Adieu; faites du paquet ci-joint l'uſage que votre amitié et votre prudence vous dicteront.

Le pauvre *du Bordier* doit être à préſent chez moi à Paris. Sa deſtinée eſt bien cruelle. Il y a des gens devant qui on n'oſe pas ſe dire malheureux. Cet homme eſt demandé à Berlin; il y arrive en poſte. Il embarque ſur un vaiſſeau ſa femme, ſon fils unique et ſa fortune. Le vaiſſeau périt à la rade de Hambourg. *Du Bordier* ſe trouve à Berlin ſans reſſource. On ſe ſert de ſes deſſins, on ne l'emploie point, et on le renvoie ſans même lui donner l'aumône. Logez-le, nourriſſez-le. Qu'il raccommode mon cabinet de phyſique. Vous verrez, dans le paquet qu'il vous apporte, des choſes qui font frémir. Faites comme moi, armez-vous de conſtance.

LETTRE XXXVII.

A M. DE LA VIROTTE.

Berlin, 28 de janvier.

Je fais trop de cas de votre jugement, monſieur, pour ne m'en pas rapporter à vous ſur cet étrange procès criminel fait par l'amour-propre de *Maupertuis* à la ſincérité de *Kœnig*; procès dans lequel j'ai été impliqué malgré moi, parce que *Kœnig* ayant vécu deux ans de ſuite avec moi à Cirey, il eſt mon ami; parce que j'ai cru avec

l'Europe littéraire qu'il avait raiſon ; parce que je hais la tyrannie. Quand le roi de Pruſſe me demanda au roi par ſon envoyé, quand j'acceptai ſa croix, ſa clef de chambellan et ſes penſions, je crus pouvoir recevoir les bienfaits d'un grand prince qui me promit de me traiter toujours comme *ſon ami* et comme *ſon maître dans les arts qu'il cultive :* ce ſont ſes propres paroles. Il ajouta que je n'aurais jamais aucune *inconſtance à craindre d'un cœur reconnaiſſant ;* et il voulut que ma nièce fût la dépoſitaire de cette lettre, qui devait lui ſervir de reproche éternel, s'il démentait ſes ſentimens et ſes promeſſes. 1753.

Je n'ai jamais démenti mon attachement pour lui ; j'avais eu un enthouſiaſme de ſeize années ; mais il m'a guéri de cette longue maladie. Je n'examine point ſi, dans une familiarité de deux ans et plus, un roi ſe degoûte d'un courtiſan ; ſi l'amour-propre d'un diſciple qui a du génie s'irrite contre ſon maître ; ſi la jalouſie et les faux rapports, qui empoiſonnent les ſociétés des particuliers, portent encore plus aiſément leur venin dans les maiſons des rois. Tout ce que je ſais, c'eſt qu'en me donnant au roi de Pruſſe, je ne me ſuis pas donné comme un courtiſan, mais comme un homme de lettres, et qu'en fait de diſputes littéraires je ne connais point de rois. Je n'aimais que trop ce prince, et j'ai été fâché pour ſa gloire qu'il ait pris parti contre *Kœnig*, ſans être inſtruit du fond de la diſpute ; qu'il ait écrit une brochure violente contre tous ceux qui ont défendu ce philoſophe, c'eſt-à-dire contre tous les gens éclairés de l'Europe ; et cela, ſans

1753. avoir lu son appel. Il a été trompé par *Maupertuis*. Il n'est pas étonnant, il n'est pas honteux pour un roi qu'il soit trompé; mais ce qui serait bien glorieux, ce serait d'avouer son erreur.

Je lui ai renvoyé son cordon, sa clef d'or, ornemens très-peu convenables à un philosophe, et que je ne porte presque jamais. Je lui ai remis tout ce qu'il me doit de mes pensions. Il a eu la bonté de me rendre tout, et de m'inviter à le suivre à Potsdam, où il me donne dans sa maison le même appartement que j'ai toujours occupé. J'ignore si ma santé, qui est plus déplorable que mon aventure, me permettra de suivre sa majesté.

LETTRE XXXVIII.

A M. ROQUES.

A Berlin, 3 février.

MONSIEUR,

J'AI lu enfin l'édition du Siècle de *Louis XIV*. que votre ami M. *de la Beaumelle* a faite en trois volumes avec des remarques et des lettres. Je vous dirai, monsieur, que cette édition n'a pas laissé d'avoir quelque cours à Berlin. J'y suis outragé. Cinq ou six officiers de la maison de sa majesté prussienne y sont maltraités; c'est une raison pour qu'on veuille au moins parcourir l'ouvrage. Personne ne lui pardonnera d'avoir outragé, dans dans ses remarques, les vivans et les morts, ainsi que la verité. Mais moi, monsieur, je lui par-

donnerais

pardonnerais les injures scandaleuses qu'il me dit dans mon propre ouvrage, s'il était vrai qu'il eût à se plaindre de moi, et si je l'avais accusé auprès du roi de Prusse dans son passage à Berlin, comme il le prétend. 1753.

Voici, monsieur, ce qu'il vous écrit, et ce que vous me rapportez mot pour mot dans votre lettre du 17 décembre (*):

“ *Maupertuis* vient chez moi, ne me trouve „ pas; je vais chez lui, il me dit qu'un jour au „ souper des petits appartemens, M. de *Voltaire* „ avait parlé d'une manière violente contre moi, „ qu'il avait dit au roi que je parlais peu respec- „ tueusement de lui dans mon livre, que je trai- „ tais sa cour philosophe de nains et de bouffons, „ et que je le comparais aux petits princes alle- „ mands, et mille autres faussetés de cette force. „ M. de *Maupertuis* me conseilla d'envoyer mon „ livre au roi en droiture, avec une lettre qu'il „ vit et corrigea lui-même. „

Je peux vous protester hautement, monsieur, on-seulement à vous, mais à tout le monde, et ttester le roi de Prusse lui-même, que jamais je 'ai dit à sa majesté ce qu'on m'impute. Ce fut le narquis d'*Argens* qui l'avertit à souper de la maière dont *la Beaumelle* avait parlé de sa cour, insi que de plusieurs autres cours, dans son livre ntitulé *le Qu'en dira-t-on*. Le marquis d'*Argens* it que loin de vouloir porter ces misères aux reilles du roi, je lui mis presque la main sur

(*) A la prière de M. *de la Beaumelle*, comme on verra dans la suite.

1753. la bouche, que je lui dis en propres paroles, *taisez-vous donc, vous révélez le secret de l'église.* J'aurais pu user du droit que tout le monde a de parler d'un livre à table. Mais je n'usai point de ce droit; et loin de rendre aucun mauvais office à M. *de la Beaumelle*, je fis ce que je pus pour le servir dans l'aventure pour laquelle il fut mis au corps-de-garde à Berlin, et qu'il fut envoyé à Spandau. Pour peu qu'il raisonne, il doit voir clairement que *Maupertuis* ne m'a calomnié ainsi auprès de lui, que pour l'exciter à écrire contre moi; c'est un fait assez public dans Berlin. Il est bien étrange qu'un homme, que le roi de Prusse a daigné mettre à la tête de son académie, ait pu faire de pareilles manœuvres. Songez ce que c'est que d'aller révéler à un étranger, à un passant, le secret des soupers de son maître, et de joindre l'infidélité à la calomnie. Exciter ainsi contre moi un jeune auteur, lancer ses traits et puis retirer sa main, accuser M. *Kœnig*, mon ami, d'être un faussaire, le faire condamner, de sa seule autorité, en pleine académie, et se donner le mérite de demander sa grâce, faire écrire contre lui, et avoir l'air de ne point écrire, déchaîner *la Beaumelle* contre moi, et le désavouer, opprimer *Kœnig* et moi avec les mêmes artifices, c'est ce que *Maupertuis* a fait, et c'est sur quoi l'Europe littéraire peut juger.

Je me suis vu contraint à soutenir à la fois deux querelles fort tristes. Il faut combattre, et contre *Maupertuis* qui a voulu me perdre, et contre *la Beaumelle* qu'il a employé pour

m'insulter. La vie des gens de lettres est une guerre perpétuelle, tantôt sourde et tantôt éclatante, comme entre les princes. Mais nous avons un avantage que les rois n'ont pas. La force décide entre eux, et la raison décide entre nous. Le public est un juge incorruptible qui, avec le temps, prononce des arrêts irrevocables. Le public prononcera donc si j'ai eu tort de prendre le parti de M. *Kœnig*, cruellement opprimé, et de confondre les mensonges dont *la Beaumelle*, excité par l'oppresseur de *Kœnig* et le mien, a rempli le Siècle de *Louis XIV*.

1753

La Beaumelle vous a mandé, monsieur, qu'il me *poursuivra jusqu'aux enfers*: il est bien le maître d'y aller; et pour mieux mériter son gîte, il vous dit qu'il fera imprimer à la suite du Siècle de *Louis XIV*, un procès que j'eus, il y a près de trois ans, contre un banquier juif, et que je gagnai. Je suis prêt de lui en fournir toutes les pièces, et il pourra faire relier le tout ensemble avec la paix de *Nimègue*, celle de *Riswic* et la guerre de la succession. Rien ne contribuera plus au progrès des sciences.

Tout cela, monsieur, est le comble de l'avilissement. Mais je vous défie de me nommer un seul auteur célèbre, depuis le *Tasse* jusqu'à *Pope*, qui n'ait eu à faire à de pareils ennemis.

Le moindre de mes chagrins est assurément le sacrifice des biens et des honneurs auxquels j'ai renoncé sans le plus léger regret; mais la perte absolue de ma santé est un mal véritable. S'il y a quelque chose de nouveau à Francfort concer-

1753. nant toutes ces misères, vous me ferez plaisir de m'en instruire. Je suis, etc.

LETTRE XXXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

10 de février.

J'AI été bien malade, mon cher et respectable ami; je le suis encore. Le roi de Prusse m'a envoyé de l'extrait de quinquina.

Tanquam hæc sint nostri medicina doloris,
Vel Deus ille malis hominum mitescere discat.

Il devrait bien plutôt m'envoyer une permission de partir pour aller me guérir ou mourir ailleurs. Il n'a plus nul besoin de moi. Il sait à présent mieux que moi la langue française; il écrit français par un *a*; il fait de bonne prose et de bons vers. Il a écrit, sans me consulter, une Philippique sur la querelle de *Maupertuis*: il l'a pris pour *Auguste*, et moi pour *Marc-Antoine*. *Maupertuis* l'a fait imprimer en allemand et en italien, avec les aigles prussiennes à la tête. Battu à Actium et à la tribune aux harangues, il ne me reste qu'à aller mourir dans cette terre que vous me proposez, et de vous embrasser avant ma mort. Voici une espèce de testament littéraire que je vous envoie. Mille tendres respects à tous les anges.

Je vous prie de donner copie de mon testament.

LETTRE XL.

1753.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS, *à Potsdam.*

Berlin, 16 de février.

JE me meurs, mon cher marquis, et j'ai la force de vous avouer ma faibleſſe. Je ne vous nierai pas certainement que ma douleur eſt inexprimable. J'ai voulu me vaincre et venir à Potsdam; mais je ſuis retombé, la veille de mon départ, dans un état dont il n'y a pas d'apparence que je relève. Mon éryſipèle eſt rentré, la dyſſenterie eſt ſurvenue, j'ai ſouvent la fièvre; il y a quatorze jours que je ſuis dans mon lit. Je ſuis ſeul, ſans aucune conſolation, à quatre cents lieues d'une famille en larmes, à qui je ſers de père. Voilà mon état. Je compte ſur votre amitié qui fait preſque ma ſeule conſolation, et je vous embraſſe tendrement.

LETTRE XLI.

AU MEME.

CHER frère, je vous renvoie Locke. *Maupertuis*, dans ſes belles lettres, a beau dire du mal de ce grand homme, ſon nom ſera auſſi cher à tous les philoſophes que celui de *Maupertuis* excitera de haine. *Kœnig* vient de lui donner le dernier coup, en lui démontrant qu'il eſt un plagiaire. On a imprimé à Leipſic une hiſtoire complète de toute cette étrange aventure, qui ne fait

1753. pas d'honneur à ce pays-ci. Soyez très-fûr que toute l'Europe littéraire eft déchainée contre lui ; et qu'excepté *Euler* et *Mérian*, qui font malheureufement parties dans ce procès, tout le refte des académiciens lève les épaules.

Je fuis dans mon lit malade, malgré le quinquina du roi. Vous devriez bien venir demain dîner avec frère *Paul* chez *Antoine*. Ce fera peut-être la dernière fois de ma vie que je vous verrai. Donnez-moi cette confolation.

LETTRE XLII.

AU MEME.

MON cher *Ifaac*, il eft vrai que j'ai enfoncé des épingles dans le cu ; mais je ne mettrai point ma tête dans la gueule.

Je vous prie de lire attentivement l'article ci-joint du Dictionnaire de *Scriberius audens*, et de me le rendre, et de m'en dire votre avis. Je fuis fâché que vous ne vous appliquiez plus à ces bagatelles rabbiniques, théologiques et diaboliques ; j'aurais de quoi vous amufer : mais vous aimez mieux à préfent la baffe de viole. Tout eft égal dans ce monde, pourvu qu'on fe porte bien et qu'on s'amufe.

Si bene vales, ego quidem non valeo .... te amo, tua tueor. Avez-vous reçu votre contrat ? Songez, je vous en prie, au livre de l'abbé de *Prades*, et à la religion naturelle : c'eft la bonne, il faut l'avoir dans le cœur.

LETTRE XLIII. 1753.

AU MEME.

CHER frère, vous êtes aſſurément le premier capitaine d'infanterie qui ait ainſi parlé de philoſophie. Votre extrait de *Gaſſendi* eſt digne de *Bayle*. Je ne ſavais pas que *Gaſſendi* eût été le précurſeur de *Locke* dans le doute modeſte et éclairé ſi la matière peut penſer. Il y a dans de vieux magaſins, où perſonne ne fouille, des épées rouillées, mais excellentes, dont un bon guerrier peut ſe ſervir pour percer les ſots.

Belzébuth vous ait en ſa ſainte garde, mon cher marquis; je vous aime de tout mon cœur. Tâchez de venir aujourd'hui chez votre frère le damné, qui ſouffre plus que jamais.

LETTRE XLIV.

AU MEME.

FRERE *Paul*, je vous attendais, je comptais ſouper avec vous aujourd'hui, et nous nous fimes hier une fête de vous promettre au révérend père abbé. Frère, ſavez-vous bien que je viens de me coucher: mais puiſque mon frère eſt toujours viſite de DIEU, et affligé en ſon corps terreſtre, je vais me lever, et mon ame va tâcher de conſoler la ſienne. J'offre pour vous mes ferventes prières, et je vous donne le baiſer de paix. Dans

1753. un quart d'heure je passerai de ma cellule dans votre hermitage.

Frère *Voltaire*.

LETTRE XLV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Berlin, 26 de février.

MON cher ange, j'ai été très-malade, et en même temps plus occupé qu'un homme en santé; étonné de travailler dans l'état où je suis, étonné d'exister encore, et me soutenant par l'amitié, c'est-à-dire par vous et par madame *Denis*. Je suis ici le meunier de *la Fontaine*. On m'écrit de tous côtés : partez,

Fuge crudeles terras, fuge littus iniquum.

Mais partir quand on est depuis un mois dans son lit, et qu'on n'a point de congé, se faire transporter couché à travers cent mille baïonnettes, cela n'est pas tout-à-fait aussi aisé qu'on le pense. Les autres me disent : Allez-vous-en à Potsdam, le roi vous a fait chauffer votre appartement; allez souper avec lui : cela m'est encore plus difficile. S'il s'agissait d'aller faire une intrigue de cour, de parvenir à des honneurs et de la fortune, de repousser les traits de la calomnie, de faire ce qu'on fait tous les jours auprès des rois, j'irais jouer ce rôle-là tout comme un autre; mais c'est un rôle que je déteste, et je n'ai rien à demander à aucun roi. *Maupertuis*, que vous

avez si bien défini, est un homme que l'excès d'amour-propre a rendu très-fou dans ses écrits, 1753.
et très-méchant dans sa conduite; mais je ne me soucie point du tout d'aller dénoncer sa méchanceté au roi de Prusse. J'ai plus à reprocher au roi qu'à *Maupertuis*; car j'étais venu pour sa majesté, et non pour ce président de Bedlam. J'avais tout quitté pour elle, et rien pour *Maupertuis*; elle m'avait fait des sermens d'une amitié à toute épreuve, et *Maupertuis* ne m'avait rien promis; il a fait son métier de perfide, en intéressant sourdement l'amour-propre du roi contre moi. *Maupertuis* savait mieux qu'un autre à quel excès se porte l'orgueil littéraire. Il a su prendre le roi par son faible. La calomnie est entrée très-aisément dans un cœur né jaloux et soupçonneux. Il s'en faut beaucoup que le cardinal de *Richelieu* ait porté autant d'envie à *Corneille* que le roi de Prusse m'en portait. Tout ce que j'ai fait, pendant deux ans, pour mettre ses ouvrages de prose et de vers en état de paraître, a été un service dangereux qui déplaisait dans le temps même qu'il affectait de m'en remercier avec effusion de cœur. Enfin, son orgueil d'auteur piqué l'a porté à écrire une malheureuse brochure contre moi, en faveur de *Maupertuis* qu'il n'aime point du tout. Il a senti, avec le temps, que cette brochure le couvrait de honte et de ridicule dans toutes les cours de l'Europe; et cela l'aigrit encore. Pour achever le galimatias qui règne dans toute cette affaire, il veut avoir l'air d'avoir fait un acte de justice, et de le couronner par un acte de clémence. Il n'y a aucun

1751. vous ferez plus à portée que perfonne de goûter le fel de ces ouvrages ; cela eft d'ailleurs abfolument dans votre goût. Il me femble que j'entends feu M. le maréchal de *la Feuillade*, ou l'abbé de *Chaulieu*, ou *Perigni*, ou vous ; il me femble que je lis le docteur *Swif* ou milord *Chefterfield*, quand je lis ces deux lettres. Comment voulez-vous qu'on réfifte aux charmes d'un homme qui fait, en fe jouant, de fi jolies bagatelles, et dont la converfation eft entiérement dans le même goût? Je ne doute pas que vous et vos amis ne fentiez tout le prix de ce que je vous envoie. Enfin, fongez que ces chefs-d'œuvre de grâces font d'un homme qui ferait difpenfé par fa place de ces agréables amufemens, et qui cependant daigne y defcendre. J'étais encore à Berlin quand il fefait à Potsdam ce que je vous envoie ; je demandais obftinément mon congé ; je remettais à fes pieds tout ce qu'il m'a donné ; mais les grâces de ma maîtreffe (*) ont enfin rappellé fon amant. Je lui ai tout pardonné ; je lui ai promis de l'aimer toujours ; et, fi je n'étais pas très-malade, je ne la quitterais pas un feul jour : mais l'état cruel de ma fanté ne me permet pas de différer mon départ. Il faut que j'aille aux eaux de Plombières, qui m'ont déjà tant fait de bien quand j'ai eu le bonheur de les prendre avec vous. J'ai promis à ma maîtreffe de revenir auprès d'elle dès que je ferai guéri ; je lui ai dit : Ma belle dame, vous m'avez fait

(*) C'eft ainfi que M. de *Voltaire* nommait le roi de Pruffe.

1753.

LETTRE XLVI.

A M. ROQUES.

A Berlin, 4 mars.

MONSIEUR,

Le sieur *la Beaumelle* n'est pas digne d'être votre ami, et il faut que vous ayez bien de l'indulgence pour lui pardonner ses écarts. Une ame aussi honnête que la vôtre est incapable même de comprendre les noirceurs de cet homme. Comment a-t-il donc osé vous dire que j'ai été l'agresseur ? Malgré les explications qu'il a répandues du passage choquant de son *Qu'en dira-t-on*, a-t-il jamais pu se justifier ? Il est faux que messieurs de *Maupertuis* et *Algarotti* aient été contens du tour qu'il a donné à cette insolence. N'a-t-il pas semé dans tout Berlin les anecdotes les plus calomnieuses contre moi ? A-t-il cru qu'elles me resteraient cachées ou qu'elles m'intimideraient ? Il ne vous a pas dit, sans doute, qu'il a fait colporter une douzaine de libelles manuscrits contre moi, et que des ames de boue comme la sienne ont eu soin de les répandre par-tout. On m'écrit de Paris qu'on y a vu des copies de ces belles productions. Ah ! monsieur, que la littérature est avilie par les *la Beaumelle*, et quelle humiliation que d'être obligé de répondre aux attaques d'un pareil adversaire ! Votre philosophie gémit avec moi de ces misères, et

voudrait la paix ; mais je vous demande, mo
1753. fieur, fi la conciliation eft poffible ? Puiffe vo
repos n'être jamais troublé par ces vils infecte
qui ne laiffent pas que de faire du mal ! J'ai l'ho
neur d'être avec une confidération diftinguée, et

LETTRE XLVII.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Berlin, 15 de mars.

JE commence à me rétablir, ma chère enfa
J'efpère que votre ancienne prédiction ne fe
pas tout-à-fait accomplie. Le roi de Pruffe m
envoyé du quinquina pendant ma maladie ; c
n'eft pas cela qu'il me faut : c'eft mon cong
Il voulait que je retournaffe à Potsdam. Je l
ai demandé la permiffion d'aller à Plombière
je vous donne en cent à deviner la réponfe. I
m'a fait écrire par fon factotum qu'il y avait d
eaux excellentes à Glatz, vers la Moravie.

Voilà qui eft bien horriblement vandale, e
bien peu *Salomon* : c'eft comme fi on envoy
prendre les eaux en Sibérie. Que voulez-vous qu
je faffe ? Il faut bien aller à Potsdam ; alors i
ne pourra me refufer mon congé. Il ne foutiend
pas le tête-à-tête d'un homme qui l'a enfeign
deux ans, et dont la vue lui donnera des remords
Voilà ma dernière réfolution.

Au bout du compte, quoique tout ceci ne foi
pas de notre fiècle, les taureaux de *Phalaris* et
les lits de fer de *Bufiris* ne font plus en ufage ;

et *Salomon minor* ne voudra être ni *Bufiris* ni *Phalaris*. J'ai ce pays-ci en horreur : mon paquet eft tout fait. J'ai envoyé tous mes effets hors du Brandebourg ; il ne refte guère que ma perfonne. 1753.

Tout ceci eft unique affurément. Voici les deux *Lettres au Public :* le roi a écrit et imprimé ces brochures ; et tout Berlin dit que c'eft pour faire voir qu'il peut très-bien écrire fans mon petit fecours. Il le peut, fans doute ; il a beaucoup d'efprit. Je l'ai mis en état de fe paffer de moi, et le marquis d'*Argens* lui fuffit. Mais un roi devrait chercher d'autres fujets pour exercer fon génie.

Perfonne ne lui a dit à quel point cela le dégrade. O vérité, vous n'avez point de charge dans la maifon des rois auteurs ! Mais qu'il faffe des brochures tant qu'il voudra, et qu'il ne perfécute point un homme qui lui a fait tant de facrifices.

J'ai le cœur ferré de tout ce que je vois et de tout ce que j'entends. Adieu ; j'ai tant de chofes à vous dire que je ne dis rien.

LETTRE XLVIII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Potsdam, 20 de mars.

Je m'imagine que je vous ferai un grand plaifir de vous faire lire les deux plus jolies plaifanteries qu'on ait faites depuis long-temps. Vous avez été ambaffadeur, monfeigneur le Maréchal, et

vous ſerez plus à portée que perſonne de goûter
1753. le ſel de ces ouvrages ; cela eſt d'ailleurs abſolument dans votre goût. Il me ſemble que j'entends feu M. le maréchal de *la Feuillade*, ou l'abbé de *Chaulieu*, ou *Perigni*, ou vous ; il me ſemble que je lis le docteur *Swif* ou milord *Cheſterfield*, quand je lis ces deux lettres. Comment voulez-vous qu'on réſiſte aux charmes d'un homme qui fait, en ſe jouant, de ſi jolies bagatelles, et dont la converſation eſt entiérement dans le même goût ? Je ne doute pas que vous et vos amis ne ſentiez tout le prix de ce que je vous envoie. Enfin, ſongez que ces chefs-d'œuvre de grâces ſont d'un homme qui ſerait diſpenſé par ſa place de ces agréables amuſemens, et qui cependant daigne y deſcendre. J'étais encore à Berlin quand il feſait à Potsdam ce que je vous envoie ; je demandais obſtinément mon congé ; je remettais à ſes pieds tout ce qu'il m'a donné ; mais les grâces de ma maîtreſſe (*) ont enfin rappellé ſon amant. Je lui ai tout pardonné ; je lui ai promis de l'aimer toujours ; et, ſi je n'étais pas très-malade, je ne la quitterais pas un ſeul jour : mais l'état cruel de ma ſanté ne me permet pas de différer mon départ. Il faut que j'aille aux eaux de Plombières, qui m'ont déjà tant fait de bien quand j'ai eu le bonheur de les prendre avec vous. J'ai promis à ma maîtreſſe de revenir auprès d'elle dès que je ſerai guéri ; je lui ai dit : Ma belle dame, vous m'avez fait

(*) C'eſt ainſi que M. de *Voltaire* nommait le roi de Pruſſe.

une terrible infidélité ; vous m'avez donné de plus un gros soufflet ; mais je reviendrai baiser votre main charmante. J'ai repris son portrait que je lui avais rendu, et je pars dans quelques jours. Vous sentez que je suis pénétré de douleur de quitter une personne qui m'enchante de toutes façons. Je me flatte que vous aurez la bonté de me mander à Plombières l'effet que ces deux charmantes brochures auront fait sur vous. J'ai promis à ma maîtresse de ne point aller à Paris. Qu'y ferais-je ? il n'y a que la vie douce & retirée de Potsdam qui me convienne. Y a-t-il d'ailleurs du goût à Paris ? En vérité, l'esprit & les agrémens ne sont qu'à Potsdam et dans votre appartement de Versailles. Cependant, si je retrouve à Plombières un peu de santé, je pourrai bien faire à mon tour une infidelité de quelques semaines pour venir vous faire ma cour. Pourvu que je sois à Potsdam au mois d'octobre, j'aurai rempli ma promesse. Ainsi, en cas que je sois en vie, j'aurai tout le temps de faire le voyage. Je vous supplie de me mettre aux pieds de madame de *Pompadour*. Montrez-lui les deux *Lettres au public* (*). Je connais son goût ; elle en sera enchantée comme vous. Il n'y a qu'une voix sur ces ouvrages. Il en paraît aujourd'hui une troisième, je vous l'enverrai par la première poste. 1753.

Adieu, monseigneur ; vous connaissez mes

(*) Cette lettre a été envoyée par la poste ; et le roi de Prusse, tout philosophe qu'il était, avait la petitesse de conserver dans ses Etats l'usage infame d'ouvrir les lettres.

1753. tendres et respectueux sentimens. Adieu, généreux *Alcibiade*. Vous lisez dans mon cœur; il est à vous.

LETTRE XLIX.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

FRERE, je prends congé de vous; je m'en sépare avec regret. Votre frère vous conjure, en partant, de repousser les assauts du démon qui voudrait faire, pendant mon absence, ce qu'il n'a pu faire quand nous avons vécu ensemble: il n'a pu semer la zizanie. J'espère qu'avec la grâce du Seigneur, frère *Gaillard* (*) ne la laissera pas approcher de son champ. Je me recommande à vos prières et aux siennes. Elevez vos cœurs à DIEU, mes chers frères, et fermez vos oreilles aux discours des hommes; vivez recueillis et aimez toujours votre frère.

LETTRE L.

A M. ROQUES.

CONSEILLER ECCLESIASTIQUE DU LANDGRAVE DE HESSE-HOMBOURG.

Leipsic, 4 avril.

JE suis tombé malade à Leipsic, monsieur, et

(*) L'abbé de *Prades*.

je

je ne ſais pas encore quand je pourrai en partir. J'y ai reçu votre lettre du 22 mars. Elle m'étonnerait, ſi à mon âge quelque choſe pouvait m'étonner.

Comment a-t-on pu imaginer, monſieur, que j'aye pris des lettres de *la Beaumelle* pour des lettres de *Maupertuis?* Non, monſieur, chacun a ſes lettres. *Maupertuis* a celles où il veut qu'on aille diſſéquer les géans aux antipodes, et *la Beaumelle* a les ſiennes qui ſont l'antipode du bon ſens. DIEU me garde d'attribuer jamais à un autre qu'à lui ces belles choſes qui ne peuvent être que de lui, et qui lui font tant d'honneur et tant d'amis. On vous aurait accuſé juſte, ſi on vous avait dit que je m'étais plaint du procédé de *Maupertuis*, qui alla trouver *la Beaumelle* à Berlin, pour l'envenimer contre moi, et qui ſe ſervit de lui comme un homme profondément artificieux et méchant peut ſe ſervir d'un jeune homme imprudent.

Il me calomnia, vous le ſavez; il lui dit que j'avais accuſé l'auteur du *Qu'en dira-t-on* auprès du roi, dans un ſouper. Je vous ai déclaré que ce n'était pas moi qui avais rendu compte à ſa majeſté du *Qu'en dira-t-on;* que ce fut monſieur le marquis d'*Argens*. J'en atteſte encore le témoignage de d'*Argens* et du roi lui-même. C'eſt cette calomnie d'après *Maupertuis*, qui fait compoſer les trois volumes d'injures de *la Beaumelle*. Il devrait ſentir à quel point on a méchamment abuſé de ſa crédulité; il devrait ſentir qu'il eſt le *Raton* dont *Bertrand* s'eſt ſervi pour tirer les marons du feu; il devrait s'apper-

1753 cevoir que *Maupertuis*, le persécuteur de *Kœnig* et le mien, s'est moqué de lui ; il devroit savoir que *Maupertuis*, pour récompense, le traite avec le dernier mépris ; il devrait ne point menacer un homme à qui il a fait tant d'outrages avec tant d'injustice.

Non, monsieur, il ne s'est jamais agi des quatre lettres de *la Beaumelle*, que jamais je n'ai entendu attribuer à *Maupertuis* ; il s'agit de la lettre que *la Beaumelle* vous écrivit il y a six mois, lettre dont vous m'avez envoyé le contenu dans une des vôtres, lettre par laquelle *la Beaumelle* avouait que *Maupertuis* l'avait excité contre moi par une calomnie. J'ai fait connaître cette calomnie au roi de Prusse, et cela me suffit. Ma destinée n'a rien de commun avec toutes ces tracasseries, ni avec cette infame édition du Siècle de *Louis XIV* ; je sais supporter les malheurs et les injures. Je pourrai faire un supplément au Siècle de *Louis XIV*, dans lequel j'éclaircirai des faits dont *la Beaumelle* a parlé, sans en avoir la moindre connaissance. Je pourrai, comme M. *Kœnig*, en appeller au public. J'en appelle déjà à vous-même. S'il vous reste quelque amitié pour *la Beaumelle*, cette amitié même doit lui faire sentir tous ses torts. Il doit être honteux d'avoir été l'instrument de la méchanceté de *Maupertuis*, instrument dont on se sert un moment, et qu'on jette ensuite avec dédain.

Voilà, monsieur, tout ce que le triste état où je suis de toutes façons, me permet à présent de vous répondre. Je vous embrasse sans cérémonie.

1753.

LETTRE LI.

AU MEME.

Chez M. le duc de Gotha, 30 avril.

MONSIEUR,

Je comptais, en passant par Francfort, vous présenter moi-même le supplément au Siècle de *Louis XIV* (1), que je vous ai dédié. C'est un procès bien violent; vous en êtes le juge par votre esprit et par votre probité, et vous êtes devenu un témoin nécessaire. Vous ne pouvez être informé pleinement du malheur que le passage de *la Beaumelle* à Berlin a causé. Vous en jugerez en partie par ma dernière lettre au roi de Prusse, dont je vous envoie copie pour vous seul. (*)

Vous savez que je vous ai toujours mandé que j'étais trop instruit des cruels procédés de M. de *Maupertuis* envers moi. Je savais que madame la comtesse de *Bentink* avait obligé deux fois *la Beaumelle* de jeter dans le feu cet indigne ouvrage, où tant de souverains et sa majesté Prussienne sont encore plus outragés que moi. Je savais que *la Beaumelle*, au sortir de chez *Maupertuis*, avait deux fois recommencé; mais je ne

(1) Ce supplément, divisé en trois parties, est la réfutation des calomnies de *la Beaumelle*. Il est précédé d'une lettre à M. *Roques*. Voyez Mélanges historiques, tome I, page 105.

(*) Voyez la corresp. du roi, année 1753.

1753. puis citer le témoignage de madame la comtesse de *Bentink*, ni celui des autres personnes qui ont été témoins de la cruauté artificieuse avec laquelle *Maupertuis* m'a poursuivi près de deux années entières. Je ne peux citer que des témoignages par écrit, et je n'ai que la lettre de *la Beaumelle.*

Vous n'ignorez pas avec quel nouvel artifice *Maupertuis* a voulu, en dernier lieu, déguiser et obscurcir l'affaire, en exigeant de *la Beaumelle* un désaveu ; mais ce désaveu ne porte que sur des choses étrangeres à son procédé.

Je n'ai jamais accusé *Maupertuis* d'avoir fait les quatre lettres scandaleuses dont *la Beaumelle* a chargé la coupable édition du Siècle de *Louis XIV*. Je me suis plaint seulement de ce qu'il m'a voulu perdre, et de ce qu'il a réussi. Je ne me suis défendu qu'en disant la vérité ; c'est une arme qui triomphe de tout à la longue. C'est au nom de cette vérité toujours respectable et souvent persécutée, que je vous écris. Je suis très-malade, et j'espérerai jusqu'au dernier moment que le roi de Prusse ouvrira enfin les yeux. Je mourrai avec cette consolation, qui sera probablement la seule que j'aurai. Je suis, etc.

LETTRE LII.

AU MEME.

A Gotha, 18 mai.

Je suis fâché à présent, monsieur, d'avoir répondu à *la Beaumelle* avec la sévérité qu'il mé-

ritait. On dit qu'il eſt à la Baſtille; le voilà malheureux, et ce n'eſt pas contre les malheureux qu'il faut écrire. Je ne pouvais deviner qu'il ſerait enfermé dans le temps même que ma réponſe paraiſſait. Il eſt vrai qu'après tout ce qu'il a écrit avec une ſi furieuſe démence contre tant de citoyens et de princes, il n'y avait guère de pays où il ne dût être puni tôt ou tard; et je ſais, de ſcience certaine, qu'il y a deux cours où on lui aurait infligé un châtiment plus capital que celui qu'il éprouve. Vous me parlez de votre amitié pour lui; vous avez apparemment voulu dire pitié. 1753.

Il était de mon devoir de donner un préſervatif contre ſa ſcandaleuſe édition du Siècle de *Louis XIV*, qui n'eſt que trop publique en Allemagne et en Hollande. J'ai dû faire voir par quel cruel artifice on a jeté ce malheureux auteur dans cet abyme. Je vous répète encore, monſieur, ce que j'ai mandé au roi de Pruſſe; c'eſt que ſi les choſes dont vous m'avez bien voulu avertir, et que j'ai ſues par tant d'autres, ne ſont pas vraies; ſi *Maupertuis* n'a pas trompé *la Beaumelle*, tandis qu'il était à Berlin, pour l'exciter contre moi; ſi *Maupertuis* peut ſe laver des manœuvres criminelles dont la lettre de *la Beaumelle* le charge, je ſuis prêt à demander pardon publiquement à *Maupertuis*: mais auſſi, monſieur, ſi vous ne m'avez pas trompé, ſi tous les autres témoins ſont unanimes; s'il eſt vrai que *Maupertuis*, parmi les inſtrumens qu'il a employés pour me perdre, n'ait pas dédaigné de me calomnier même auprès de *la Beaumelle*,

1753. et de l'exciter contre moi, il est évident que le roi de Prusse me doit rendre justice.

Je ne demande rien, sinon que ce prince connaisse qu'après lui avoir été passionnément attaché pendant quinze ans, ayant enfin tout quitté pour lui dans ma vieillesse, ayant tout sacrifié, je n'ai pu certainement finir par trahir envers lui des devoirs que mon cœur m'imposait. Je n'ai d'autre ressource que dans les remords de son ame royale, que j'ai crue toujours philosophe et juste. Ma situation est très-funeste; et quand la maladie se joint à l'infortune, c'est le comble de la misère humaine. Je me console par le travail et par les belles-lettres, et sur-tout par l'idée qu'il y a beaucoup d'hommes qui valaient cent fois mieux que moi, et qui ont été cent fois plus infortunés. Dans quelque situation cruelle que nous nous trouvions, que sommes-nous pour oser murmurer?

Au reste, je ne vous ai rien écrit que je ne veuille bien que tout le monde sache, et je peux vous assurer que, dans toute cette affaire, je n'ai pas eu un sentiment que j'eusse voulu cacher. Je suis, monsieur, etc.

1753.

LETTRE LIII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

26 de mai.

MON CHER REVEREND DIABLE ET BON DIABLE,

J'AI reçu avec une fyndérèfe cordiale votre correction fraternelle. J'ai un peu lieu d'être *lapfus*, et les damnés rigoriftes pourraient bien me refufer place dans nos enfers ; mais je compte fur votre indulgence. Vous comprendrez que c'en ferait un peu trop d'être brûlé dans ce monde-ci et dans l'autre. Je me flatte que votre clémence diminuera un peu les peines que vous m'impofez.

J'ai frémi au titre des livres que vous dites brûlés ; mais fachez qu'il y a encore dans la province une édition des lettres d'*Ifaac Onitz*, et que ce fera mon refuge. Je bois d'ailleurs des eaux du Léthé, et je vais inceffamment boire celles de Plombières. Mon médecin m'avait confeillé de me faire enduire de poix réfine (*), felon la nouvelle méthode ; mais il a fait réflexion que le feu y prendrait trop aifément, et que nous devons, vous et moi, nous défier des matières combuftibles. Je crois, mon cher frère, que vous

(*) Allufion aux lettres de *Maupertuis*. Voyez la diatribe d'*Akakia*, volume des Facéties.

avez été bien fourré cet hiver ; il a été diab
1753. que, comme difent les gens du monde. Po
moi j'ai fait un feu d'enfer et je me fuis toujou
tenu auprès fans fortir de mon caveau.

Encore une fois, pardonnez-moi mon péch
fongez que je fuis un jufte à qui la grâce de no
révérend père prieur a manqué. Je me vois i
molé aux geans de la terre auftrale, à une vi
latine, au grand fecret de connaître la natur
l'ame avec une dofe d'opium. Que fa fainte
lonté foit faite fur la terre comme en enfer.
vous fouhaite, mon cher frère, toutes les p
pérités de ce monde-ci et de l'autre. Sur-to
n'oubliez pas de vous affubler d'un bonne
oreilles au mois de juin, d'une triple cami
et d'un manteau. Jouez de la baffe de viole;
fi vous avez quelques ordres à donner à vo
frère, envoyez-les à la même adreffe.

A propos, je me meurs pofitivement. Bon fo
je vous embraffe de tout mon cœur.

LETTRE LIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL

A Francfort fur le Mein, au Lion d'or, 4 de juin

QUAND vous faurez, mon cher ange, tout
les perfécutions cruelles que *Maupertuis* m
attirées, vous ne ferez pas furpris que j'aye é
fi long-temps fans vous écrire ; quand vous fa
rez que j'ai toujours été en route ou malad
et que j'ai compté venir bientôt vous embraff

vous

vous me pardonnerez encore davantage ; et quand vous ſaurez le reſte, vous plaindrez bien votre vieil ami. Je vous adreſſe ma lettre à Paris, ſachant bien qu'un conſeiller d'honneur n'entre point dans la querelle des conſeillers ordinaires, et eſt trop ſage pour voyager. J'ai voyagé, mon cher et reſpectable ami, et le pigeon a eu l'aile caſſée avant de revenir au colombier. Je ſuis d'ailleurs forcé de reſter encore quelque temps à Francfort, où je ſuis tombé malade. J'ai appris, en paſſant par Caſſel, que *Maupertuis* y avait ſéjourné quatre jours ſous le nom de *Morel*, et qu'il y avait fait imprimer un libelle de *la Beaumelle*, ſous le titre de Francfort, revu et corrigé par lui. Vous remarquerez qu'il imprimait cet ouvrage au mois de mai, ſous le nom de *la Beaumelle*, dans le temps que ce *la Beaumelle* était à la Baſtille dès le mois d'avril. C'eſt bien mal calculer pour un géomètre. Il l'a envoyé à M. le duc de *Saxe-Gotha*, lorſque j'étais chez ce prince. C'eſt encore un mauvais calcul ; cela n'a fait que redoubler les bontés que M. le duc de *Saxe-Gotha* et toute ſa maiſon avaient pour moi. 1753.

Voilà une étrange conduite pour un préſident d'académie. Il eſt néceſſaire pour ma juſtification qu'on en ſoit inſtruit. Ce ſont là de ſes artifices, et c'eſt ainſi à peu près qu'il en uſait avec d'autres perſonnes, lorſqu'il mettait le trouble dans l'académie des ſciences. Cette vie ci, mon cher ange, me paraît un peu orageuſe ; nous verrons ſi l'autre ſera plus tranquille. On dit qu'autrefois il y eut une grande bataille dans ce pays-là, et vous ſavez que la Diſcorde habitait dans l'Olympe.

1753. On ne ſait où ſe fourrer. Il fallait reſter avec vous. Ne me grondez pas, je ſuis très-bien puni, et je le ſuis ſur-tout par mon cœur. Je m'imagine que vous, et madame d'*Argental*, et vos amis, vous me plaignez autant que vous me condamnez. Madame *Denis* eſt à Strasbourg, et moi à Francfort, et je ne puis l'aller trouver. Je ſuis arrivé avec les jambes et les mains enflées. Cette petite addition à mes maux n'accommode point en voyage. Je reſterai à Francfort, dans mon lit, tant qu'il plaira à DIEU.

Adieu, mon cher ange; je baiſe, à tous tant que vous êtes, le bout de vos ailes avec tendreſſe et componction. Il eſt très-cruellement probable que je pourrai reſter ici aſſez de temps pour y recevoir la conſolation d'une de vos lettres, au lieu d'avoir celle de venir vous embraſſer.

LETTRE LV.

A M. KOENIG.

Francfort, juin.

VOTRE martyr eſt arrivé à Francfort, dans un état qui lui fait enviſager de fort près le pays où l'on ſaura les principes des choſes, et ce que c'eſt que cette force motrice ſur laquelle on raiſonne tant ici-bas, mais dont je ſuis preſque privé. J'ai été, comme je vous l'ai mandé, déſabuſé des idées fauſſes que vos adverſaires avaient données ſur la *vîteſſe vraie* et ſur la *vîteſſe propre*. Il eſt plus difficile de ſe détromper des illuſions de

ce monde, et des ſentimens qui nous y attachent juſqu'au dernier moment. J'en éprouve d'aſſez 1753.
douloureux pour avoir pris votre parti; mais je ne m'en repens pas, et je mourrai dans ma créance. Il me parait toujours abſurde de faire dépendre l'exiſtence de DIEU d'*a* plus *b* diviſé par *z*.

Où en ſerait le genre-humain, s'il fallait étudier la dynamique et l'aſtronomie pour connaître l'Etre ſuprême? Celui qui nous a créés tous doit être manifeſte à tous, et les preuves les plus communes ſont les meilleures, par la raiſon qu'elles ſont communes; il ne faut que des yeux et point d'algèbre pour voir le jour.

DIEU a mis à notre portée tout ce qui eſt néceſſaire pour nos moindres beſoins: la certitude de ſon exiſtence eſt notre beſoin le plus grand. Il nous a donné aſſez de ſecours pour le remplir; mais comme il n'eſt point du tout neceſſaire que nous ſachions ce que c'eſt que la force, et ſi elle eſt une propriété eſſentielle ou non à la matière, nous l'ignorons et nous en parlons. Mille principes ſe dérobent à nos recherches, parce que tous les ſecrets du Créateur ne ſont pas faits pour nous.

On a imaginé, il y a long-temps, que la nature agit toujours par le chemin le plus court, qu'elle emploie le moins de forces et la plus grande économie poſſible; mais que répondraient les partiſans de cette opinion, à ceux qui leur feraient voir que nos bras exercent une force de près de cinquante livres pour lever un poids d'une ſeule livre; que le cœur en exerce une immenſe pour

1753 exprimer une goutte de ſang; qu'une carpe fait des milliers d'œufs pour produire une ou deux carpes; qu'un chêne donne un nombre innombrable de glands qui ſouvent ne font pas naître un ſeul chêne? Je crois toujours, comme je vous le mandais il y a long-temps, qu'il y a plus de profuſion que d'économie dans la nature.

Quant à votre diſpute particulière avec votre adverſaire, il me ſemble de plus en plus que la raiſon et la juſtice ſont de votre côté. Vous ſavez que je ne me déclarai pour vous que quand vous m'envoyâtes votre *Appel au public*. Je dis hautement alors ce que toutes les académies ont dit depuis, et je pris, de plus, la liberté de me moquer d'un livre très-ridicule que votre perſécuteur écrivit dans le même temps.

Tout cela a cauſé des malheurs qui ne devaient pas naître d'une ſi légère cauſe. C'eſt là encore une des profuſions de la nature. Elle prodigue les maux : ils germent en foule de la plus petite ſemence.

Je peux vous aſſurer que votre perſécuteur et le mien n'a pas, en cette occaſion, obéi à ſa loi de l'*épargne*; il a ouvert le robinet du mauvais tonneau quand il s'eſt trouvé auprès de *Jupiter*. Quelle étrange miſère, d'avoir paſſé de *Jupiter* à *la Beaumelle*! Peut-il ſe diſculper de la cruauté qu'il eut de ſuſciter contre moi un pareil homme? peut-il empêcher qu'on ne ſache où il a fait imprimer depuis peu un Mémoire de *la Beaumelle*, revu et corrigé par lui? ne ſait-on pas dans quelle ville il reſta les quatre premiers jours du mois de mai dernier, ſous le nom de *Morel*,

pour faire imprimer ce libelle? ne connaît-on pas le libraire qui l'imprima sous le titre de Francfort? Quel emploi pour un président d'académie! Il en envoya, le 12 mai, un exemplaire à son altesse sérénissime monseigneur le duc de *Saxe-Gotha*, croyant par-là m'arracher les bontés, la protection et les soins dont on m'honorait à Gotha pendant ma maladie. C'était mal calculer de toutes les façons pour un géomètre. *La Beaumelle* était à la Bastille dès le 22 avril, pour avoir insulté des citoyens et des souverains dans deux mauvais livres; il ne pouvait par conséquent alors envoyer à Gotha, et dans d'autres cours d'Allemagne, ce Mémoire ridicule, imprimé sous son nom. 1753.

Voilà un de ces argumens, monsieur, dont on ne peut se tirer. Il est, dans le genre des *probabilités*, ce que les vôtres sont dans le genre des *démonstrations*.

Ce que je vous écrivais, il y a près d'un an, est bien vrai; les artifices sont, pour les gens de lettres, la plus mauvaise des armes: l'on se croit un politique, et on n'est que méchant. Point de politique en littérature. Il faut avoir raison, dire la vérité et s'immoler; mais faire condamner son ami comme faussaire, et se parer de la modération de ne point assister au jugement; mais ne point répondre à des preuves évidentes, et payer de l'argent de l'académie la plume d'un autre; mais s'unir avec le plus vil des écrivains, ne s'occuper que de cabales, et en accuser ceux mêmes qu'on opprime: c'est la honte éternelle de l'esprit humain.

Les belles-lettres ſont d'ordinaire un cham
1753 de diſputes ; elles ſont, dans cette occaſion, u
champ de bataille. Il ne s'agit plus d'une pla
ſanterie gaie et innocente ſur les diſſections d
géans, et ſur la manière d'exalter ſon ame pou
lire dans l'avenir :

Ludus enim trepidum genuit certamen et iram
Ira, truces inimicitias et funebre bellum.

Je ne diſpute point quand il s'agit de poéſi et d'éloquence, c'eſt une affaire de goût ; cha cun a le ſien : je ne peux prouver à un homm que c'eſt lui qui a tort, quand je l'ennuie.

Je réponds aux critiques quand il s'agit d philoſophie ou d'hiſtoire, parce qu'on peut toute force, dans ces matières, faire entend raiſon à ſept ou huit lecteurs qui prennent peine de vous donner un quart d'heure d'atte tion. Je réponds quelquefois aux calomnies, par qu'il y a plus de lecteurs des feuilles médiſan que des livres utiles.

Par exemple, monſieur, lorſqu'on imprim que j'ai donné avis à un auteur illuſtre que vo vouliez écrire contre ſes ouvrages, je répo que vous êtes aſſez inſtruit, par des preuves in conteſtables, que non-ſeulement cela eſt trè faux, mais que j'ai fait préciſément le contrair

Lorſqu'on oſe inſérer, dans des feuilles pério diques, que j'ai vendu mes ouvrages à trois o quatre libraires d'Allemagne et de Hollande, ſuis encore forcé de répondre qu'on a menti, qu'il n'y a pas, dans ces pays, un ſeul librai qui puiſſe dire que je lui aye jamais vendu l moindre manuſcrit.

Lorsqu'on imprime que je prends à tort le titre de gentilhomme ordinaire de la chambre du roi de France, ne suis-je pas encore forcé de dire que, sans me parer jamais d'aucun titre, j'ai pourtant l'honneur d'avoir cette place, que sa majesté le roi mon maître m'a conservée ? 1753.

Lorsqu'on m'attaque sur ma naissance, ne dois-je pas à ma famille de répondre que je suis né égal à ceux qui ont la même place que moi ; et que si j'ai parlé sur cet article avec la modestie convenable, c'est parce que cette même place a été occupée autrefois par les *Montmorenci* et par les *Châtillon ?*

Lorsqu'on imprime qu'un souverain m'a dit : *Je vous conserve votre pension, et je vous défends de paraître devant moi ;* je réponds que celui qui a avancé cette sottise, en a menti impudemment.

Lorsqu'on voit dans les feuilles périodiques, que c'est moi qui ai fait imprimer les variantes de la Henriade sous le nom de M. *Marmontel*, n'est-il pas encore de mon devoir d'avertir que cela n'est pas vrai ; que M. *Marmontel* a fait une préface à la tête d'une des éditions de la Henriade, et que c'est M. l'abbé *Langlet Dufrenoy* qui avait fait imprimer les variantes auparavant à Paris chez *Gandouin* ?

Lorsqu'on imprime que je suis l'auteur de je ne sais quel livre intitulé : *Des beautés de la langue française* (*), je réponds que je ne l'ai

(*) On l'a inséré dans cette édition, non comme son ouvrage, mais comme celui d'un de ses disciples, et

1753. jamais lu, et j'en dis autant ſur toutes les impertinentes pièces que des écrivains inconnus font courir ſous mon nom, qui eſt trop connu.

Lorſqu'on imprime une prétendue Lettre à feu milord *Tirconel*, je ſuis obligé de donner un démenti formel au calomniateur; et puiſqu'il débite ces pauvretés pour gagner quelque argent, je déclare, moi, que je ſuis prêt de lui faire l'aumône pour le reſte de ſa vie, en cas qu'il puiſſe prouver un ſeul des faits qu'il avance.

Lorſqu'on imprime que l'on doit s'attendre que j'écrirai contre les ouvrages d'un auteur reſpectable à qui je ſerai attaché juſqu'au dernier moment de ma vie, je réponds que juſqu'ici on n'a calomnié que pour le paſſé, et jamais pour l'avenir; que c'eſt trop *exalter ſon ame*, et que je ferai repentir le premier impudent qui oſera écrire contre l'homme vénerable dont il eſt queſtion.

Lorſqu'on imprime que je me ſuis vanté mal à propos d'avoir une édition de la Henriade honorée de la préface d'un ſouverain, je réponds qu'il eſt faux que je m'en ſois vanté; qu'il eſt faux que cette édition exiſte; et qu'il eſt faux que cette préface, qui exiſte réellement, ait été citée mal à propos : elle a toujours été citée dans les éditions de la Henriade, depuis celle de M. *Marmontel*; elle avait été compoſée pour être miſe à la tête de ce poëme que cet illuſtre ſouverain dont il eſt parlé, voulait faire graver

comme un recueil d'obſervations utiles ſur ſes œuvres et ſur la littérature françaiſe en général. Voyez *Mélanges littéraires*, T. 70.

c'était un double honneur qu'il fesait à cet ouvrage. 1752.

Lorsqu'on imprime que j'ai volé un madrigal à feu M. de *la Motte*, je réponds que je ne vole le vers à personne; que je n'en ai que trop fait; que j'en ai donné à beaucoup de jeunes gens, ainsi que de l'argent, sans que ni eux ni moi en aient jamais parlé.

Voilà, monsieur, comment je serai obligé de réfuter les calomnies dont m'accablent tous les jours quelques auteurs, dont les uns me sont inconnus, et dont les autres me sont redevables. Je pourrais leur demander pourquoi ils s'acharnent à entrer dans une querelle qui n'est pas la leur, et à me persécuter sur le bord de mon tombeau; mais je ne leur demande rien. Continuez à défendre votre cause, comme je défends la mienne. Il y a des occasions où l'on doit dire avec Cicéron:

Seipsum deserere turpissimum est.

Il faut, en mourant, laisser des marques d'amitié à ses amis, de repentir à ses ennemis, et sa réputation entre les mains du public. Adieu.

LETTRE LVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Juin.

MON cher ange, j'ai espéré de jour en jour de venir vous embrasser. Je ne vous ai point écrit;

1753. mais toutes mes lettres à madame *Denis* ont ét
pour vous, et mon cœur vous écrivait toute
les postes. Il eût fallu faire des volumes pou
vous instruire de tout, et ces volumes vous au
raient paru les Mille et une nuits. Mon che
ange, j'ai eu tant de choses à vous dire que j
ne vous ai rien dit; mais, dans tout ce tumult
je vous ai envoyé Zulime. Jugez si je vous aime
non que je croye que Zulime vaille Catilina
mais vous aimez cette femme; je ne crois pa
que vous ayez d'autre plaisir que celui de la lire
Il faut, pour jouer Zulime, une personne jeun
et belle, qui ne s'enivre pas.

J'espère vous embrasser bientôt. A mon dépar
de Syracuse, j'ai passé par d'autres cours de l
Grèce, et je finirai par philosopher avec vous
Athènes.

Depuis trois mois je n'ai pas un moment
moi. Mon cœur sera à jamais à vous.

LETTRE LVII.

AU MEME.

Juin.

MA nièce me mande de Strasbourg que j'a
fait un beau quiproquo; pardonnez, mon che
ange; vous avez dû être un peu étonné des nou
velles dont vous aurez deviné la moitié en lisan
l'autre. Je ne doute pas que ma nièce ne vou
ait mis au fait, et ne vous ait renvoyé la lettr
qui était pour vous.

Vous verrez ci-joint un petit échantillon des calculs de *Maupertuis*. Eſt-ce là ſa *moindre action ?* 1753.

Il n'eſt pas moins ſurprenant que, pour ſe faire rendre un livre qu'on a donné, on arrête à deux cents lieues un homme mourant qui va aux eaux. Tout cela eſt ſingulier. *Maupertuis* eſt un plaiſant philoſophe.

Mon cher ange, il faut ſavoir ſouffrir; l'homme eſt né en partie pour cela. Je ne crois pas que toute cette belle aventure ſoit bien publique; il y a des gens qu'elle couvre de honte; elle n'en fera pas à ma mémoire.

Adieu, mon cher ange; adieu, tous les anges. La poſte preſſe. Et le pauvre petit abbé, où diable fait-il pénitence de ſa paſſion effrénée pour le bien public? Portez-vous bien.

A Francfort ſur le Mein, ſous l'enveloppe de M. *James de la Cour*; ou ſi vous voulez, à moi chétif, au Lion d'or.

LETTRE LVIII.

A MADAME DENIS.

A Mayence, 9 de juillet.

IL y avait trois ou quatre ans que je n'avais pleuré, et je comptais bien que mes vieilles prunelles ne connaîtraient plus cette faibleſſe, juſqu'à ce qu'elles ſe fermaſſent pour jamais. Hier le ſecretaire du comte de *Stadion* me trouva fondant en larmes; je pleurais votre départ et votre

1753. ſéjour ; l'atrocité de ce que vous avez ſouff perdait de ſon horreur quand vous étiez av moi ; votre patience et votre courage m'en do naient ; mais, après votre départ, je n'ai p été ſoutenu.

Je crois que c'eſt un rêve ; je crois que to cela s'eſt paſſé du temps de *Denys* de Syracu je me demande s'il eſt bien vrai qu'une dame Paris, voyageant avec un paſſe-port du roi ſ maître, ait été traînée dans les rues de Franc par des ſoldats, conduite en priſon ſans auc forme de procès, ſans femme de chambre, ſa domeſtique, ayant à ſa porte quatre ſoldats baïonnette au bout du fuſil, et contrainte de ſo frir qu'un commis de *Freitag*, un ſcélerat de plus vile eſpèce, paſſât ſeul la nuit dans ſa cha bre. Quand on arrêta la *Brinvilliers*, le bourre ne fut jamais ſeul avec elle : il n'y a point d xemple d'une indécence ſi barbare. Et quel e votre crime ? D'avoir couru deux cents lie pour conduire aux eaux de Plombières un on mourant, que vous regardiez comme votre pe

Il eſt bien triſte, ſans doute, pour le roi Pruſſe, de n'avoir pas encore réparé cette in gnité commiſe en ſon nom, par un homme q ſe dit ſon miniſtre. Paſſe encore pour moi : m'avait fait arrêter pour ravoir ſon livre impri de poéſies, dont il m'avait gratifié, et auqu j'avais quelque droit ; il me l'avait laiſſé com le gage de ſes bontés, et comme la récompe de mes ſoins : il a voulu reprendre ce bienfa il n'avait qu'à dire un mot, ce n'était pas peine de faire empriſonner un vieillard qui

prendre les eaux. Il aurait pu se souvenir que, depuis plus de quinze ans, il m'avait prévenu 1753. par ses bontés séduisantes; qu'il m'avait, dans ma vieillesse, tiré de ma patrie; que j'avais travaillé avec lui deux ans de suite à perfectionner ses talens; que je l'ai bien servi et ne lui ai manqué en rien; qu'enfin, il est bien au-dessous de son rang et de sa gloire de prendre parti dans une querelle académique, et de finir, pour toute récompense, en me fesant demander ses poésies par des soldats.

J'espère qu'il connaîtra, tôt ou tard, qu'il a été trop loin, que mon ennemi l'a trompé, et que ni l'auteur ni le roi ne devaient pas jeter tant d'amertume sur la fin de ma vie. Il a pris conseil de sa colère, il le prendra de sa raison et de sa bonté. Mais que fera-t-il pour réparer l'outrage abominable qu'on vous a fait en son nom? Milord *Maréchal* sera, sans doute, chargé de vous faire oublier, s'il est possible, les horreurs où un *Freitag* vous a plongée.

On vient de m'envoyer ici des lettres pour vous; il y en a une de madame de *Fontaine*, qui n'est pas consolante. On prétend toujours que j'ai été prussien. Si on entend par-là que j'ai répondu par de l'attachement et de l'enthousiasme aux avances singulières que le roi de Prusse m'a faites pendant quinze années de suite, on a grande raison; mais si on entend que j'ai été son sujet, et que j'ai cessé un moment d'être français, on se trompe. Le roi de Prusse ne l'a jamais prétendu, et ne me l'a jamais proposé. Il ne m'a donné la clef de chambellan que comme

1753. une marque de bonté, que lui-même appelle frivole dans les vers qu'il fit pour moi, en me donnant cette clef et cette croix que j'ai remises à ses pieds. Cela n'exigeait ni serment, ni fonction, ni naturalisation. On n'est point sujet d'un roi pour porter son ordre. M. d'*Ecouville*, qui est en Normandie, a encore la clef de chambellan du roi de Prusse, qu'il porte comme la croix de Saint-Louis.

Il y aurait bien de l'injustice à ne pas me regarder comme français, pendant que j'ai toujours conservé ma maison à Paris, et que j'y ai payé la capitation. Peut-on prétendre sérieusement que l'auteur du Siècle de *Louis XIV* n'est pas français ? oserait-on dire cela devant les statues de *Louis XIV* et de *Henri IV*; j'ajouterai même de *Louis XV*, parce que je suis le seul académicien qui fit son panegyrique quand il nous donna la paix ; et lui-même a ce panégyrique traduit en six langues ?

Il se peut faire que sa majesté prussienne, trompée par mon ennemi et par un mouvement de colère, ait irrité le roi mon maître contre moi, mais tout cedera à sa justice et a sa grandeur d'ame. Il sera le premier à demander au roi mon maître qu'on me laisse finir mes jours dans ma patrie ; il se souviendra qu'il a été mon disciple, et que je n'emporte rien d'auprès de lui, que l'honneur de l'avoir mis en état d'écrire mieux que moi. Il se contentera de cette supériorité, et ne voudra pas se servir de celle que lui donne sa place, pour accabler un étranger qui l'a enseigné quelquefois, qui l'a chéri et ref-

pecté toujours. Je ne faurais lui imputer les lettres qui courent contre moi fous fon nom : il eft trop grand et trop élevé pour outrager un particulier dans fes lettres ; il fait trop comme un roi doit écrire, et il connaît le prix des bienféances ; il eft né fur-tout pour faire connaître celui de la bonté et de la clémence. C'était le caractère de notre bon roi *Henri IV* ; il était prompt et colère, mais il revenait. L'humeur n'avait chez lui que des momens, et l'humanité l'infpira toute fa vie. 1753.

Voilà, ma chère enfant, ce qu'un oncle, ou plutôt ce qu'un père malade dicte pour fa fille. Je ferai un peu confolé fi vous arrivez en bonne fanté. Mes complimens à votre frère et à votre fœur. Adieu ; puiffé-je venir mourir dans vos bras, ignoré des hommes et des rois !

Réponfe de madame Denis à M. de Voltaire.

A Paris, le 26 augufte.

J'AI à peine la force de vous écrire, mon cher oncle : je fais un effort que je ne peux faire que pour vous. L'indignation univerfelle, l'horreur et la pitié que les atrocités de Francfort ont excitées, ne me guériffent pas. Dieu veuille que mon ancienne prédiction, que le roi de Pruffe vous ferait mourir, ne retombe que fur moi. J'ai été faignée quatre fois en huit jours. La plupart des miniftres étrangers ont envoyé favoir de mes nouvelles : on dirait qu'ils veulent réparer la barbarie exercée à Francfort.

1753. Il n'y a perſonne en France, je dis perſo
ſans aucune exception, qui n'ait condar
cette violence, mélée de tant de ridicule et
cruauté. Elle donne des impreſſions plus g
des que vous ne croyez. Milord *Maréchal* s
tué de déſavouer à Verſailles, et dans toutes
maiſons, tout ce qui s'eſt paſſé à Francfort.
a aſſuré, de la part de ſon maître, qu'il
avait point de part. Mais voici ce que le ſ
Féderſdorf m'écrit de Potsdam, le 12 de
mois: *Je déclare que j'ai toujours honoré*
de Voltaire comme un père, toujours prêt à
ſervir. Tout ce qui vous eſt arrivé à Franc
a été fait par ordre du roi. Finalement,
ſouhaite que vous jouiſſiez toujours d'une p
périté ſans pareille, étant avec reſpect, etc.

Ceux qui ont vu cette lettre ont été con
dus. Tout le monde dit que vous n'avez
parti à prendre que celui que vous prenez, d'
poſer de la philoſophie à des choſes ſi peu p
loſophes. Le public juge les hommes ſans c
ſidérer leur état; et vous gagnez votre cau
ce tribunal. Nous feſons très-bien tous deux
nous taire, le public parle aſſez.

Tout ce que j'ai ſouffert augmente enc
ma tendreſſe pour vous, et je viendrais vo
trouver à Strasbourg ou à Plombières, ſi je p
vais ſortir de mon lit, etc, etc.

LETTRE

LETTRE LXIX. 1753.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Strasbourg, 19 auguste.

Mon cher ange, j'ignore si madame *Denis* vous a donné un chiffon de lettre que je vous écrivis étant un peu attristé et très-malade. J'ai été en France depuis à petits pas, m'arrêtant par-tout où je trouvais bon gîte, et sur-tout chez l'électeur palatin. Vous me direz que je dois être rassasié d'électeurs, mais celui-là est très-consolant.

Sæpè premente deo, fert deus alter opem.

Enfin, je m'en allais tout doucement à Plombières prendre les eaux, par ordre du roi; mais par les ordonnances de *Gervasi*, qui est meilleur médecin que les plus grands rois, je reste quelque temps à Strasbourg. Je vise à l'hydropisie. Je n'en avais pas l'air; mais vous savez qu'il n'y a rien de plus sec qu'un hydropique. *Gervasi* a jugé que des eaux n'étaient pas trop bonnes contre des eaux, et il m'a condamné aux cloportes. J'ai été plus d'une fois en ma vie condamné aux bêtes.

J'ai trouvé ici la fille de *Monime* (*), à qui vos bontés ont sauvé autrefois quelque bien. C'est une créature aujourd'hui bien à plaindre.

(*) Une fille naturelle de mademoiselle *le Couvreur*.

1753. J'ai peur même que le préteur son pere, qui n'était pas un préteur romain, ne lui ait fait perdre une partie de ce que vous lui aviez sauvé. J'ai cherché dans ses traits quelque ressemblance à votre ancienne amie, et je n'en ai point trouvé. Je ne m'intéresse pas moins à son triste sort.

L'abbé *Daidi*, qui a passé ici avec M. le cardinal de *Soubise*, m'est venu apparaitre un moment. Vous le verrez probablement bientôt, et ce ne sera pas à Pontoise. Je me flatte bien que vous faites à Paris de fréquens voyages, et que, si vous vous exilez par respect humain, vous revenez voir vos amis par goût. J'ignore parfaitement quand j'aurai la consolation de vous embrasser de mes mains potelées. Je crois que si vous me voyez en vie, vous me mettrez à mal, cela veut dire que vous me feriez faire encore une tragédie.

L'électeur palatin m'a fait la galanterie de faire jouer quatre de mes pièces. Cela a ranimé ma vieille verve ; et je me suis mis, tout mourant que je suis, à dessiner le plan d'une pièce nouvelle, toute pleine d'amour. J'en suis honteux ; c'est la rêverie d'un vieux fou. Tant que j'aurai les doigts enflés à Strasbourg, je ne serai pas tenté d'y travailler ; si je vous voyais, mon cher ange, je ne répondrais de rien.

Comment se porte madame d'*Argental* ? comment vont vos amis, vos plaisirs, votre Pontoise ? avez-vous vu ma pauvre nièce, le martyr de l'amitié et la victime des Vandales ? n'avez-vous pas été bien ébaubi ? L'aventure est unique. Ja-

nais Parisienne n'avait été encore mise en prison chez les Bructères pour l'*œuvre de poëshies* 1753.
'un roi des Borusses. Certes, le cas est rare.

Mon ange, tout ce que vous voyez vous rendra plus philosophe que jamais. Si je vous disais que je le suis, me croiriez-vous? Je n'en crois rien, moi. Cependant, depuis Gotha jusqu'à Strasbourg, de princes en yangois, et de palais en prison et cabarets, j'ai tranquillement travaillé cinq heures par jour au même ouvrage, j'y travaille encore avec mes doigts enflés, qui vous écrivent que je vous aime tendrement.

LETTRE LX.

A MADAME

LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Auprès de Strasbourg, 22 auguste.

LA destinée, madame, qui joue avec les pauvres humains comme avec des balles de paume, m'a amené dans votre voisinage, à la porte de Strasbourg. Je suis dans une petite maisonnette appartenante à madame *Léon*, condamné par M. *Gervasi* aux racines et aux cloportes, et pour comble de malheur, privé de la consolation de vous revoir. J'apprends que vous êtes chez madame la comtesse de *Rosen*; mon premier soin est de vous y adresser les vœux qu'un ancien ami fait du fond de son cœur pour la fin de toutes vos peines. J'ai plus d'un titre pour

1753. vous faire agréer les fincères témoignages de ma fenfibilité pour tout ce qui vous touche; je fuis un de vos plus anciens ferviteurs, et je ne fuis pas mieux traité que vous par la méchanceté des hommes. Cette vie-ci n'eft qu'un jour; le foir devrait du moins être fans orages, et il faudrait pouvoir s'endormir paifiblement. Il eft affreux de finir au milieu des tempêtes une fi courte et fi malheureufe carrière. Ce ferait pour moi, madame, une fatisfaction bien confolante de pouvoir vous entretenir, de vous parler de nos anciens amis (s'il eft des amis), et de vous renouveller tous les fentimens qui m'ont toujours attaché à vous, malgré une fi longue féparation. Que de chofes nous avons vues, madame, et que de chofes nous aurions à nous dire! Nous rappellerions tout ce que le temps a fait évanouir, et un peu de philofophie adoucirait les maux prefens.

Je ne connais guère de vos anciens amis que M. *Defalleurs*, qui ait eu un bon lot, parce qu'il eft chez les Turcs, chez qui je ne crois pas qu'il y ait tant d'infidélité et tant de malice noire et raffinée que chez les chrétiens.

Adieu, madame; recevez avec vos premières bontés les affurances du refpectueux et tendre attachement de votre ancien courtifan, qui defire paffionnément l'honneur et la confolation de vous voir, et qui vous écrit comme autrefois, fans cérémonie.

LETTRE LXI.

1753.

A LA MEME.

2 septembre.

J'AI lu, madame, ce Mémoire touchant, dont vous me faites l'honneur de me parler. C'est par où j'ai commencé en arrivant à Strasbourg. Je ne vois pas ce que la rage de nuire pourrait opposer à des raisons si fortes. Je suis encore un peu enthousiaste, malgré mon âge. L'innocence opprimée m'attendrit; la persécution m'indigne et m'effarouche. Je prends le plus vif intérêt à cette affaire, même indépendamment des sentimens qui m'attachent à vous depuis si long-temps. J'ai entendu beaucoup parler, beaucoup raisonner dans mon hermitage, où il vient trop de monde, et où je ne voulais voir personne. Je conclus, moi, à faire élever un monument à la gloire de votre frère, et à recevoir monsieur son fils en triomphe à Strasbourg. Tout ce que je sais, c'est que feu M. de *Klinglin* a rendu, pendant trente ans, Strasbourg respectable aux étrangers, et que la patrie ne lui doit que la reconnaissance. On dit que l'affaire est jugée au moment que je vous écris, et j'attends avec impatience le moment de juger l'arrêt. Le tribunal des honnêtes gens et des esprits fermes est le dernier ressort pour les persécutés.

Madame de *Guyot* est venue dans ma solitude. Dieu veuille que vous ayez la santé; je n'en ai

1753. point du tout, mais je porte par-tout un peu de ſtoïciſme. Croiriez-vous, madame, que cette deſtinée qui nous ballotte, m'a fait preſque alſacien? Je me ſuis trouvé, ſans le ſavoir, poſſeſſeur d'un bien ſur des terres auprès de Colmar, et il ſe pourrait bien que j'y allaſſe. Je ne m'attendais pas à avoir une rente ſur les vignes du duc de *Wirtemberg*; mais la choſe eſt ainſi. Je ferais certainement le voyage, ſi je croyais pouvoir vous faire ma cour dans le voiſinage où vous êtes; mais ſi vous revenez dans votre ſolitude auprès de Strasbourg, je ne ferai pas le voyage de Colmar. Je me meurs d'envie de vous revoir, madame; il n'y aurait pas de plus grande conſolation pour moi. Peut-être même, le plaiſir de vous entretenir de tout ce que nous avons vu, et de repaſſer ſur nos premières années, pourrait adoucir les amertumes que votre ſenſibilité vous fait éprouver. Les matelots aiment, dans le port, à parler de leurs tempêtes. Mais y a-t-il un port dans ce monde? Si vous êtes en commerce de lettres avec M. *Deſalleurs*, je vous prie, madame, de le faire ſouvenir de moi. Je lui crois à préſent une vraie face à turban. Pour moi, je ſuis plus maigre que jamais; je ſuis une ombre, mais une ombre très-ſenſible, très-touchée de tout ce qui vous regarde, et qui voudrait bien vous apparaître. Adieu, madame; je vous ſouhaite un ſoir ſerein ſur la fin de ce jour orageux qu'on appelle la vie. Comptez que je vous ſuis dévoué avec le plus tendre reſpect.

LETTRE LXII.

1753.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Strasbourg, ou tout auprès, 7 ſeptembre.

MAIS vraiment, monſeigneur, cela eſt aſſez extraordinaire. Quoi, pour l'œuvre de *poëshies!* Les vers ſont donc une belle choſe! Je les ai toujours aimés à la folie quand ils ſont bons. Mais ma pauvre nièce! qu'allait-elle faire dans cette galère! Les gens qui diſent que tout cela s'eſt paſſé de nos jours ont grand tort; l'aventure eſt du temps de *Denys* de Syracuſe. Je ſuis au déſeſpoir de ne vous point faire ma cour. Le temps ſe paſſe, et je ne me conſolerais pas d'être mort ſans avoir eu l'honneur de vous entretenir. Et le voyage d'Italie, et Saint-Pierre de Rome, et la ville ſouterraine, n'avez-vous pas quelque envie de les voir? et ne pourrait-on pas venir recevoir vos ordres dans le chemin? et n'iriez-vous pas faire un cours à Montpellier? Un beau ſoleil et vous, vous êtes mes dieux. Il ſerait doux de les voir de près. J'aime ceux qui échauffent et qui éclairent, et non pas ceux qui brûlent.

Je joins les ſentimens de la plus tendre reconnaiſſance à un attachement d'environ quarante années; mais j'ai des paſſions malheureuſes, et la jouiſſance de l'objet aimé m'eſt interdite par ordre du médecin. Si votre belle imagination trouve quelque tournure pour que je puiſſe *bacciar vi la mano* quand vous irez à Mont-

1753. pellier, ce ferait pour moi l'heure du berr *E perché nò? Un gran' rè m'a bacciato la m no; a me, ſi, la brutta mano per incitar a rimanere nel ſuo palazzo d'Alcina. Ed io b cierò la voſtra bella mano con un più gra e ſaporito piacere. Ah, ſignore amabile, ſign corteſe e bravo, la vita ſi perde, ſi conſum la ſperanza ancora ſi diſtrugge.*

Eſt-ce que vous feriez aſſez bon pour vou bien me mettre aux pieds de madame de P padour, quand vous n'aurez rien à lui di Pardon, monſeigneur, de la liberté grande. y a dans Paris force vieilles et illuſtres catin qui vous avez fait paſſer de joyeux momen mais il n'y en a point qui vous aime plus q moi. Je crois que la première converſation q j'aurais l'honneur d'avoir avec vous ferait a amuſante. Non, ce ferait la ſeconde; car force de plaiſir, je ne ſaurais ce que je di dans la première.

A propos, je ſuis bien malade, daignez v en ſouvenir. Il n'y a que mes ennemis qui di que je me porte bien. *In tanto con ogni o quio, etc.*

LETTRE

LETTRE LXIII.

1753.

A MADAME

A COMTESSE DE LUTZELBOURG.

14 feptembre.

E vous demande pardon, madame, de ne vous
voir pas parlé de votre digne et aimable fils;
ıais ce qui eft dans le cœur n'eft pas toujours
ı bout de la plume, fur-tout quand on écrit
te et qu'on eft malade. J'ai eu l'honneur de lui
ire ma cour quand il était à Lunéville, poffef-
ur d'une femme qu'il doit avoir bien regrettée;
ıais il lui refte une mère dont il fait la confo-
tion, et qui doit faire la fienne. Peut-être aurai-
le bonheur de vous voir tous deux avant que
quitte ce pays-ci. Avouez donc, madame, que
fuis prophète de mon métier, et que je ne fuis
as prophète de malheur; non-feulement j'avais
ı le mémoire de M. de *Klinglin*, mais encore
n autre qui eft très-fecret, et vous voyez que
: n'avais pas mal conclu. J'efpère encore que
I. de *Klinglin* viendra exercer ici fa préture,
ıalgré les tribuns du peuple, qui s'y oppofent
ivement. C'était une chofe trop abfurde qu'un
omme perdît fa place pour avoir été déclaré
ınocent. Je fuis bien aife que vous admettiez
ne divinité; c'eft ce que je tâchais de perfuader
un roi qui n'y croit pas, et qui fe conduit en
onféquence. Il lui arrivera malheur, mais il
ıourra impénitent. Je ne fais pas quand j'irai

1753. dans le voisinage de ces vignes sur lesquelles j' une bonne hypothèque. Elles appartiennent duc de *Wirtemberg*. Il y a des gens qui veule me persuader que ce sera la vigne de *Nabot*, que mon hypothèque est *le beau billet qu'a* Châtre ; mais je n'en crois rien. Le duc de *W* *temberg* est un honnête homme, Dieu merc il n'est pas roi, et je pense qu'il croit en DIE quoiqu'il n'ait jamais voulu baiser la mule pape. Vous me donnez par le nez de l'*histori graphe*. Vraiment le roi m'ôta cette charge qua le roi de Prusse me prit à force, et je suis demeu entre deux rois le cu à terre. Deux rois sont très-mauvaises selles. Il est vrai qu'on m'a lai ma place de gentilhomme ordinaire de la cha bre ; j'aimerais mieux la vôtre mille fois.

Ayez donc la bonté de m'instruire de vos ma ches. L'accident de votre neveu vous retient à Colmar ? Il me souvient que M. de *Richelieu* e la même maladie à vingt ans. C'eût été domma que la région *de la vessie fût demeurée paral tique* chez lui. Sa maladie fit place à beauco de vigueur, et j'en espère autant pour monsieu votre neveu. Vous vous imaginez donc, madame que je demeure toujours dans la rue des Charpe tiers, point du tout ; je suis à la campagne, vis à-vis votre maison, où par malheur vous n'ête point. Je dépeuple le pays de cloportes, au quelles on m'a condamné. Je vis tout seul, j ne m'en trouve pas mal. J'ai pourtant un appa tement chez M. le maréchal de *Coigny*, dont j ne sais si je ferai usage ; tout ce que je sais bie sûrement, c'est que je meurs d'envie de vou

voir, de causer avec vous, et de vous renouveller cent fois mes respectueux et tendres sentimens. 1757.

LETTRE LXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Auprès de Colmar, 3 d'octobre.

MON cher ange, si madame la maréchale de *Duras*, qui a l'air si résolue, avait fait comme madame de *Montaigu* et comme la feue reine d'Angleterre; si elle avait donné bravement la petite vérole à ses enfans, vous ne pleureriez pas aujourd'hui madame la duchesse d'*Aumont*. Il y a trente ans que j'ai crié qu'on pouvait sauver la dixième partie de la nation. Il y a quelques gens qui, frappés de la mort des personnes considérables, enlevées à la fleur de leur âge par la petite vérole, disent: Mais vraiment il faudrait essayer l'inoculation. Et puis, au bout de quinze jours, on ne pense plus ni à ceux qui sont morts, ni à ceux que ce fléau de la nature menace encore de la mort.

L'année passée, l'évêque de Vorcester prêcha dans Londres devant le parlement en faveur de l'inoculation, et prouva qu'elle sauvait la vie tous les ans à deux mille personnes dans cette capitale. Voilà des sermons qui valent bien mieux que les bavarderies de nos prédicateurs.

Il y a un homme dans le monde plus dangereux que la petite vérole; il s'abaisse jusqu'à la calomnie. Un sourdaud, qui est la trompette de

1753. *Maupertuis*, répand ses horreurs. Où se sauver ? Vous me direz que c'est au château de M. de *Sainte-Palaye*; mais le père *Goulu* persécutait *Balzac* jusque sur les bords de la Charente.

I nunc, et versus tecum meditare canoros.

Mais, mon cher ange, si vous me promettez, vous et madame d'*Argental*, d'aller dans ce château, je signe le marché aveuglément. J'ai un bien assez considérable en Alsace, et je voulais bâtir sur les ruines d'un vieux palais, qui appartiennent à M. le duc de *Wirtemberg*. Toutes mes idées s'évanouissent dès qu'il s'agit de me rapprocher de vous.

Je n'ose vous prier de présenter mes respects et ma sensibilité à M. le duc d'*Aumont*. Qui aurait dit que *Fontenelle* enterrerait madame d'*Aumont* ? mais cent ans et trente sont la même chose pour la faulx de la mort. Tout est un point, et tout est un songe. Le songe de ma vie a été un cochemar assez perpétuel; il sera bien doux s'il peut finir en vous voyant; ce sera ouvrir les yeux à une lumière bien agréable.

On m'a envoyé *La Querelle*; il vaudrait mieux point de querelle. Adieu, mon très-aimable ange. Mille tendres respects à tous les vôtres.

Je suis bien malade. Adieu les tragédies.

1753.

LETTRE LXV.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Colmar, ce 5 ou 6 d'octobre.

Je suis pénétré de regrets, madame; vous et madame *de Brumat* vous me faites passer de mauvais quarts d'heure. J'écris peut-être fort mal le nom de votre amie, mais je ne me trompe pas sur son mérite, et sur le plaisir que j'avais de venir les soirs, de ma solitude dans la vôtre, jouir des charmes de votre société. Je suis arrivé si malade, que je n'ai pu aller rendre moi-même votre lettre à monsieur le premier président. Que dites-vous de lui, madame? Il a eu la bonté de venir chez ce pauvre affligé. Il m'a amené son fils aîné qui paraît fort aimable, et qui n'a pas l'air d'être paralytique comme son cadet. Je passe une page, parce que mon papier boit, et qu'il n'y a pas moyen d'écrire sur ce vilain papier. Cela vous épargne une longue lettre. On dit que le ministère n'est pas disposé à rendre à M. *Klinglin* la justice que nous attendons. Je veux douter encore de cette triste nouvelle. On dit que monsieur votre fils revient: quand pourrai-je être assez heureux pour voir le fils et la mère? Il me semble que je voudrais passer le reste de mes jours avec vous dans la retraite. La destinée m'y aurait conduit, et mon cœur ne veut pas la démentir. Adieu, madame; je suis pour toujours à vos ordres avec le plus tendre respect.

1753.

LETTRE LXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, à Paris

Au pied d'une montagne, le 10 d'octobre.

MON cher ange, il me semble que je suis bi[en] coupable; je ne vous écris point et je ne [fais] point de tragédies. J'ai beau être dans un c[as] assez tragique, je ne peux parvenir à peindre [les] infortunes de ceux qu'on appelle les héros [des] siècles passés, à moins que je ne trouve quel[que] princesse mise en prison pour avoir été secou[ru] un oncle malade. Cette aventure me tient p[lus] au cœur que toutes celles de *Denys* et d'*Hiér[on]*.

Il me semble qu'il faut avoir son ame bien [à] son aise pour faire une tragédie; qu'il faut av[oir] un sujet dont on soit vivement frappé, et dev[ant] les yeux un public, une cour qui aiment vér[ita]blement les arts. Un petit article encore, c'[est] qu'il faut être jeune. Tout ce que je peux fai[re,] c'est de soutenir tout doucement mon état et [ma] mauvaise santé. Je ne me pique point d'av[oir] du courage; il me semble qu'il n'y a à cela q[ue] de la vanité. Souffrir patiemment sans se plain[dre] à personne, sans demander grâce à personne, cacher ses douleurs à tout le monde, les répan[dre] dans le sein d'un ami comme vous; voilà à q[uoi] je me borne. Je n'ai pas sur-tout le courage [de] faire une tragédie pour le présent. Vous m'[en] aimerez moins; mais songez que votre amiti[é] qui a un empire si doux, n'est pas faite po[ur]

commander l'impossible. Je ne sais pas trop ce que je deviendrai et où je finirai mes jours. Que ne puis-je au moins, mon cher ange, vous revoir avant de sortir de cette vie ! 1753.

J'ai la mine de passer l'hiver dans une solitude des montagnes des Vosges. Si vous aviez quelque chose à me mander, vous n'auriez qu'à écrire à M. *Schœpflin le jeune*, à Colmar, sans mettre mon nom, sans autre adresse ; et la lettre me serait rendue avec la plus grande fidélité. Vous passerez probablement l'hiver à Paris, et il n'y aura plus de Pontoise ; mais il y aura des Vosges pour moi. J'ai vu à Colmar M. de *Voyer*, fesant son entrée en fils d'un secretaire d'Etat ; vous vous doutez bien que je ne lui ai parlé de rien du tout ; je ne sais même si je parlerais à son père. Ce n'est pas trop la peine d'importuner son prochain de ses afflictions, sur-tout quand ce prochain est ministre ou fils de ministre.

J'ai vu quelquefois, dans ma solitude auprès de Strasbourg, la fille de *Monime* ; sa naissance est un roman, sa vie est obscure et triste, l'aventure du préteur n'a abouti qu'à faire une douzaine de malheureux. Il en pleut des malheureux de tous côtés, mon cher ange, et des ennuyeux encore davantage ; c'est ce qui fait que j'aime mes montagnes, ne pouvant pas être auprès de vous. Dieu veuille me donner quelque beau sujet bien tendre dans ma chartreuse ! mais alors j'aurais peur que la montagne n'accouchât d'une souris. Mon pauvre petit génie ne peut plus faire d'enfans. Il me semble que ce que vous savez m'a manqué.

1753. Ce qui ne me manquera jamais, c'eſt ma tendre amitié pour vous. Cette idée ſeule me conſole. Je me flatte que madame d'*Argental* et vos amis ne m'oublient pas tout-à-fait. Adieu, mon cher ange; pardonnez-moi d'avoir été ſi long-temps ſans vous écrire : il faut enfin que je vous avoue que j'avais fait quatre plans bien arrangés ſcène par ſcène; rien ne m'a paru aſſez tendre; j'ai jeté tout au feu.

Adieu, mon cher ange.

LETTRE LXVII.

A MADAME

LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Dans mes montagnes, ce 24 d'octobre.

COMMENT, madame, eſt-ce que vous n'auriez pas reçu la lettre datée de mes montagnes, et mes remercîmens des belles nouvelles de la fermeté romaine du grand châtelet de Paris ? Tout ceci eſt le combat des rats et des grenouilles. On ſonge à Paris à de miſérables billets de confeſſion, et on ne ſonge ni à la petite vérole ni à l'autre. Ces deux demoiſelles font pourtant plus de ravage que le clergé et le parlement. On voit tranquillement nos voiſins les Anglais ſe garantir au moins de la petite : vous n'entendez parler à Londres d'aucunes dames mortes de cette maladie; l'inſertion les ſauve, et l'on n'a pas eu encore le courage de les imiter. M. de *Beaufremont*

est le seul qui ait fait inoculer un de ses enfans, et on s'est moqué de lui : voilà ce qu'on gagne en France. Tout ce qui est au-dessus des forces de la nation est ridicule. Je retournerai bientôt de ma solitude dans la grande ville de Colmar. J'ai été voir les ruines du château de Honsbourg, sur lesquelles j'avais quelque dessein de bâtir une jolie maison. Il s'y trouve quelques difficultés ; le duc de *Wirtemberg* a un procès pour cette vénérable masure au conseil privé, et je n'irai pas bâtir un hospice qui aurait un procès pour fondement. Mais, madame, on m'a dit un mot du beau château de feu monsieur votre frère. N'est-ce pas Oberherkeim, ou quelque nom de cette douceur ? Il est, je crois, difficile de le vendre. N'appartient-il pas à des mineurs ? Mais personne ne l'habite ; et si la maison et le fief ne sont pas compris dans le fief invendable ; si on peut louer le château, avec les meubles qui y sont, en attendant que la famille s'arrange, ne serait-ce pas l'avantage de la famille ? Je le louerai si on veut ; je ferai un bail ; je payerai un an d'avance pour faire plaisir à la famille ; et pour pot de vin je vous ferai un petit quatrain pour votre tableau ; mais à qui faut-il s'adresser, et comment faire ? ma proposition n'est-elle pas indiscrète ? Je ne vous dis toutes ces rêveries que parce qu'on m'a déjà pressenti sur un accommodement concernant ce château. N'y viendrez-vous pas, madame, avec votre charmante amie ? vous sentez bien que la maison serait à vous, et que je n'y serais que votre intendant. Mandez-moi, je vous prie, ce que vous en pensez ; si on veut 1753.

1753. vendre à vie, si on veut louer, si on veut s'ar-
ranger. J'ai la meilleure partie de mon bien à la
porte de Colmar. J'ai envie de me faire Alsacien
pour vous, la fin de ma vie en sera plus douce.
Je n'ai vu qu'en passant l'abbé de Munster; il
est occupé à Colmar; il m'a paru fort aimable.
Il a tué du monde, il a fait l'amour, il est pauvre,
il a de l'esprit, il est riche, il ne lui manque
rien. Les processions de Rouen n'ont pas le sens
commun; ce n'est plus le temps des processions
de la ligue; de petites cabales ont succédé aux
guerres civiles; il faut payer son vingtième, se
chauffer et se taire, *le reste viendra.* Mille ten-
dres respects, etc.

LETTRE LXVIII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Colmar, le 11 de novembre.

MON ancien ami, madame *Denis* m'apprit, il
y a quelque temps, vos idées charmantes et les
obstacles qu'elles trouvent. Vous sentez à quel
point je dois être reconnaissant et affligé. Je
comptais venir oublier *Denys* de Syracuse dans
la retraite de *Platon*; la destinée s'est acharnée
à en ordonner autrement. Vous auriez tous deux
ranimé mon goût qui se rouille, et mon petit
génie qui s'éteint. Vous auriez fait de jolis vers,
et j'en aurais fait de tristes que vous auriez
égayés. Votre vallée de Tempé eût bien mieux

valu que l'Olympe fablonneux où le diable m'a- 1753.
vait tranfporté.

Mais tout cela n'eft qu'un agréable fonge. Il faut fe foumettre à fon deftin. Des maladies, plus cruelles encore que les rois, me perfécutent. Il ne me manque que des médecins pour m'achever; mais, Dieu merci, je ne les vois que pour le plaifir de la converfation, quand ils ont de l'efprit; précifément comme je vois les théologiens, fans croire ni aux uns ni aux autres.

On dit, mon ancien ami, que votre campagne eft charmante; mais vous en faites le plus grand agrément. Je ne me confole pas de n'y pouvoir aller. Ne viendrez-vous point à Paris cet hiver? Probablement la querelle des billets de confeffion y fera affoupie. Ces maladies épidémiques ne durent guère qu'une année.

Je ne fais ce qu'eft devenu *Formont*; tout fe difperfe dans le grand tourbillon de ce monde. Si les êtres penfans étaient libres, ils fe raffembleraient; mais, ô liberté, vous êtes de toutes façons une belle chimère!

Adieu, mon cher et ancien ami. *Durum, fed levius fit patientiâ*; je mets, au lieu de ce mot, *amicitiâ*.

1753.

LETTRE LXIX.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Colmar, 13 novembre.

On m'avait dit, madame, que vous étiez Andlau, et on me dit à présent que vous êtes l'île Jard. Je regrette toujours ce séjour, quoi qu'il soit en plein nord. Il y a bientôt trois mo que je ne suis sorti de ma chambre. J'en sortira assurément si j'étais dans votre voisinage; je pr férerais sur-tout cette petite maison de campa gne, qui est près de votre île, à l'hôtel du mar chal de *Coigny*. N'y aurait-il pas moyen de con clure cette affaire, et de louer cette maison meu blée? Il serait bien doux de venir le soir jouir d votre charmant entretien et de celui de vot amie, après avoir souffert et travaillé tout le jour car, de la maniere dont ma vie solitaire est arran gée, vivre à l'hôtel du maréchal de *Coigny*, c serait être à cent lieues de vous.

Cet abrégé de l'histoire universelle, dont vou m'avez parlé, est un ouvrage ridiculement im primé, où il y a autant de fautes que de ligne Le roi de Prusse est bien destiné à me persécute Je lui avais donné, il y a plus de treize ans, c manuscrit très-informe; il prétendit l'avoir perd à la bataille de Sore, lorsque les housards autri chiens pillèrent son bagage; cependant on lu rendit tout, jusqu'à son chien. Il se trouve au

jourd'hui que c'eſt ſon libraire qui débite ce manuſcrit tronqué, altéré, méconnaiſſable. Il 1753 prétend, ce libraire, qu'il l'a acheté d'un valet de chambre du prince *Charles*. Tout ce que je ſais, c'eſt qu'on en a été très-ſcandaliſé à la cour, et que j'ai eu beaucoup de peine à appaiſer les rumeurs qu'il a cauſées. Cette affaire particulière m'a beaucoup tourmenté, dans le temps que la confuſion des affaires générales me fait perdre mon bien. Je n'ai de conſolation que dans le travail et dans la retraite auprès de l'île Jard. Je ne peux jeûner et prier, comme le conſeille M. de *Beaufremont*; j'ai pourtant autant de droits au paradis qu'aucun français. Mais vous, madame, qui avez tant de droits aux félicités de ce monde, comment gouvernez-vous votre ſanté? comment vont les affaires de votre famille? Je ne vois que des injuſtices et des malheurs. Conſervez votre ſanté et votre courage. Vous mande-t-on quelque choſe de Paris? y a-t-il quelque nouvelle ſottiſe? Que ce milieu du dix-huitième ſiècle eſt ſot et petit! Je ſouhaite cependant que vous en puiſſiez voir la fin. Adieu, madame; je voudrais être votre courtiſan auſſi aſſidu que reſpectueuſement attaché.

1753.

LETTRE LXIX.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Colmar, 13 novembre.

On m'avait dit, madame, que vous étiez à Andlau, et on me dit à présent que vous êtes à l'île Jard. Je regrette toujours ce séjour, quoiqu'il soit en plein nord. Il y a bientôt trois mois que je ne suis sorti de ma chambre. J'en sortirais assurément si j'étais dans votre voisinage; je préférerais sur-tout cette petite maison de campagne, qui est près de votre île, à l'hôtel du maréchal de *Coigny*. N'y aurait-il pas moyen de conclure cette affaire, et de louer cette maison meublée? Il serait bien doux de venir le soir jouir de votre charmant entretien et de celui de votre amie, après avoir souffert et travaillé tout le jour; car, de la maniere dont ma vie solitaire est arrangée, vivre à l'hôtel du maréchal de *Coigny*, ce serait être à cent lieues de vous.

Cet abrégé de l'histoire universelle, dont vous m'avez parlé, est un ouvrage ridiculement imprimé, où il y a autant de fautes que de lignes. Le roi de Prusse est bien destiné à me persécuter. Je lui avais donné, il y a plus de treize ans, ce manuscrit très-informe; il prétendit l'avoir perdu à la bataille de Sore, lorsque les housards autrichiens pillèrent son bagage; cependant on lui rendit tout, jusqu'à son chien. Il se trouve au-

actuellement mes couleurs. Vous peignez des choſes agréables d'une main légère, et moi .:s ſottiſes graves d'une main appeſantie. 1753.

Je baiſe vos belles mains, et je décraſſerai les miennes quand je vous verrai. Vous ne me dites rien du conſeiller; faites-lui bien mes complimens.

LETTRE LXXI.

A MADAME DENIS.

A Colmar, 20 de décembre.

Je viens de mettre un peu en ordre, ma chère enfant, le fatras énorme de mes papiers que j'ai enfin reçus. Cette fatigue n'a pas peu coûté à un malade. Je vous aſſure que j'ai fait là une triſte revue : ce ne ſont pas des monumens de la bonté des hommes. On dit que les rois ſont ingrats, mais il y a des gens de lettres qui le ſont un peu davantage.

J'ai retrouvé la lettre originale de *Desfontaines*, par laquelle il me remercie de l'avoir tiré de Bicêtre ; il m'appelle ſon bienfaiteur, il me jure une éternelle reconnaiſſance, il avoue que ſans moi il était perdu, que je ſuis le ſeul qui ait eu le courage de le ſervir; mais dans la même liaſſe j'ai trouvé les libelles qu'il fit contre moi, deux mois après, ſelon ſa vocation. Dans le même paquet étaient les comptes de ce que j'ai dépenſé pour d'*Arnaud*, homme que vous connaiſſez, que j'ai nourri et élevé pendant deux ans; mais auſſi la lettre qu'il écrivit contre moi dès qu'il eut fait

1753.

LETTRE LXX.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

23 de novembre.

MON aimable nièce, j'étais bien malade quand votre sœur avait l'honneur d'être entre les mains du premier médecin du roi très-chrétien. Je crois que nous avions encore, madame *Denis* et moi, un peu du poison de Francfort dans les veines; mais je crois aussi notre chère *Denis* un peu gourmande; et l'on raccommode avec du régime ce que les soupers ont gâté. Mais chez moi on ne raccommode rien, parce qu'il a plu à la nature de me donner l'esprit prompt et la chair faible.

Vous vous portez donc bien, ma chère nièce, puisque vous avez la main ferme et libre, et que vous êtes devenue un petit *Callot*, un petit *Tempest*. Je me flatte que vos dessins ne sont pas faits pour un oratoire, et qu'ils me réjouiront la vue. Dieu bénisse une famille qui cultive tous les arts. Je serai enchanté de vous embrasser; mais où, et quand?

Peignez-vous d'après le nu, madame, et avez-vous des modèles? Quand vous voudrez peindre un vieux malade emmitouflé, avec une plume dans une main et de la rhubarbe dans l'autre, entre un médecin et un secretaire, avec des livres et une seringue, donnez-moi la préférence.

Connaissez-vous messieurs *Coringius*, *Vitriarius*, *Struvius*, *Spenner*, *Godstal*, et autres messieurs du bel air? Ce sont ceux qui broient

:tuellement mes couleurs. Vous peignez des hofes agréables d'une main légère, et moi ..s ottifes graves d'une main appefantie. 1753.

Je baife vos belles mains, et je décrafferai les iennes quand je vous verrai. Vous ne me dites en du confeiller; faites-lui bien mes complitens.

LETTRE LXXI.

A MADAME DENIS.

A Colmar, 20 de décembre.

Je viens de mettre un peu en ordre, ma chère enfant, le fatras énorme de mes papiers que j'ai enfin reçus. Cette fatigue n'a pas peu coûté à un malade. Je vous affure que j'ai fait là une trifte revue : ce ne font pas des monumens de la bonté des hommes. On dit que les rois font ingrats, mais il y a des gens de lettres qui le font un peu davantage.

J'ai retrouvé la lettre originale de *Desfontaines*, par laquelle il me remercie de l'avoir tiré de Bicêtre; il m'appelle fon bienfaiteur, il me jure une éternelle reconnaiffance, il avoue que fans moi il était perdu, que je fuis le feul qui ait eu le courage de le fervir; mais dans la même liaffe j'ai trouvé les libelles qu'il fit contre moi, deux mois après, felon fa vocation. Dans le même paquet étaient les comptes de ce que j'ai dépenfé pour d'*Arnaud*, homme que vous connaiffez, que j'ai nourri et élevé pendant deux ans; mais auffi la lettre qu'il écrivit contre moi dès qu'il eut fait

à Potsdam une petite fortune, fait la clôture du
1753. c[illegible]te.

Il faut avouer que *Linant*, *Lamare* et *Lefevre*, à qui j'avais prodigué les mêmes services, ne m'ont donné aucun sujet de me plaindre. La raison en est, à ce que je crois, qu'ils sont morts tous trois avant que leur amour-propre et leurs talens fussent assez développés pour qu'ils devinssent mes ennemis. Avez-vous affaire à l'amour-propre et à l'intérêt? vous avez beau avoir rendu les plus grands services, vous avez réchauffé dans votre sein des vipères. C'est là mon premier malheur; et le second a été d'être trop touché de l'injustice des hommes, trop fièrement philosophe pour respecter l'ingratitude sur le trône, et trop sensible à cette ingratitude; irrité de n'avoir recueilli de tous mes travaux que des amertumes et des persécutions; ne voyant d'un côté que des fanatiques détestables, et de l'autre des gens de lettres indignes de l'être; n'aspirant plus enfin qu'à une retraite, seul parti convenable à un homme détrompé de tout.

Je ne peux m'empêcher de continuer ma revue des mémoires de la bassesse et de la méchanceté des gens de lettres, et de vous en rendre compte.

Voici une lettre d'un bel esprit nommé *Bonneval*, dont vous n'avez jamais sans doute entendu parler (ce n'est pas le comte-bacha de *Bonneval*). Il me parle pathétiquement des qualités de l'esprit et du cœur, et finit par me demander dix louis d'or. Vous noterez que cet honnête homme m'en avait ci-devant excroqué dix autres, avec lesquels il avait fait imprimer un

libelle

libelle abominable contre moi ; et il disait pour son excuse que c'était madame *Pâris de Montmartel* qui l'avait engagé à cette bonne œuvre. Il fut chassé de la maison. C'est au demeurant un homme d'honneur, loué dans les journaux, et à qui *Rousseau* a, je crois, adressé une épitre. 1753.

En voici d'un nommé *Ravoisier*, qui se disait garçon athée de *Boindin* : il m'appelle son protecteur, son pere ; mais, en avancement d'hoirie, il finit par me voler vingt-cinq louis dans mon tiroir.

Un *Dumoulin*, qui me dissipa trente mille francs de mon bien clair et net, m'en demande très-humblement pardon dans quatre ou cinq de ses lettres ; mais celui-là n'a point écrit contre moi ; il n'était pas bel esprit.

Le bel esprit qui m'écrivit ce billet connu (*), par lequel il m'offre de me céder, moyennant six cents livres, tous les exemplaires d'une belle satire, où il me déchirait pour gagner du pain, s'appelle *Lajonchère*. C'est l'auteur d'un systême de finances, et on l'a pris en Hollande pour *la Jonchère* le tresorier des guerres.

Je ne peux m'empêcher de rire en relisant les lettres de *Manori*. Voilà un plaisant avocat. C'est assurément l'avocat Patelin : il me demande un habit. *Je suis honnête en robe*, dit-il, *mais je manque d'habit ; je n'ai mangé hier et avant-hier que du pain*. Il fallut donc le nourrir et le vêtir. C'est le même qui depuis fit contre moi

(*) Voyez Mémoire sur la satire, Mélanges littéraires, tome I, pag. 405.

un factum ridicule, quand je voulus rendre au
1753. public le service de faire condamner les libelles de *Roi* et d'un nommé *Travenol* son associé.

Voici des lettres d'un pauvre libraire (*) qui me demande pardon; il me remercie de mes bienfaits; il m'avoue que l'abbé *Desfontaines* fit sous son nom un libelle contre moi. Celui-là est repentant; c'est du moins quelque chose. Il n'avait pas lu apparemment le livre de *la Métrie* contre les remords.

Je trouve deux lettres d'un nommé *Bellemare*, qui s'est depuis refugié en Hollande sous le nom de *Bénar*, et qui a fait contre la France un journal historique dans la dernière guerre. Il me remercie de l'argent que je lui prête, c'est-à-dire que je lui donne; mais il ne m'a payé que par quelques petits coups de dent dans son journal. On dit que depuis peu on l'a fait arrêter; c'est dommage que le public soit privé de ses belles productions.

Cet inventaire est d'une grosseur énorme. La canaille de la littérature est noblement composée! Mais il y a une espèce cent fois plus méchante; ce sont les dévots. Les premiers ne font que des libelles, les seconds font bien pis; et si les chiens aboient, les tigres dévorent. Un véritable homme de lettres est toujours en danger d'être mordu par ces chiens, et mangé par ces monstres. Demandez à *Pope*: il a passé par les mêmes épreuves; et s'il n'a pas été mangé, c'est qu'il avait bec et ongles. J'en aurais autant si je voulais. Ce monde-ci est une guerre continuelle; il faut être armé, mais la paix vaut mieux.

(*) *Jore.*

Malgré les funestes conditions auxquelles j'ai reçu la vie, je croirai pourtant, si je finis avec vous ma carrière, qu'il y a plus de bien encore que de mal sur la terre; sinon je serai de l'avis de ceux qui pensent qu'un genie mal-fesant a fagoté ce bas monde. 1753.

LETTRE LXXII.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Colmar, 30 de décembre.

Avec des malheurs qui accablent, avec une maladie qui mène au tombeau, avec des Annales de l'Empire qui surchargent l'esprit, on n'écrit guère; cependant, monseigneur, je vous écrirais à l'agonie. J'apprends que M. le duc de *Fronsac* est échappé d'une maladie dangereuse. Je vous en félicite, et je lui souhaite une carrière aussi brillante et aussi glorieuse que la vôtre. Il est triste que je voie finir la mienne loin de vous. Un événement imprévu recule encore mes espérances. Voici des pièces qui peuvent démontrer mon innocence, et qui peut-être la laisseront opprimer. Je vous demande en grâce que la copie de ma lettre à madame de *Pompadour* ne soit pas vue de vos secretaires. J'ai un petit malheur, c'est que je n'écris pas une ligne qui ne coure l'Europe. Il y a un lutin qui préside à ma destinée. Si ce farfadet pouvait s'entendre avec le génie qui préside à la vôtre, je bénirais ma dernière course.

Je pourrais m'étonner qu'on m'eût accusé

1753. un factum ridicule, quand je voulus rendre au public le service de faire condamner les libelles de *Roi* et d'un nommé *Travenol* son associé.

Voici des lettres d'un pauvre libraire (*) qui me demande pardon; il me remercie de mes bienfaits; il m'avoue que l'abbé *Desfontaines* fit sous son nom un libelle contre moi. Celui-là est repentant; c'est du moins quelque chose. Il n'avait pas lu apparemment le livre de *la Métrie* contre les remords.

Je trouve deux lettres d'un nommé *Bellemare*, qui s'est depuis refugié en Hollande sous le nom de *Bénar*, et qui a fait contre la France un journal historique dans la dernière guerre. Il me remercie de l'argent que je lui prête, c'est-à-dire que je lui donne; mais il ne m'a payé que par quelques petits coups de dent dans son journal. On dit que depuis peu on l'a fait arrêter; c'est dommage que le public soit privé de ses belles productions.

Cet inventaire est d'une grosseur énorme. La canaille de la littérature est noblement composée! Mais il y a une espèce cent fois plus méchante; ce sont les dévots. Les premiers ne font que des libelles, les seconds font bien pis; et si les chiens aboient, les tigres dévorent. Un véritable homme de lettres est toujours en danger d'être mordu par ces chiens, et mangé par ces monstres. Demandez à *Pope*: il a passé par les mêmes épreuves; et s'il n'a pas été mangé, c'est qu'il avait bec et ongles. J'en aurais autant si je voulais. Ce monde-ci est une guerre continuelle; il faut être armé, mais la paix vaut mieux.

(*) *Jore.*

Malgré les funestes conditions auxquelles j'ai reçu la vie, je croirai pourtant, si je finis avec vous ma carrière, qu'il y a plus de bien encore que de mal sur la terre; sinon je serai de l'avis de ceux qui pensent qu'un genie mal-fesant a fagoté ce bas monde. 1753.

LETTRE LXXII.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Colmar, 30 de décembre.

Avec des malheurs qui accablent, avec une maladie qui mène au tombeau, avec des Annales de l'Empire qui surchargent l'esprit, on n'écrit guère; cependant, monseigneur, je vous écrirais à l'agonie. J'apprends que M. le duc de *Fronsac* est échappé d'une maladie dangereuse. Je vous en félicite, et je lui souhaite une carrière aussi brillante et aussi glorieuse que la vôtre. Il est triste que je voie finir la mienne loin de vous. Un événement imprévu recule encore mes espérances. Voici des pièces qui peuvent démontrer mon innocence, et qui peut-être la laisseront opprimer. Je vous demande en grâce que la copie de ma lettre à madame de *Pompadour* ne soit pas vue de vos secretaires. J'ai un petit malheur, c'est que je n'écris pas une ligne qui ne coure l'Europe. Il y a un lutin qui préside à ma destinée. Si ce farfadet pouvait s'entendre avec le génie qui préside à la vôtre, je bénirais ma dernière course.

Je pourrais m'étonner qu'on m'eût accusé

1753. d'avoir fait imprimer cette histoire informe, dans le temps que j'en ai depuis dix ans des manuscrits cent fois plus corrects, plus curieux et plus amples; je pourrais m'étonner qu'on eût eu cette injustice, dans le temps que je suis en France, dans le temps que j'ai supplié très-instamment M. de *Malesherbes* de supprimer cette édition; mais je ne m'étonne de rien, je ne me plains de rien, et je suis préparé à tout. Adieu, monseigneur; conservez-moi vos bontés.

P. S. On m'assure que le prince *Charles* rendit au roi de Prusse sa cassette prise à la bataille de Sore, dans laquelle sa majesté prussienne prétend qu'il avait mis mon manuscrit. Je sais qu'on lui rendit jusqu'à son chien. Il me demanda depuis un nouvel exemplaire; je lui en donnai un plus correct et plus ample. Il a gardé celui-là; son libraire *Jean Néaulme* a imprimé l'autre.

Nous n'avons pas porté de santé, ma nièce ni moi, depuis un souper où nous nous trouvâmes tous deux un peu mal à Francfort. Voilà pourquoi ma santé toujours languissante ne m'a pas permis de vous écrire.

LETTRE LXXIII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Colmar, le 28 de janvier.

Mon cher et ancien ami, s'il est triste que les Français n'aient point de musique, il est encore plus triste qu'ils n'aient point de lois, et que les affaires publiques soient dans une confusion dont

tous les particuliers se ressentent. *Porro unum est necessarium*, dit le père *Berruyer* après l'autre. 1754.
Mais ce *necessarium*, c'est la justice. Ce monde-ci est destiné à être bien malheureux, puisque dans la plus profonde paix, on éprouve des désastres que la guerre même n'a jamais causés.

Si je voulais me plaindre des petites choses, je me plaindrais de l'édition barbare et tronquée qu'on a faite d'un ouvrage qui pouvait être utile ; mais les coups d'épingle ne sont pas sentis par ceux qui ont la jambe emportée d'un coup de canon. Ce *ratio ultima regum* me déplait beaucoup. Je regarde comme un des plus tristes effets de ma destinée, de n'avoir pu passer avec vous le reste d'une vie que j'ai commencée avec vous ; mais les pauvres humains sont des balles de paume avec lesquelles la fortune joue.

Je voudrais bien que ma balle fût poussée à Launai ; mais elle fait tant de faux bonds que je ne peux savoir où elle tombera ; ce ne sera pas probablement au théâtre des ostrogoths de Paris. Je n'irai plus me fourrer dans ce tripot de la décadence. Vous avez d'ailleurs tant de grands hommes à Paris qu'on peut bien négliger cette partie de la littérature ; vous avez de plus des navets, et moi je n'ai plus de fleurs. Mon cher *Cideville*, à notre âge il faut se moquer de tout, et vivre pour soi. Ce monde-ci est un vaste naufrage ; sauve qui peut : mais je suis bien loin du rivage !

Mes complimens au grand abbé. Je vous embrasse, mon ancien ami, bien tendrement.

1754.

LETTRE LXXIV.

A M. DE ROQUES.

Colmar, 6 février.

Oui, monſieur, je me ſouviendrai de vous toute ma vie, et je vous aimerai toujours, parce que vous m'avez paru juſte et modéré.

J'ai ſupporté avec beaucoup de patience et peu de mérite la perſécution que j'ai eſſuyée. L'horreur et le mépris qu'elle m'a paru inſpirer au public pour leurs auteurs, me vengeaient aſſez. Je ſuis accoutumé aux libelles. Vous me ferez plaiſir de m'envoyer la gazette de Brunſwic, dont vous me parlez. A l'égard de cette prétendue Hiſtoire univerſelle, vous verrez, monſieur, ce que j'en penſe par l'imprimé ci-joint. C'eſt une friponnerie de libraire. Les belles lettres et la librairie ne ſont plus qu'un brigandage. J'ai déſavoué et condamné hautement cette indigne édition dans pluſieurs écrits, et particuliérement dans la préface des Annales de l'Empire, que je vous enverrai par la voie que vous voudrez bien m'indiquer. J'avais commencé ces Annales à Gotha. Je n'avais pu refuſer cette obéiſſance aux ordres de madame la ducheſſe. J'ai continué mon ouvrage à Francfort. Je ſuis venu le finir à Colmar, où j'ai trouvé beaucoup de ſecours. Vous voyez que les plus horribles perſécutions n'ont, ni dérangé ma philoſophie, ni diminué mon goût pour le travail, que j'ai toujours regardé comme la plus grande conſolation pour les malheurs

inféparables de la condition humaine. C'eft chez foi, c'eft dans fon cabinet qu'on doit trouver des armes contre les injuftices des hommes. Les princes cherchent dans des chiens, des chevaux et des piqueurs, une diftraction à leurs chagrins et à leur ennui. Les philofophes doivent la trouver dans eux-mêmes. Mais une des plus grandes confolations, c'eft l'amitié d'un homme comme vous; confervez-la moi, et comptez fur celle de votre, etc. 1754.

LETTRE LXXV.

A M. ROUSSET DE MISSY,

AUTEUR DE PLUSIEURS OUVRAGES PÉRIODIQUES EN HOLLANDE.

A Colmar, 9 de février.

LORSQUE je me plaignis à vous, monfieur, avec franchife, des calomnies que vous avez adoptées fur mon compte dans vos feuilles, vous me répondîtes que votre attachement à la mémoire de *Rouffeau*, votre intime ami, était votre excufe.

J'ai retrouvé, dans mes papiers, deux lettres de votre main qui doivent me faire efpérer plus de juftice. Je vous en envoie ici copie, et je vous laiffe à penfer quelle eft votre excufe.

1754. *Copie de la lettre de M. de Médine à M. Rousset de Missy, transcrite de la main de M. Rousset.*

A Bruxelles, le 17 de février 1737.

« Vous allez être étonné du malheur qui
» m'arrive. Il m'est revenu des lettres protestées ;
» je n'ai pu les rembourser. J'avais quelques au-
» tres petites affaires, dont l'objet n'était pas
» important. Enfin, l'on m'enlève mercredi au
» soir, et l'on me met en prison, d'où je vous
» écris. Je compte tout payer ces jours-ci, et
» être dehors. Mais croiriez-vous que ce co-
» quin, cet indigne, ce monstre de *Rousseau*,
» qui, depuis six mois, n'a bu et mangé que
» chez moi, à qui j'ai rendu les services les plus
» essentiels et en nombre, a été la cause qu'on
» m'a pris ? que c'est lui qui en a donné le
» conseil ? que c'est lui qui a irrité contre moi le
» porteur de mes lettres, qui n'avait nul dessein
» de me chagriner ? et qu'enfin ce monstre vomi
» des enfers, achevant de boire avec moi à table,
» de me baiser, de m'embrasser, a servi d'espion
» pour me faire enlever à minuit dans ma cham-
» bre ? Non, jamais trait n'a été si noir, plus
» épouvantable : je n'y puis penser sans horreur.
» Si vous saviez tout ce que j'ai fait pour lui,
» toutes les obligations qu'il m'a, en un mot,
» tout ce qu'il me doit, vous frémiriez d'en
» faire un parallèle avec sa manœuvre. Enfin, pa-
» tience ; je compte que notre correspondance
» à vous et à moi ne sera pas altérée par cet évé-
» nement. Je serai toute ma vie de même, c'est-

à-dire,

» à-dire, l'ami le plus vrai et le plus tendre que » vous puissiez avoir, et toujours tout à vous. » 1754.

Lettre de M. Rousset de Missy à M. de Voltaire, en lui envoyant à Cirey, en Champagne, la lettre de M. de Médine.

7 de mars 1737.

« Je joins, monsieur, mes tendres remercîmens à ceux que M. de *Médine*, mon intime » ami, vous fait de votre générosité. Je partage » les services que vous avez la bonté de lui » rendre, et j'admire votre procédé qui est aussi » grand et aussi noble que celui de ce scélérat de » *Rousseau* est abominable. Disposez de moi, » monsieur, dans ce pays-ci. Je suis à vos ordres. » Je publierai par-tout le mérite extrême de » votre cœur et de votre esprit. Ne m'épargnez » pas : je brûle d'envie de vous faire connaître à » quel point je suis, monsieur, votre, etc. »

LETTRE LXXVI.

AU PERE MENOU, *jésuite*.

A Colmar, le 17 de février.

Vous ne vous souvenez peut-être plus, mon révérend père, d'un homme qui se souviendra de vous toute sa vie. Cette vie est bientôt finie. J'étais venu à Colmar pour arranger un bien assez considérable que j'ai dans les environs de cette ville,

1753. un factum ridicule, quand je voulus rendre au public le service de faire condamner les libelles de *Roi* et d'un nommé *Travenol* son associé.

Voici des lettres d'un pauvre libraire (*) qui me demande pardon; il me remercie de mes bienfaits; il m'avoue que l'abbé *Desfontaines* fit sous son nom un libelle contre moi. Celui-là est repentant; c'est du moins quelque chose. Il n'avait pas lu apparemment le livre de *la Métrie* contre les remords.

Je trouve deux lettres d'un nommé *Bellemare*, qui s'est depuis refugié en Hollande sous le nom de *Bénar*, et qui a fait contre la France un journal historique dans la dernière guerre. Il me remercie de l'argent que je lui prête, c'est-à-dire que je lui donne; mais il ne m'a payé que par quelques petits coups de dent dans son journal. On dit que depuis peu on l'a fait arrêter; c'est dommage que le public soit privé de ses belles productions.

Cet inventaire est d'une grosseur énorme. La canaille de la littérature est noblement composée! Mais il y a une espèce cent fois plus méchante; ce sont les dévots. Les premiers ne font que des libelles, les seconds font bien pis; et si les chiens aboient, les tigres dévorent. Un véritable homme de lettres est toujours en danger d'être mordu par ces chiens, et mangé par ces monstres. Demandez à *Pope*: il a passé par les mêmes épreuves; et s'il n'a pas été mangé, c'est qu'il avait bec et ongles. J'en aurais autant si je voulais. Ce monde-ci est une guerre continuelle; il faut être armé, mais la paix vaut mieux.

(*) *Jore.*

Malgré les funeſtes conditions auxquelles j'ai reçu la vie, je croirai pourtant, ſi je finis avec vous ma carrière, qu'il y a plus de bien encore que de mal ſur la terre; ſinon je ſerai de l'avis de ceux qui penſent qu'un genie mal-feſant a fagoté ce bas monde. 1753.

LETTRE LXXII.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Colmar, 30 de décembre.

Avec des malheurs qui accablent, avec une maladie qui mène au tombeau, avec des Annales de l'Empire qui ſurchargent l'eſprit, on n'écrit guère; cependant, monſeigneur, je vous écrirais à l'agonie. J'apprends que M. le duc de *Fronſac* eſt échappé d'une maladie dangereuſe. Je vous en félicite, et je lui ſouhaite une carrière auſſi brillante et auſſi glorieuſe que la vôtre. Il eſt triſte que je voie finir la mienne loin de vous. Un événement imprévu recule encore mes eſpérances. Voici des pièces qui peuvent démontrer mon innocence, et qui peut-être la laiſſeront opprimer. Je vous demande en grâce que la copie de ma lettre à madame de *Pompadour* ne ſoit pas vue de vos ſecretaires. J'ai un petit malheur, c'eſt que je n'écris pas une ligne qui ne coure l'Europe. Il y a un lutin qui préſide à ma deſtinée. Si ce farfadet pouvait s'entendre avec le génie qui préſide à la vôtre, je bénirais ma dernière courſe.

Je pourrais m'étonner qu'on m'eût accuſé

1753. d'avoir fait imprimer cette hiſtoire informe, dans le temps que j'en ai depuis dix ans des manuſcrits cent fois plus corrects, plus curieux et plus amples; je pourrais m'étonner qu'on eût eu cette injuſtice, dans le temps que je ſuis en France, dans le temps que j'ai ſupplié très-inſtamment M. de *Malesherbes* de ſupprimer cette édition; mais je ne m'étonne de rien, je ne me plains de rien, et je ſuis préparé à tout. Adieu, monſeigneur; conſervez-moi vos bontés.

P. S. On m'aſſure que le prince *Charles* rendit au roi de Pruſſe ſa caſſette priſe à la bataille de Sore, dans laquelle ſa majeſté pruſſienne prétend qu'il avait mis mon manuſcrit. Je ſais qu'on lui rendit juſqu'à ſon chien. Il me demanda depuis un nouvel exemplaire; je lui en donnai un plus correct et plus ample. Il a gardé celui-là; ſon libraire *Jean Néaulme* a imprimé l'autre.

Nous n'avons pas porté de ſanté, ma nièce ni moi, depuis un ſouper où nous nous trouvâmes tous deux un peu mal à Francfort. Voilà pourquoi ma ſanté toujours languiſſante ne m'a pas permis de vous écrire.

LETTRE LXXIII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Colmar, le 28 de janvier.

MON cher et ancien ami, s'il eſt triſte que les Français n'aient point de muſique, il eſt encore plus triſte qu'ils n'aient point de lois, et que les affaires publiques ſoient dans une confuſion dont

tous les particuliers se ressentent. *Porro unum est necessarium*, dit le père *Berruyer* après l'autre. 1754.
Mais ce *necessarium*, c'est la justice. Ce monde-ci est destiné à être bien malheureux, puisque dans la plus profonde paix, on éprouve des désastres que la guerre même n'a jamais causés.

Si je voulais me plaindre des petites choses, je me plaindrais de l'édition barbare et tronquée qu'on a faite d'un ouvrage qui pouvait être utile; mais les coups d'épingle ne sont pas sentis par ceux qui ont la jambe emportée d'un coup de canon. Ce *ratio ultima regum* me déplait beaucoup. Je regarde comme un des plus tristes effets de ma destinée, de n'avoir pu passer avec vous le reste d'une vie que j'ai commencée avec vous; mais les pauvres humains sont des balles de paume avec lesquelles la fortune joue.

Je voudrais bien que ma balle fût poussée à Launai; mais elle fait tant de faux bonds que je ne peux savoir où elle tombera; ce ne sera pas probablement au théâtre des ostrogoths de Paris. Je n'irai plus me fourrer dans ce tripot de la décadence. Vous avez d'ailleurs tant de grands hommes à Paris qu'on peut bien négliger cette partie de la littérature; vous avez de plus des navets, et moi je n'ai plus de fleurs. Mon cher *Cideville*, à notre âge il faut se moquer de tout, et vivre pour soi. Ce monde-ci est un vaste naufrage; sauve qui peut: mais je suis bien loin du rivage!

Mes complimens au grand abbé. Je vous embrasse, mon ancien ami, bien tendrement.

1753. d'avoir fait imprimer cette histoire informe, dans le temps que j'en ai depuis dix ans des manuscrits cent fois plus corrects, plus curieux et plus amples; je pourrais m'étonner qu'on eût eu cette injustice, dans le temps que je suis en France, dans le temps que j'ai supplié très-instamment M. de *Malesherbes* de supprimer cette édition; mais je ne m'étonne de rien, je ne me plains de rien, et je suis préparé à tout. Adieu, monseigneur; conservez-moi vos bontés.

P. S. On m'assure que le prince *Charles* rendit au roi de Prusse sa cassette prise à la bataille de Sore, dans laquelle sa majesté prussienne prétend qu'il avait mis mon manuscrit. Je sais qu'on lui rendit jusqu'à son chien. Il me demanda depuis un nouvel exemplaire; je lui en donnai un plus correct et plus ample. Il a gardé celui-là; son libraire *Jean Néaulme* a imprimé l'autre.

Nous n'avons pas porté de santé, ma nièce ni moi, depuis un souper où nous nous trouvâmes tous deux un peu mal à Francfort. Voilà pourquoi ma santé toujours languissante ne m'a pas permis de vous écrire.

LETTRE LXXIII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Colmar, le 28 de janvier.

MON cher et ancien ami, s'il est triste que les Français n'aient point de musique, il est encore plus triste qu'ils n'aient point de lois, et que les affaires publiques soient dans une confusion dont

tous les particuliers se ressentent. *Porro unum est necessarium*, dit le père *Berruyer* après l'autre. 1754.
Mais ce *necessarium*, c'est la justice. Ce monde-ci est destiné à être bien malheureux, puisque dans la plus profonde paix, on éprouve des désastres que la guerre même n'a jamais causés.

Si je voulais me plaindre des petites choses, je me plaindrais de l'édition barbare et tronquée qu'on a faite d'un ouvrage qui pouvait être utile; mais les coups d'épingle ne sont pas sentis par ceux qui ont la jambe emportée d'un coup de canon. Ce *ratio ultima regum* me déplait beaucoup. Je regarde comme un des plus tristes effets de ma destinée, de n'avoir pu passer avec vous le reste d'une vie que j'ai commencée avec vous; mais les pauvres humains sont des balles de paume avec lesquelles la fortune joue.

Je voudrais bien que ma balle fût poussée à Launai; mais elle fait tant de faux bonds que je ne peux savoir où elle tombera; ce ne sera pas probablement au théâtre des ostrogoths de Paris. Je n'irai plus me fourrer dans ce tripot de la décadence. Vous avez d'ailleurs tant de grands hommes à Paris qu'on peut bien négliger cette partie de la littérature; vous avez de plus des navets, et moi je n'ai plus de fleurs. Mon cher *Cideville*, à notre âge il faut se moquer de tout, et vivre pour soi. Ce monde-ci est un vaste naufrage; sauve qui peut: mais je suis bien loin du rivage!

Mes complimens au grand abbé. Je vous embrasse, mon ancien ami, bien tendrement.

1754.

LETTRE LXXIV.

A M. DE ROQUES.

Colmar, 6 février.

OUI, monsieur, je me souviendrai de vous toute ma vie, et je vous aimerai toujours, parce que vous m'avez paru juste et modéré.

J'ai supporté avec beaucoup de patience et peu de mérite la persécution que j'ai essuyée. L'horreur et le mépris qu'elle m'a paru inspirer au public pour leurs auteurs, me vengeaient assez. Je suis accoutumé aux libelles. Vous me ferez plaisir de m'envoyer la gazette de Brunswic, dont vous me parlez. A l'égard de cette prétendue Histoire universelle, vous verrez, monsieur, ce que j'en pense par l'imprimé ci-joint. C'est une friponnerie de libraire. Les belles lettres et la librairie ne sont plus qu'un brigandage. J'ai désavoué et condamné hautement cette indigne édition dans plusieurs écrits, et particuliérement dans la préface des Annales de l'Empire, que je vous enverrai par la voie que vous voudrez bien m'indiquer. J'avais commencé ces Annales à Gotha. Je n'avais pu refuser cette obéissance aux ordres de madame la duchesse. J'ai continué mon ouvrage à Francfort. Je suis venu le finir à Colmar, où j'ai trouvé beaucoup de secours. Vous voyez que les plus horribles persécutions n'ont, ni dérangé ma philosophie, ni diminué mon goût pour le travail, que j'ai toujours regardé comme la plus grande consolation pour les malheurs

inséparables de la condition humaine. C'est chez 1754.
soi, c'est dans son cabinet qu'on doit trouver des armes contre les injustices des hommes. Les princes cherchent dans des chiens, des chevaux et des piqueurs, une distraction à leurs chagrins et à leur ennui. Les philosophes doivent la trouver dans eux-mêmes. Mais une des plus grandes consolations, c'est l'amitié d'un homme comme vous; conservez-la moi, et comptez sur celle de votre, etc.

LETTRE LXXV.

A M. ROUSSET DE MISSY,

AUTEUR DE PLUSIEURS OUVRAGES PÉRIODIQUES EN HOLLANDE.

A Colmar, 9 de février.

LORSQUE je me plaignis à vous, monsieur, avec franchise, des calomnies que vous avez adoptées sur mon compte dans vos feuilles, vous me répondîtes que votre attachement à la mémoire de *Rousseau*, votre intime ami, était votre excuse.

J'ai retrouvé, dans mes papiers, deux lettres de votre main qui doivent me faire espérer plus de justice. Je vous en envoie ici copie, et je vous laisse à penser quelle est votre excuse.

1754. *Copie de la lettre de M. de Médine à M. Rouſſet de Miſſy, tranſcrite de la main de M. Rouſſet.*

A Bruxelles, le 17 de février 1737.

« Vous allez être étonné du malheur qui
» m'arrive. Il m'eſt revenu des lettres proteſtées ;
» je n'ai pu les rembourſer. J'avais quelques au-
» tres petites affaires, dont l'objet n'était pas
» important. Enfin, l'on m'enlève mercredi au
» ſoir, et l'on me met en priſon, d'où je vous
» écris. Je compte tout payer ces jours-ci, et
» être dehors. Mais croiriez-vous que ce co-
» quin, cet indigne, ce monſtre de *Rouſſeau*,
» qui, depuis ſix mois, n'a bu et mangé que
» chez moi, à qui j'ai rendu les ſervices les plus
» eſſentiels et en nombre, a été la cauſe qu'on
» m'a pris ? que c'eſt lui qui en a donné le
» conſeil ? que c'eſt lui qui a irrité contre moi le
» porteur de mes lettres, qui n'avait nul deſſein
» de me chagriner ? et qu'enfin ce monſtre vomi
» des enfers, achevant de boire avec moi à table,
» de me baiſer, de m'embraſſer, a ſervi d'eſpion
» pour me faire enlever à minuit dans ma cham-
» bre ? Non, jamais trait n'a été ſi noir, plus
» épouvantable : je n'y puis penſer ſans horreur.
» Si vous ſaviez tout ce que j'ai fait pour lui,
» toutes les obligations qu'il m'a, en un mot,
» tout ce qu'il me doit, vous frémiriez d'en
» faire un parallèle avec ſa manœuvre. Enfin, pa-
» tience ; je compte que notre correſpondance
» à vous et à moi ne ſera pas altérée par cet évé-
» nement. Je ſerai toute ma vie de même, c'eſt-

à-dire,

» à-dire, l'ami le plus vrai et le plus tendre que
» vous puissiez avoir, et toujours tout à vous. » 1754.

Lettre de M. Rousset de Missy à M. de Voltaire, en lui envoyant à Cirey, en Champagne, la lettre de M. de Médine.

7 de mars 1737.

« Je joins, monsieur, mes tendres remercimens à ceux que M. de *Médine*, mon intime ami, vous fait de votre générosité. Je partage les services que vous avez la bonté de lui rendre, et j'admire votre procédé qui est aussi grand et aussi noble que celui de ce scélérat de *Rousseau* est abominable. Disposez de moi, monsieur, dans ce pays-ci. Je suis à vos ordres. Je publierai par-tout le mérite extrême de votre cœur et de votre esprit. Ne m'épargnez pas : je brûle d'envie de vous faire connaître à quel point je suis, monsieur, votre, etc. »

LETTRE LXXVI.

AU PERE MENOU, *jésuite.*

A Colmar, le 17 de février.

VOUS ne vous souvenez peut-être plus, mon révérend père, d'un homme qui se souviendra de vous toute sa vie. Cette vie est bientôt finie. J'étais venu à Colmar pour arranger un bien assez considérable que j'ai dans les environs de cette ville,

1754. Il y a trois mois que je suis dans mon lit. Les personnes les plus considérables de la ville m'ont averti que je n'avais pas à me louer des procédés du père *Merat*, que je crois envoyé ici par vous. S'il y avait quelqu'un au monde, dont je pusse espérer de la consolation, ce serait d'un de vos pères et de vos amis que j'aurais dû l'attendre. Je l'espérais d'autant plus que vous savez combien j'ai toujours été attaché à votre société et à votre personne. Il n'y a pas deux ans que je fis les plus grands efforts pour être utile aux jésuites de Breslau. Rien n'est donc plus sensible ici pour moi que d'apprendre, par les premières personnes de l'église, de l'épée et de la robe, que la conduite du père *Merat* n'a été ni selon la justice ni selon la prudence. Il aurait dû bien plutôt me venir voir dans ma maladie, et exercer envers moi un zèle charitable, convenable à son état et à son ministère, que d'oser se permettre des discours et des démarches qui ont révolté ici les plus honnêtes gens, et dont M. le comte d'*Argenson*, secretaire d'Etat de la province, qui a de l'amitié pour moi depuis quarante ans, ne peut manquer d'être instruit. Je suis persuadé que votre prudence et votre esprit de conciliation préviendront les suites désagréables de cette petite affaire. Le père *Merat* comprendra aisément qu'une bouche chargée d'annoncer la parole de DIEU ne doit pas être la trompette de la calomnie, qu'il doit apporter la paix et non le trouble, et que des démarches peu mesurées ne pourront inspirer ici que de l'aversion pour une société respectable

qui m'eſt chère, et qui ne devrait point avoir d'ennemis.

Je vous ſupplie de lui écrire, vous pourrez même lui envoyer ma lettre, etc.

LETTRE LXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, à *Paris.*

Colmar, 24 de février.

Je ne vous écris point de ma main, mon cher et reſpectable ami. On dit que vous êtes malade comme moi; jugez de mes inquiétudes. Voici le temps de profiter des voies du ſalut que le clergé ouvre à tous les fidèles. Si vous avez un Bayle dans votre bibliothèque, je vous prie de me l'envoyer par la poſte, afin que je le faſſe brûler, comme de raiſon, dans la place publique de la capitale des Hottentots, où j'ai l'honneur d'être. On fait ici de ces ſacrifices aſſez communément; mais on ne peut reprocher en cela à nos ſauvages d'immoler leurs ſemblables, comme font les autres anthropophages. Des révérends pères jéſuites fanatiques ont fait incendier ici ſept exemplaires de Bayle; et un avocat général de ce qu'on appelle le conſeil ſouverain d'Alſace a jeté le ſien tout le premier dans les flammes, pour donner l'exemple, dans le temps que d'autres jéſuites plus adroits font imprimer *Bayle* à Trévoux pour leur profit. Je cours riſque d'être brûlé, moi qui vous parle, avec la belle hiſtoire de *Jean Néaulme.* Nous avons un évêque de Porentru; (qui eût cru

1754. qu'un Porentru fût évêque de Colmar ?) ce Porentru eſt grand chaſſeur et grand buveur de ſon métier, et gouverne ſon diocèſe par des jéſuites allemands qui ſont auſſi deſpotiques parmi nos ſauvages des bords du Rhin, qu'ils le ſont au Paraguai. Vous voyez quels progrès la raiſon a faits dans les provinces. Il y a plus d'une ville gouvernée ainſi ; quelques juſtes hauſſent les épaules et ſe taiſent. J'avais choiſi cette ville comme un aſile ſûr, dans lequel je pourrais ſurtout trouver des ſecours pour les Annales de l'Empire ; et j'en ai trouvé pour mon ſalut plus que je ne voulais. Je ſuis prêt d'être excommunié ſolidairement avec *Jean Néaulme.* Je ſuis dans mon lit, et je ne vois pas que je puiſſe être enſeveli en terre ſainte. J'aurai la deſtinée de votre chère *Adrienne*, mais vous ne m'en aimerez pas moins.

Portez-vous bien, je vous en prie, ſi vous voulez que j'aie du courage. J'en ai grand beſoin. *Jean Néaulme* m'a achevé. *Jeanne d'Arc* viendra à ſon tour. Tout cela eſt un peu embarraſſant avec des cheveux blancs, des coliques et un peu d'hydropiſie et de ſcorbut. Deux perſonnes de ce pays-ci ſe ſont tuées ces jours paſſés ; elles avaient pourtant moins de détreſſe que moi ; mais l'eſpérance de vous revoir un jour me fait encore ſupporter la vie.

LETTRE LXXVIII.

1754.

A M. DE FORMONT.

A Colmar, 29 de février.

Mon ancien ami, quand on écrit d'un bout de l'univers à l'autre, il faut mander son adresse. Votre souvenir me console beaucoup; mais ce que vous me dites des yeux de madame *du Deffant* me fait une peine extrême. Ils étaient autrefois bien brillans et bien beaux. Pourquoi faut-il qu'on soit puni par où l'on a péché! et quelle rage a la nature de gâter ses plus beaux ouvrages! Du moins madame *du Deffant* conserve son esprit qui est encore plus beau que ses yeux. La voilà donc à peu près comme madame de *Staal*, à cela près qu'elle a, ne vous déplaise, plus d'imagination que madame de *Staal* n'en a jamais eu. Je la prie de joindre à cette imagination un peu de mémoire, et de se souvenir d'un de ses plus passionnés courtisans, qui s'intéressera toute sa vie à elle.

Je ne sais pas quelle est la paix dont vous me parlez. Ni mon cœur ni ma bouche ne firent de paix avec un homme qui m'avait trompé, et qui payait par une ingrate jalousie les soins que j'avais pris de l'enseigner et les sacrifices que je lui avais faits. Les visions connues des géans disséqués aux antipodes, et des malades guéris par des pirouettes, etc. n'ont été assurément que des prétextes. Je ne regrette d'ailleurs rien de ce que je méprise. Je ne regrette que mes amis, et

1754. ma ſenſibilité ne s'eſt portée douloureuſement que ſur les traitemens barbares qu'un *Denys* de Syracuſe a fait indignement ſouffrir à une Athénienne qui vaut beaucoup mieux que lui. Les nouvelles qu'on me mande de la littérature ne me donnent pas une grande envie de revoir Paris. Le ſiècle de *Louis XIII* étoit encore groſſier, celui de *Louis XIV* admirable, et le ſiècle préſent n'eſt que ridicule. C'eſt une conſolation qu'il y ait des gens qui penſent comme vous ; mais vous ne ramenerez pas le goût qui eſt perdu.

On a débité ſous mon nom une édition barbare d'une prétendue hiſtoire univerſelle. Il faut être libraire hollandais pour imprimer tant de ſottiſes, et abbé français pour me les imputer.

Adieu, je vous embraſſe philoſophiquement et tendrement.

LETTRE LXXIX.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

A Colmar, 3 de mars.

FRÈRE,

Mes entrailles fraternelles qui s'émeuvent, me forcent à vous ſaluer en *Belzébuth*. Je ſuis dans une ville moitié allemande, moitié françaiſe, et entiérement iroquoiſe, où l'on vous brûla, il y a quelque temps, en bonne compagnie. Un brave iroquois jéſuite, nommé *Aubert*, prêcha ſi vivement contre *Bayle* et contre vous, que ſept perſonnes, chargées du ſacrifice, ap-

portèrent chacune leur Bayle, et le brûlèrent dans la place publique avec les Lettres juives. Je vous prie de m'envoyer le Bayle qui est dans la bibliothéque de Sans-Souci, afin que je le brûle : je ne doute pas que le roi n'y consente. 1754.

Je me suis arrêté pour quelques mois dans cette ville, parce qu'il y a quelques avocats qui entendent assez bien le fatras du droit public d'Allemagne, et que j'en avais besoin; d'ailleurs, j'ai un bien assez honnête dans la province d'Alsace.

Je vous prie de permettre que je fasse ici mes complimens à frère *Gaillard :* je me flatte qu'il vit du bien de l'église, et assurément il l'a mérité.

Je suis plus frère dolent que jamais. Il y a cinq mois que je ne suis sorti de ma chambre, et je serai frère mourant, si vous, ou frère *Gaillard*, ne faites parvenir au roi ce petit mémoire ci-joint. Sérieusement, frère, il me doit quelque justice et quelque compassion.

Adieu; gardez-vous des langues de basilic, et songez que qui n'aime pas son frère n'est pas digne du royaume où nous serons tous réunis.

LETTRE LXXX.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Colmar, 3 mars.

VOTRE lettre, madame, m'a attendri plus que vous ne pensez, et je vous assure que mes yeux ont été un peu humides en lisant ce qui

1754. est arrivé aux vôtres. J'avais jugé par la lettre de M. de *Formont* que vous étiez entre chien et loup, et non pas tout à fait dans la nuit. Je pensais que vous étiez à peu près dans l'état de madame de *Staal*, ayant par-dessus elle le bonheur inestimable d'être libre, de vivre chez vous, et de n'être point assujettie chez une princesse à une conduite gênante qui tenait de l'hypocrisie; enfin d'avoir des amis qui pensent & qui parlent librement avec vous.

Je ne regrettais donc, madame, dans vos yeux que la perte de leur beauté, et je vous savais même assez philosophe pour vous en consoler; mais si vous avez perdu la vue, je vous plains infiniment; je ne vous proposerai pas l'exemple de M de *S*.., aveugle à vingt ans, toujours gai, et même trop gai. Je conviens avec vous que la vie n'est pas bonne à grand'chose; nous ne la supportons que par la force d'un instinct presque invincible, que la nature nous a donné: elle a ajouté à cet instinct le fond de la boite de *Pandore*, l'espérance.

C'est quand cette espérance nous manque absolument, ou lorsqu'une mélancolie insupportable nous saisit, que l'on triomphe alors de cet instinct qui nous fait aimer les chaines de la vie, et qu'on a le courage de sortir d'une maison mal bâtie qu'on désespère de raccommoder. C'est le parti qu'ont pris en dernier lieu deux personnes du pays que j'habite.

L'un de ces deux philosophes était une fille de dix-huit ans, à qui les jésuites avaient tourné la tête, et qui, pour se défaire d'eux, est allée

dans l'autre monde. C'eſt un parti que je ne prendrai point, du moins ſitôt, par la raiſon que je me ſuis fait des rentes viagères ſur deux ſouverains, et que je ſerais inconſolable ſi ma mort enrichiſſait deux têtes couronnées. 1752.

Si vous avez, madame, des rentes viagères ſur le roi, ménagez-vous beaucoup, mangez peu, couchez-vous de bonne heure, et vivez cent ans.

Il eſt vrai que le procédé de *Denys* de Syracuſe eſt incompréhenſible comme lui ; c'eſt un rare homme. Il eſt bon d'avoir été à Syracuſe; car je vous aſſure que cela ne reſſemble en rien au reſte de notre globe.

Le *Platon* de Saint-Malo, au nez écraſé et aux viſions cornues, n'eſt guère moins étrange : il eſt né avec beaucoup d'eſprit et avec des talens ; mais l'excès ſeul de ſon amour-propre en a fait à la fin un homme très-ridicule et très-méchant. N'eſt-ce pas une choſe affreuſe qu'il ait perſécuté ſon bon médecin *Akakia*, qui avait voulu le guérir de la folie par ſes lénitifs ?

Qui donc, madame, a pu vous dire que je me marie? Je ſuis un plaiſant homme à marier ! il y a ſix mois que je ne ſors point de ma chambre, et que, de douze heures du jour, j'en ſouffre dix. Si quelque apothicaire avait une fille bien faite, qui ſût donner promptement et agréablement des lavemens, engraiſſer des poulets et faire la lecture, j'avoue que je ſerais tenté; mais le plus vrai et le plus cher de mes deſirs ſerait de paſſer avec vous le ſoir de cette journée orageuſe qu'on appelle la vie. Je vous ai vue dans votre brillant matin, et ce ſerait une grande dou-

1754. ceur pour moi ſi je pouvais aider à votre conſolation, et m'entretenir avec vous librement dans ces momens ſi courts qui nous reſtent, et qui ne ſont ſuivis d'aucuns momens.

Je ne ſais pas trop ce que je deviendrai, et je ne m'en ſoucie guère; mais comptez, madame, que vous êtes la perſonne du monde pour qui j'ai le plus tendre reſpect et l'amitié la plus inaltérable.

Permettez que je faſſe mille complimens à M. de *Formont*. Le préſident *Hénault* donne-t-il toujours la préférence à la reine ſur vous? Il eſt vrai que la reine a bien de l'eſprit.

Adieu, madame; comptez que je ſens bien vivement votre triſte état, et que du bord de mon tombeau je voudrais pouvoir contribuer à la douceur de votre vie. Reſtez-vous à Paris? paſſez-vous l'été à la campagne? les lieux et les hommes vous ſont-ils indifférens? Votre ſort ne me le ſera jamais.

LETTRE LXXXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, 3 mars.

Mon cher et reſpectable ami, j'applique à mes bleſſures cruelles la goutte de baume qui me reſte, c'eſt la conſolation de m'entretenir avec vous. Je ne pouvais pas deviner quand je pris, en 1752, la réſolution de revenir vivre avec vous et avec madame *Denis*, quand pour cet effet je feſais repaſſer une partie de mon bien en France

vec autant de difficultés que de précautions,
ue le roi de Pruffe, qui ouvrait toutes les let- 1754.
'es de madame *Denis*, et qui en a un recueil, eviendrait mon plus cruel perfécuteur. Je ne ouvais deviner qu'en revenant en France fur la arole de madame de *Pompadour*, fur celle de I. d'*Argenfon*, j'y ferais exilé; je ne pouvais Turément prévoir la barbarie iroquoife de Franc- ort. Vous m'avouerez encore que je ne devais as m'attendre que *Jean Néaulme* dût prendre e temps pour imprimer ce malheureux abrégé 'une prétendue hiftoire univerfelle, et que ce oquin de libraire dût, fans m'en avertir, fe ervir de mon nom pour gagner quelques florins, t pour achever de me perdre; ni qu'il eût la iponnerie d'ofer écrire à M. de *Malesherbes*, t de lui faire accroire que je n'étais pas fâché u tour qu'il me jouait. Il me femble encore que uand je me retirai à Colmar pour y avoir les ecours de deux avocats qui entendent le droit ublic d'Allemagne, et pour y achever les Anales de l'Empire, je ne pouvais favoir que j'alais dans une ville de Hottentots gouvernés par es jéfuites allemands. Ce n'eft que depuis peu ue j'ai fu que ces ours à foutane noire avaient ait brûler Bayle dans la place publique, il y a inq ans; et que l'avocat général de ce parleient apporta humblement fon Bayle, et le brûla le fes mains. Je ne pouvais encore prévoir que es jéfuites exciteraient contre moi un évêque le Porentru, qu'ils voudraient faire agir le prooureur général.

Vous fentez mon état, mon cher ange, vous levez d'ailleurs ne vous pas diffimuler que ma

1754. douloureuse situation ne peut changer; que je n'ai rien à espérer, rien à faire qu'à aller mourir dans quelque retraite paisible. Le sort de quiconque sert le public de sa plume n'est pas heureux. Le président de *Thou* fut persécuté, *Corneille* et *la Fontaine* moururent dans des greniers, *Molière* fut enterré à grand'peine, *Racine* mourut de chagrin, *Rousseau* dans le bannissement, moi dans l'exil; mais *Moncrif* a réussi, et cela console.

Mon cher ange, la vraie consolation est une amitié comme la vôtre, soutenue d'un peu de philosophie.

LETTRE LXXXII.

A MADAME

LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Colmar, 13 de mars.

GRAND merci, madame, de votre consolante lettre; j'en avais grand besoin comme malade et comme persécuté; ce sont des bombes qui tombent sur ma tête en pleine paix. Il n'y a que deux choses à faire dans ce monde, prendre patience et mourir. Madame *du Deffant* me mande qu'il n'y a que les fous et les imbécilles qui puissent s'accommoder de la vie; et moi je lui écris que, puisqu'elle a des rentes sur le roi, il faut qu'elle vive le plus long-temps qu'elle pourra, attendu qu'il est triste de laisser le roi son héritier, quelque bien-aimé qu'il puisse être.

Comment trouvez-vous, madame, la lettre du garde des sceaux à monsieur l'evêque de Metz ? 1754.
Pour moi, je crois que l'évêque de Metz l'excommuniera. Le trésor royal est déjà interdit. Je me flatte de venir, au temps de Pâques, faire ma cour aux deux habitantes de l'île Jard, et de leur apporter mon billet de confession.

On va plaider bientôt ici l'affaire de monsieur votre neveu et de madame votre belle-sœur. Cela est bien triste ; mais je ne vois guère de choses agréables. Supportons la vie, madame ; nous en jouissions autrefois. Recevez mes tendres respects.

LETTRE LXXXIII.

A M. ROYER.

Le 20 de mars.

J'AVAIS eu, monsieur, l'honneur de vous écrire, non-seulement pour vous marquer tout l'intérêt que je prends à votre mérite et à vos succès, mais pour vous faire voir aussi quelle est ma juste crainte que ces succès si bien mérités ne soient ruinés par le poëme défectueux que vous avez vainement embelli (*). Je peux vous assurer que l'ouvrage sur lequel vous avez travaillé, ne peut réussir au théâtre. Ce poëme, tel qu'on l'a imprimé plus d'une fois, est peut-être moins mauvais que celui dont vous vous êtes chargé ; mais l'un et l'autre ne sont faits ni

(*) Pandore Théâtre, tome IX.

1754. pour le théâtre ni pour la musique. Souffrez donc que je vous renouvelle mon inquiétude sur votre entreprise, mes souhaits pour votre réussite, et ma douleur de voir exposer au théâtre un poëme qui en est indigne de toutes façons, malgré les beautés étrangères dont votre ami, M. de *Sireuil*, en a couvert les défauts. Je vous avais prié, monsieur, de vouloir bien me faire tenir un exemplaire du poëme, tel que vous l'avez mis en musique, attendu que je ne le connais pas. Je me flatte, monsieur, que vous voudrez bien vous prêter à la condescendance de M. de *Moncrif*, examinateur de l'ouvrage, en mettant à la tête un avis nécessaire, conçu en ces termes :

Ce poëme est imprimé tout différemment dans le recueil des ouvrages de l'auteur ; les usages du théâtre lyrique et les convenances de la musique ont obligé d'y faire des changemens pendant son absence.

Il serait mieux, sans doute, de ne point hasarder les représentations de ce spectacle, qui n'était propre qu'à une fête donnée par le roi, et qui exige une prodigieuse quantité de machines singulières. Il faut une musique aussi belle que la vôtre, soutenue par la voix et par les agrémens d'une actrice principale, pour faire pardonner le vice du sujet et l'embarras inévitable de l'exécution. Le combat des dieux et des géans est au rang de ces grandes choses qui deviennent ridicules, et qu'une dépense royale peut sauver à peine.

Je suis persuadé que vous sentez comme moi tous ces dangers ; mais si vous pensez que l'exé-

cution puisse les surmonter, je n'ai auprès de vous que la voie de représentation. Je ne peux, encore une fois, que vous confier mes craintes; elles sont aussi fortes que la véritable estime avec laquelle j'ai l'honneur d'être, etc. 1754.

LETTRE LXXXIV.

A MADAME DE POMPADOUR.

A Colmar.

L'ETAT horrible où je suis depuis un an, m'a fait renfermer dans le fond de mon cœur, la reconnaissance que je dois à vos bontés. Un nouvel événement qui achève de me mettre au tombeau, me force à prouver du moins mon innocence au roi. Les pièces ci-jointes, répandues dans l'Europe, démontrent assez cette innocence. Quarante ans de travaux si pénibles ont une fin trop malheureuse.

Le roi de Prusse était bien né pour mon infortune. Je ne parle pas des tendresses inouies qu'il avait mises en usage pour m'arracher à ma patrie. Il a fallu encore qu'un manuscrit informe que je lui avais confié en 1739, ait été pris, à ce qu'il dit, dans son bagage à la bataille de Sore par les housards autrichiens; qu'un valet de chambre du prince *Charles* s'en soit emparé; que ce valet de chambre l'ait vendu à un nommé *Jean Néaulme*, libraire de la Haye et de Berlin, qui imprime les ouvrages de sa majesté prussienne; et qu'enfin ce libraire l'ait imprimé et défiguré,

1754. Cependant, madame, le roi est très-humblement supplié de considérer que ma nièce est mourante à Paris, d'une maladie cruelle, causée depuis long-temps par les violences qu'elle a essuyées à Francfort, malgré le passeport de sa majesté. Je suis dans le même état à Colmar sans secours. Le roi est plein de clémence et de bonté; il daignera peut-être songer que j'ai employé plusieurs années de ma vie, à écrire l'histoire de son prédécesseur, et celle de ses campagnes glorieuses; que seul des académiciens j'ai fait son panégyrique traduit en cinq langues.

S'il m'était seulement permis, madame, de venir à Paris pour arranger, pendant un court espace de temps, mes affaires bouleversées par quatre ans d'absence, et assurer du pain à ma famille, je mourrais consolé et pénétré pour vous, madame, de la plus respectueuse et la plus tendre reconnaissance. C'est un sentiment qui est plus fort que celui de tous mes malheurs.

LETTRE LXXXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

Colmar, 21 de mars.

MON cher et respectable ami, je reçois votre lettre du 17 de mars. Elle fait ma consolation, et j'y ajoute celle de vous répondre. C'est bien vous qui parlez avec éloquence de l'amitié; rien n'est plus juste. A qui appartient-il mieux qu'à vous de parler dignement de cette vertu, qui n'est

qu'une

qu'une hypocrisie dans la plupart des hommes, et qu'un enthousiasme passager dans quelques-uns? 1754.

Les malheurs d'une autre espèce, qui m'accablent, ne me permettent pas de m'occuper des autres malheurs qui sont le partage des gens qu'on nomme heureux. Si j'ai le bonheur de vous voir, je vous en dirai davantage; mais, mon cher ami, voici mon état.

Il y a six mois que je n'ai pu sortir de ma chambre. Je lutte à la fois contre les souffrances les plus opiniâtres, contre une persécution inattendue, et contre tous les désagrémens attachés à la disgrace. Je sais comme on pense, et depuis peu des personnes qui ont parlé au roi tête à tête, m'ont instruit. Le roi n'est pas obligé de savoir et d'examiner si un trait, qui se trouve à la tête de cette malheureuse Histoire prétendue universelle, est de moi, ou n'en est pas; s'il n'a pas été inséré uniquement pour me perdre. Il a lu ce passage, et cela suffit. Le passage est criminel; il a raison d'en être très-irrité, et il n'a pas le temps d'examiner les preuves incontestables que ce passage est falsifié. Il y a des impressions funestes dont on ne revient jamais, et tout concourt à me démontrer que je suis perdu sans ressource. Je me suis fait un ennemi irréconciliable du roi de Prusse, en voulant le quitter. La prétendue Histoire universelle m'a attiré la colère implacable du clergé. Le roi ne peut connaitre mon innocence. Il se trouve enfin que je ne suis revenu en France que pour y être exposé à une persécution qui durera même après moi. Voilà mon état, mon cher ange; et il ne faut

1754. pas se faire illusion. Je sens que j'aurais beaucoup de courage si j'avais de la santé; mais les souffrances du corps abattent l'ame, sur-tout lorsque l'épuisement ne me permet plus la consolation du travail. Je crains d'être incessamment au point de me voir incapable de jouir de la société, et de rester avec moi-même. C'est l'effet ordinaire des longues maladies, et c'est la situation la plus cruelle où l'on puisse être. C'est dans ce cas qu'une famille peut servir de quelque ressource, et cette ressource m'est enlevée.

Si je cherchais un asile ignoré, et si je le pouvais trouver; si on croyait que cet asile est dans un pays étranger, et si cela même était regardé comme une désobéissance, il est certain qu'on pourrait saisir mes revenus. Qui en empêcherait? J'ai écrit à madame de *Pompadour*, et je lui ai mandé que, n'ayant reçu aucun ordre positif de sa majesté, étant revenu en France uniquement pour aller à Plombières, ma santé empirant et ayant besoin d'un autre climat, je comptais qu'il me serait permis d'achever mes voyages. Je lui ai ajouté que, comme elle avait peu le temps d'écrire, je prendrais son silence pour une permission. Je vous rends un compte exact de tout. J'ai tâché de me préparer quelques issues, et de ne me pas fermer la porte de ma patrie; j'ai tâché de n'avoir point l'air d'être dans le cas d'une désobéissance. L'électeur palatin et madame la duchesse de Gotha m'attendent; je n'ai ni refusé ni promis. Vous aurez certainement la préférence, si je peux venir vous embrasser sans être dans ce cas de désobéissance. En attendant que de tant

e démarches délicates je puiſſe en faire une,
faut ſonger à me procurer, s'il eſt poſſible, 1754.
n peu de ſanté. J'ignore encore ſi je pourrai
ler au mois de mai à Plombières. Pardon de
ous parler ſi long-temps de moi, mais c'eſt un
ibut que je paye à vos bontés; j'ai peur que
e tribut ne ſoit bien long.

J'enverrai inceſſamment le ſecond tome des
nnales; je n'attends que quelques cartons. Adieu,
on cher ange adieu le plus aimable et le plus
uſte des hommes. Mille tendres reſpects à ma-
ame d'*Argental*. Ah! j'ai bien peur que l'abbé
e reſte long-temps dans ſa campagne.

LETTRE LXXXVI.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Colmar, mars.

A TRÈS-RÉVÉREND PERE EN DIABLE, ISAAC ONITZ.

TRES-RÉVÉREND père et très-cher frère, votre lettre ferait mourir de rire les damnés les plus triſtes. Je ſuis malheureuſement de ce nombre: il y a ſix mois que je ne ſuis ſorti de ma chaudière; mais votre lettre infernale et comique ferait capable de me rendre la ſanté.

J'aurais bien mieux aimé, ſans doute, être exhorté à la mort par votre paternité, que par des révérends pères jéſuites qui, ne pouvant brûler les *Bayle* et les *Iſaac* en perſonne, brû-

1754. lent impitoyablement leurs enfans. Mais votre révérence voudra bien confidérer que la zizanie de quelque efprit malin fe foura jufque dans notre petit royaume de *Satan*, et que le méchant diable *x x* (*), qui eft plus adroit que moi, me força enfin de quitter nos champs élyfées.

La philofophie du bon fens, mon cher diable, doit vous faire connaitre, par vos propres règles, que je ne me plains, ni ne dois, ni ne puis me plaindre que le diable *x x* m'ait affublé d'une petite antienne publiée à Caffel, chez *Etienne*. J'ai marqué fimplement ce fait pour développer le caractère de ce diable qui fe donne fi fauffement pour n'être point fefeur d'antiennes. Ce méchant diable, à qui j'avais toujours fait patte de velours depuis la préférence que me donna fur lui l'illuftre diable dont vous me parlez, a toujours aiguifé fes griffes contre moi.

Je conçois qu'un diable aille à la meffe quand il eft en terre papale, comme Nanci ou Colmar; mais vous devez gémir lorfqu'un enfant de *Belzébuth* va à la meffe par hypocrifie et par vanité.

Chaque diable, mon très-révérend père, a fon caractère. Nous fommes de bons diables, vous et moi, francs et fincères; mais, en qualité de damnés, nous prenons feu trop aifément. Le belzébutien *x x* eft plus cauteleux: jugez-en par l'anecdote fuivante.

En l'an de difgrace 1738, il prit dans fes griffes deux habitantes de la zone glaciale, et écrivit à tous fes amis comme à moi, que c'était le chi-

(*) Maupertuis.

rurgien de la troupe mesurante qui avait enlevé ces deux pauvres diablesses ; et en conséquence 1754.
il fit d'abord faire une quête pour elles, comme réparateur des torts d'autrui. Je lui envoyai cinquante écus, du faubourg d'enfer nommé Cirey, où j'étais pour lors. Le diablotin *Thiriot* porta lesdites cent cinquante livres tournois ; temoin la lettre du diablotin *Thiriot*, que j'ai retrouvée parmi mes papiers, en date du 24 décembre 1738, à Paris : *Mon cher ami, je portai hier les cinquante écus au père* xx *de l'académie des sciences, et je lui étalai tout ce que me fesait sentir votre générosité pour les deux créatures du Nord. Je voudrais bien qu'une si bonne action fût suivie*, etc.

Vous voyez, mon cher père & compère d'enfer, qu'il n'y a rien de si différent que diable et diable, et qu'il faut admettre le principe des indiscernables d'*Asmodée-Leibnitz* ; mais sur-tout, mon cher réprouvé, gardez-vous des langues médisantes. Je n'ai jamais connu de damné plus crédule que vous. Souvenez-vous de la parole sacrée que nous nous sommes donnée dans le caveau de *Lucifer*, de ne jamais croire un mot des tracasseries que pourraient nous faire les esprits immondes, déguisés en anges de lumière.

Si je n'étais pas assez près d'aller voir *Satan* notre père commun, et si nous pouvions nous rencontrer dans quelque coin de cet autre enfer qu'on appelle la terre, je convaincrais votre révérence diabolique de ma sincère et inaltérable dévotion envers elle. Ce n'est pas qu'un damné ne puisse donner quelquefois un coup de queue

1754. à son confrère, quand il se démène et qu'il a un fer rouge dans le cu; mais les véritables et bons damnés voient le cœur de leur prochain, et je crois que nos cœurs sont faits l'un pour l'autre.

Il eût été à souhaiter que le très-révérend père que j'ai tant aimé eût eu plus d'indulgence pour un serviteur très-attaché; mais ce qui est fait est fait, et ni DIEU ni tous les diables ne peuvent empêcher le passé.

Je trempe avec les eaux du Léthé le bon vin que je bois à votre santé dans ces quartiers. J'en bois peu, parce que je suis le damné le plus malingre de ce bas monde. Sur ce je vous donne ma bénédiction et vous demande la vôtre, vous exhortant à faire vos agapes.

LETTRE LXXXVII.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Colmar, 26 de mars.

On m'a dit, madame, que vous allez à Andlau, et que ma lettre ne vous trouverait pas à Strasbourg; je l'adresse à M. le baron d'*Hastat*. J'ai fort bonne opinion de son procès. *Dupont* m'a lu son plaidoyer; il m'a paru contenir des raisons convaincantes; il tourne l'affaire de tous les sens, et il n'y a pas un côté qui ne soit entièrement favorable. J'aurai bien mauvaise opinion de mon jugement ou de celui du conseil

d'Alſace, ſi monſieur votre neveu ne gagnait pas ſa cauſe tout d'une voix. Je me flatte, madame, de vous retrouver à l'île Jard, quand je retournerai à Strasbourg. Il y a ſix mois que je ne ſuis ſorti de ma chambre ; il eſt bon de s'accoutumer à ſe paſſer des hommes : vous ſavez que j'en ai éprouvé la méchanceté juſque dans ma ſolitude. Le père miſſionnaire eſt venu s'excuſer chez moi, et j'ai reçu ſes excuſes, parce qu'il y a des feux qu'il ne faut pas attiſer. Le père *Menou* a déſavoué la lettre qui court ſous ſon nom, et je me contente de ſon déſaveu. Il faut ſacrifier au repos, dont on a grand beſoin ſur la fin de ſa vie. Comme je m'occupe à l'hiſtoire, je voudrais bien ſavoir s'il eſt vrai qu'il y ait eu autrefois un parlement à Paris. Le chef du parlement de cette province m'honore toujours d'une bonté que je vous dois ; il vient me voir quelquefois ; je me ſens deſtiné à être attaché à ce qui vous appartient. Je préſente mes reſpects aux deux hermites de l'île Jard : je me recommande à leurs ſaintes prières.

1754.

L'hermite de Colmar.

LETTRE LXXXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, 16 d'avril.

EST-IL vrai, mon cher ange, que votre ſanté s'altère ? eſt-il vrai qu'on vous conſeille les eaux de Plombières ? eſt-il vrai que vous ferez le

1754. voyage ? Vous êtes bien sûr qu'alors je viendrais à ce Plombières, qui ferait mon paradis terrestre. La saison est encore bien rude dans ces quartiers-là. Nos Vosges sont couvertes de neige. Il n'y a pas un arbre dans nos campagnes, qui ait poussé une feuille, et le verd manque encore pour les bestiaux. J'ai à vous avertir, mon cher ange, que les deux prétendues saisons qu'on a imaginées pour prendre les eaux de Plombières, sont un charlatanisme des medecins du pays, pour faire venir deux fois les mêmes chalands. Ces eaux font du bien en tout temps, supposé qu'elles en fassent, quand elles ne sont pas infiltrées de la neige qui s'est fait un passage jusqu'à elles. Le pays est si froid d'ailleurs, que le temps le plus chaud est le plus convenable; mais dans quelque temps que vous y veniez, soyez sûr de m'y voir. Je voudrais bien que votre ami l'abbé pût les venir prendre coupées avec du lait; mais je vous ai déjà dit, et je vous répète avec douleur que je crains qu'il ne meure dans sa maison de campagne, et que la maladie dont il est attaqué ne dure beaucoup plus que vous ne le pensiez. Cette maladie m'alarme d'autant plus que son médecin est fort ignorant et fort opiniâtre. Madame *Denis* me mande qu'elle pourrait bien aussi aller à Plombières. Elle prend du *Vinache*; elle fait comme j'ai fait, elle ruine sa santé par des remèdes et par de la gourmandise. Il est bien certain que si vous venez à Plombières tous deux, je ne ferai aucune autre démarche que celle de venir vous y attendre. Madame d'*Argental*, qui en a déjà tâté, voudrait-elle

-elle recommencer ? En ce cas, vive Plombières. 1754.

Vous savez que le roi de Prusse m'a écrit une lettre remplie d'éloges flatteurs qui ne flattent point. Vous savez que tout est contradiction dans ce monde. C'en est une assez grande que la conduite du père *Menou*, qui m'écrit lettre sur lettre pour se plaindre de la trahison qu'on nous a faite à tous deux de publier et de falsifier ce que nous nous étions écrit dans le secret d'un commerce particulier, qui doit être une chose sacrée chez les honnêtes gens. On m'a parlé des Mémoires de milord *Bolinghbroke*. Je m'imagine que les Wigs n'en seront pas contens. Ce qu'il y a de plus hardi dans ses lettres sur l'Histoire, est ce qu'il y a de meilleur ; aussi est-ce la seule chose qu'on ait critiquée. Les Anglais paraissent faits pour nous apprendre à penser. Imagineriez-vous que les Suisses ont pris la méthode d'inoculer la petite vérole, et que madame la duchesse d'*Aumont* vivrait encore si M. le duc d'*Aumont* était né à Lausanne ? Ce Lausanne est devenu un singulier pays. Il est peuplé d'Anglais et de Français philosophes, qui sont venus y chercher de la tranquillité et du soleil. On y parle français, on y pense à l'anglaise. On me presse tous les jours d'y aller faire un tour. Madame la duchesse de *Gotha* demande à grands cris la préférence ; mais son pays n'est pas si beau, et on n'y est pas à couvert du vent du nord. Il n'y a à présent que les montagnes cornues de Plombières qui puissent me plaire si vous y venez. Nous verrons si je les changerai en eaux d'Hippocrène. Adieu, mon cher et res-

1754. pectable ami ; je vous embrasse avec la plus vive tendresse.

LETTRE LXXXIX.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Colmar, 23 d'avril.

Je me sens très-coupable, madame, de n'avoir point répondu à votre dernière lettre ; ma mauvaise santé n'est point une excuse auprès de moi ; et quoique je ne puisse guère écrire de ma main, je pouvais du moins dicter des choses fort tristes, qui ne déplaisent pas aux personnes comme vous, qui connaissent toutes les misères de cette vie, et qui sont détrompées de toutes les illusions.

Il me semble que je vous avais conseillé de vivre, uniquement pour faire enrager ceux qui vous paient des rentes viagères. Pour moi, c'est presque le seul plaisir qui me reste. Je me figure, dès que je sens les approches d'une indigestion, que deux ou trois princes hériteront de moi ; alors je prends courage par malice pure, et je conspire contre eux avec de la rhubarbe et de la sobriété.

Cependant, madame, malgré l'envie extrême de leur jouer le tour de vivre, j'ai été très-malade. Joignez à cela de maudites Annales de l'Empire, qui sont l'éteignoir de l'imagination, et qui ont emporté tout mon temps ; voilà la raison de ma paresse. J'ai travaillé à ces insipides ouvrages

pour une princeſſe de *Saxe*, qui mérite qu'on faſſe des choſes plus agréables pour elle. C'eſt 1754.
une princeſſe infiniment aimable, chez qui on fait meilleure chère que chez madame la ducheſſe du *Maine*. On vit dans ſa cour avec une liberté beaucoup plus grande qu'à Sceaux; mais malheureuſement le climat eſt horrible, et je n'aime à préſent que le ſoleil. Vous ne le voyez guère, madame, dans l'état où ſont vos yeux; mais il eſt bon du moins d'en être réchauffé. L'hiver horrible que nous avons eu, donne de l'humeur, et les nouvelles que l'on apprend n'en donnent guère moins.

Je voudrais pouvoir vous envoyer quelques bagatelles pour vous amuſer; mais les ouvrages auxquels je travaille ne ſont point du tout amuſans.

J'étais devenu anglais à Londres, je ſuis allemand en Allemagne. Ma peau de caméléon prendrait des couleurs plus vives auprès de vous; votre imagination rallumerait la langueur de mon eſprit.

J'ai lu les Mémoires de milord *Bolingbroke*. Il me ſemble qu'il parlait mieux qu'il n'écrivait. Je vous avoue que je trouve autant d'obſcurité dans ſon ſtyle que dans ſa conduite. Il fait un portrait affreux du comte d'*Oxford*, ſans alléguer contre lui la moindre preuve. C'eſt ce même *Oxford* que *Pope* appelle une ame ſereine, au-deſſus de la bonne et de la mauvaiſe fortune, de la rage des partis, de la fureur du pouvoir, et de la crainte de la mort.

Bolingbroke aurait bien dû employer ſon loiſir

à faire de bons Mémoires ſur la guerre de la
1754. ſucceſſion, ſur la paix d'Utrecht, ſur le caractère de la reine *Anne*, ſur le duc et la ducheſſe de *Marlborough*, ſur *Louis XIV*, ſur le duc d'*Orléans*, ſur les miniſtres de France et d'Angleterre. Il aurait mêlé adroitement ſon apologie à tous ces grands objets, et il l'eût immortaliſée; au lieu qu'elle eſt anéantie dans le petit livret tronqué et confus qu'il nous a laiſſé.

Je ne conçois pas comment un homme, qui semblait avoir des vues ſi grandes, a pu faire des choſes ſi petites. Son traducteur a grand tort de dire que je veux proſcrire l'étude des faits. Je reproche à M. de *Bolingbroke* de nous en avoir trop peu donné, et d'avoir encore étranglé le peu d'événemens dont il parle. Cependant je crois que ſes Mémoires vous auront fait quelque plaiſir, et que vous vous êtes ſouvent trouvée, en le liſant, en pays de connaiſſance.

Adieu, madame; ſouffrons nos miſères humaines patiemment. Le courage eſt bon à quelque choſe; il flatte l'amour-propre, il diminue les maux, mais il ne rend pas la vue. Je vous plains toujours beoucoup; je m'attendris ſur votre ſort.

Mille complimens à M. de *Formont*. Si vous voyez M. le préſident *Hénault*, je vous prie de ne me point oublier auprès de lui. Soyez bien perſuadée de mon tendre reſpect.

LETTRE XC. 1754.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, 2 de mai.

MON cher ange, mon ombre ſera à Plombières à l'inſtant que vous y ſerez. Bénis ſoient les préjugés du genre-humain, puiſqu'ils vous amènent avec madame d'*Argental* en Lorraine ! Venez boire, venez vous baigner. J'en ferai autant, et je vous apporterai peut-être de quoi vous amuſer dans les momens où il eſt ordonné de ne rien faire. Que je ſerai enchanté de vous revoir, mon cher et reſpectable ami ! N'allez pas vous aviſer de vous bien porter; n'allez pas changer d'avis. Croyez fermement que les eaux ſont abſolument néceſſaires pour votre ſanté. Pour moi, je ſuis bien ſûr qu'elles ſont néceſſaires à mon bonheur; mais ce ſera à condition, s'il vous plait, que vous ne vous moquerez point des délices de la Suiſſe. Je ſuis bien aiſe de vous dire qu'à Lauſanne il y a des côteaux méridionaux, où l'on jouit d'un printemps preſque perpétuel, et que c'eſt le climat de Provence. J'avoue qu'au Nord il y a de belles montagnes de glace; mais je ne compte plus tourner du côté du Nord. Mon cher ange, le petit abbé a donc permuté ſon bénéfice ? L'avez-vous vu dans ſa nouvelle abbaye ? Je vous prie de lui dire, ſi vous le voyez, combien je m'intéreſſe à ſa ſanté. Il eſt vrai que je n'ai nulle opinion de ſon médecin; c'eſt un

1754. homme entêté de préjugés en *isme*, qui ne veut pas qu'on change une drachme à ses ordonnances, et qui est tout propre à tuer ses malades, par le régime ridicule où il les met. Je crois, pour moi, qu'il faut changer d'air et de médecin.

Que je suis mécontent des Mémoires secrets de *Bolingbroke !* Je voudrais qu'ils fussent si secrets que personne ne les eût jamais vus. Je ne trouve qu'obscurités dans son style comme dans sa conduite. On a rendu un mauvais service à sa mémoire d'imprimer cette rapsodie; du moins c'est mon avis, et je le hasarde avec vous parce que, si je m'abuse, vous me détromperez. Voilà donc M. de *Cérceste* qui devient une nouvelle preuve combien les Anglais ont raison, et combien les Français ont tort. *O tardi studiorum !* Nous sommes venus les derniers presqu'en tout genre. Nous ne songeons pas même à la vie.

Mon cher ami, je songe à la mort; je ne me suis jamais si mal porté; mais j'aurai un beau moment quand j'aurai la consolation de vous embrasser.

LETTRE XCI.

A M. ROQUES.

A Colmar, 3 mai.

MONSIEUR,

JE ne reçois qu'aujourd'hui votre lettre du 30 mars; apparemment qu'elle est écrite du 30 avril.

Je charge le Sr. *Walther* libraire de Drefde, de vous faire parvenir les Annales de l'Empire en droiture à Hameln où vous êtes. J'ai trouvé plus de fecours que vous ne penfez pour finir cet ouvrage à Colmar. Il y a des hommes très-favans, qui d'ailleurs ont des belles lettres, et d'affez belles bibliothèques. Une grande partie de mon bien eft fituée à une lieue de Colmar; ainfi je me trouve chez moi. Je pourrai faire quelque voyage chez des perfonnes qui m'honorent de leurs bontés. Il n'y a jamais que mon cœur qui me conduife. Je n'avais quitté ma patrie que fur les inftances réitérées qu'on m'avait faites, et fur les promeffes d'une amitié inviolable: mais on ne s'expofe pas deux fois au même danger. 1754.

Je ne favais pas qu'il y eût encore une *bibliothèque raifonnée*; vous me feriez plaifir, monfieur, de me dire où elle s'imprime, et dans quel mois fe trouve l'article dont vous me faites l'honneur de me parler.

Il me femble que le mot de *perfifflage*, qui fe met à la mode depuis quelque temps, pourrait fervir de titre au livre du comte de *Cataneo*. Il n'en eft pas ainfi des lettres que vous m'écrivez; elles font dictées par l'efprit et par le fentiment: j'y fuis très-fenfible. J'ai l'honneur d'être avec bien du zèle, etc.

1754.

LETTRE XCII.

A M. LE PRESIDENT HENAULT,

En lui envoyant les Annales de l'Empire.

A Colmar, le 12 de mai.

MES doigts enflés, monſieur, me refuſent le plaiſir de vous écrire de ma main. Je vous traite comme une cinquantaine d'empereurs; car j'ai dicté toute cette hiſtoire. Mais j'ai bien plus de ſatisfaction à dicter ici les ſentimens qui m'attachent à vous.

Je vous jure que vous me faites trop d'honneur de penſer que vous trouverez, dans ces Annales, l'examen du droit public de l'Empire. Une partie de ce droit public conſiſte dans la *Bulle d'or*, dans la *Paix de Veſtphalie*, dans les *Capitulaires* des empereurs; c'eſt ce qui ſe trouve imprimé par-tout, et qui ne pouvait être l'objet d'un abrégé. L'autre partie du droit public conſiſte dans les prétentions de tant de princes à la charge les uns des autres, dans celles des empereurs ſur Rome et des papes ſur l'Empire, dans les droits de l'Empire ſur l'Italie : et c'eſt ce que je crois avoir aſſez indiqué, en réduiſant tous ces droits douteux à celui du plus fort, que le temps ſeul rend légitime. Il n'y en a guère d'autre dans le monde.

Si vous daignez jeter les yeux ſur les Doutes (*)

(*) Ils ſe trouvent dans le tome III des Mélanges littéraires.

qui ſe trouvent à la fin du ſecond tome, et qui pourraient être en beaucoup plus grand nombre, vous jugerez ſi l'original des donations de *Pepin* et de *Charlemagne* ne ſe trouve pas au dos de la donation de *Conſtantin.* Le Diurnal romain des ſeptième et huitième ſiècles, eſt un monument de l'hiſtoire bien curieux, et qui fait voir évidemment ce qu'étaient les papes dans ce temps-là. On a eu grand ſoin, au Vatican, d'empêcher que le reſte de ce Diurnal ne fût imprimé. La cour de Rome fait comme les grandes maiſons qui cachent, autant qu'elles le peuvent, leur première origine. Cependant, en dépit des *Boulainvilliers*, toute origine eſt petite, et le capitole fut d'abord une chaumière.

1754.

La grande partie du droit public, qui n'a été pendant ſix cents ans qu'un combat perpétuel entre l'Italie et l'Allemagne, eſt l'objet principal de ces Annales; mais je me ſuis bien donné de garde de traiter cette matière dogmatiquement. J'ai fait encore moins le raiſonneur ſur les droits des empereurs et des Etats de l'Empire.

Il eſt certain que *Tibère* était un prince un peu plus puiſſant que *Charles VII* et *François I.* Tout le pouvoir que les empereurs allemands ont exercé ſur Rome, depuis *Charlemagne*, a conſiſté à la ſaccager et à la rançonner dans l'occaſion. Voilà ce que j'indique, et le lecteur bénévole peut juger.

J'aurais eu aſſurément, monſieur, des lecteurs plus bénévoles, ſi j'avais pu vous imiter comme j'ai tâché de vous ſuivre : mais je n'ai fait ce petit abrégé que par pure obéiſſance pour madame la

1754. ducheſſe de *Saxe-Gotha*; et quand on ne fait qu'obéir, on ne réuſſit que médiocrement. Cependant j'oſe dire que dans ce petit abrégé, il y a plus de choſes eſſentielles que dans la grande hiſtoire du révérend père *Barre*. Je vous ſoumets cet ouvrage, monſieur, comme à mon maître en fait d'hiſtoire.

Puiſque me voilà en train de vous parler de cet objet de vos études et de votre gloire, permettez-moi de vous dire que je ſuis un peu fâché qu'on ſoit tombé depuis peu ſi rudement ſur *Rapin Thoiras*. Rien ne me paraît plus injuſte et plus indécent. Je regarde cet hiſtorien comme le meilleur que nous ayons: je ne ſais ſi je me trompe. Je me flatte, au reſte, que vous me rendrez juſtice ſur la prétendue Hiſtoire univerſelle qu'on a imprimée ſous mon nom. Celui qui a vendu un mauvais manuſcrit tronqué et défiguré, n'a pas fait l'action du plus honnête homme du monde. Les libraires qui l'ont imprimé ne ſont ni des *Robert Etienne* ni des *Plantin*; et ceux qui m'ont imputé cette rapſodie ne ſont pas des *Bayle*.

J'eſpère faire voir (ſi je vis) que mon véritable ouvrage eſt un peu différent; mais, pour achever une telle entrepriſe, il me faudrait plus de ſanté et de ſecours que je n'en ai.

Adieu, monſieur; conſervez-moi vos bontés, et ne m'oubliez pas auprès de madame du *Deffant*. Soyez très-perſuadé de mon attachement et de ma tendre et reſpectueuſe eſtime.

LETTRE XCIII. 1754.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, 16 de mai.

MON cher ange, le 7 de juillet approche; perſiſtez bien, madame d'*Argental* et vous, dans la foi que vous avez aux eaux de Plombières. N'allez pas ſoupçonner que la ſanté puiſſe ſe trouver ailleurs. Venez boire avec moi, mon cher et reſpectable ami. Je vous prie, quand vous verrez cet abbé *Caton*, qui eſt malade à ſa nouvelle campagne, de lui faire pour moi les plus tendres complimens. Je ne ſais ſi ſon médecin a la vogue, mais il me ſemble que je n'entends point parler de ſes guériſons. Je crois ſes malades enterrés. Vous êtes fort heureux de n'avoir point été attaqué. Le nouveau régime ne vous convient pas.

Je viendrai, mon cher ange, à Plombières avec deux domeſtiques tout au plus, et je ne ſerai pas difficile à loger; peut-être même y ſerai-je avant vous, et en ce cas je vous demanderai vos ordres. J'apporterai quelques paperaſſes de proſe et de vers pour vous endormir après le dîner. Comment pouvez-vous craindre que je manque un tel rendez-vous? Je voudrais que vous fuſſiez à Conſtantinople à la place de votre oncle, et vous venir trouver dans le ſerraï des franguis de Galata, ſur le canal de la Propontide. Mon ange, Plombières eſt un vilain trou, le ſejour eſt abomi-

1754. nable, mais il ſera pour moi le jardin d'*Armide*.

Je vous ai envoyé le ſecond tome des Annales de l'Empire dans toute la plénitude de l'horreur hiſtorique. Dieu merci, il n'y a pas un mot à changer, non plus qu'au placet de *Caritides*. Gardez-vous de lire ce fatras; il eſt d'un ennui mortel, rien n'eſt plus mal-ſain. Que vous importe *Albert d'Autriche*? J'ai été entraîné dans ce précipice de ronces par ma malheureuſe facilité; on ne m'y rattrapera plus. C'eſt être trop ennemi de ſoi-même que de ſe conſumer à ramaſſer des antiquités barbares. La ducheſſe de *Gotha*, qui eſt très-aimable, m'a transformé en pédant en *us*, comme *Circé* changea les compagnons d'*Ulyſſe* en bêtes. Il faut que je revoye monſieur et madame d'*Argental* pour reprendre ma première forme.

Bonſoir; mille reſpects à madame d'*Argental*. Amenez-la pour ſa ſanté et pour mon bonheur.

LETTRE CXIV.

A MADAME
LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Colmar, 19 de mai.

SAVEZ-VOUS le latin, madame? Non: voilà pourquoi vous me demandez ſi j'aime mieux *Pope* que *Virgile*. Ah! madame, toutes nos langues modernes ſont ſèches, pauvres et ſans harmonie, en comparaiſon de celles qu'ont parlé nos pre-

miers maîtres, les Grecs et les Romains. Nous ne sommes que des violons de village. Comment voulez-vous d'ailleurs que je compare des épîtres à un poëme épique, aux amours de *Didon*, à l'embrasement de Troye, à la descente d'*Enée* aux enfers? 1754.

Je crois l'Essai sur l'homme, de *Pope*, le premier des poëmes didactiques, des poëmes philosophiques; mais ne mettons rien à côté de *Virgile*. Vous le connaissez par les traductions; mais les poëtes ne se traduisent point. Peut-on traduire de la musique? Je vous plains, madame, avec le goût et la sensibilité éclairée que vous avez, de ne pouvoir lire *Virgile*. Je vous plaindrais bien davantage si vous lisiez des Annales, quelque courtes qu'elles soient. L'Allemagne en miniature n'est pas faite pour plaire à une imagination française telle que la vôtre.

J'aimerais bien mieux vous apporter la Pucelle, puisque vous aimez les poëmes épiques. Celui-là est plus long que la Henriade, et le sujet en est un peu plus gai. L'imagination y trouve mieux son compte; elle est trop rétrécie chez nous dans la sévérité des ouvrages sérieux. La vérité historique et l'austérité de la religion m'avaient rogné les ailes dans la Henriade, elles me sont revenues avec la Pucelle. Ces annales sont plus agréables que celles de l'Empire.

Si vous avez encore M. de *Formont*, je vous prie, madame, de le faire souvenir de moi; et s'il est parti, je vous prie de ne me point oublier en lui écrivant. Je vais aux eaux de Plombières; non que j'espère y trouver la santé à laquelle je

1754. dit que cela eſt fort plaiſant. C'eſt dans ces choſes ſublimes qu'on excelle à préſent dans ma chère patrie. Adieu, mon adorable ange; ſouvenez-vous de mon ancien teſtament. Je ſuis errant comme un juif, et je n'ai guère d'eſpérance dans la loi nouvelle; mais je vous embraſſerai à la piſcine de Plombières, et vous me direz : *Surge et ambula.* Il faut que madame d'*Argental* ne change point d'avis ſur les eaux, elles ſont indiſpenſables.

LETTRE XCVI.

AU MEME.

A Senones, 12 de juin.

Mon cher ange, ceux qui diſent que l'homme eſt libre ne diſent que des ſottiſes : ſi on était libre, ne ſerais-je pas auprès de vous et de madame d'*Argental?* ma deſtinée ſerait-elle d'avoir des anges gardiens inviſibles? Je pars le 8 de Colmar, dans le deſſein de venir jouir enfin de votre préſence réelle. Je reçois, en partant, une lettre de madame *Denis*, qui me mande que *Maupertuis* et *la Condamine* vont à Plombières, qu'il ne faut pas abſolument que je m'y trouve dans le même temps, que cela produirait une ſcène odieuſe et ridicule, qu'il faut que je n'aille aux eaux que quand elle me le mandera. Elle ajoute que vous ſerez de cet avis, et que vous vous joindrez à elle pour m'empêcher de vous voir. Surpris, affligé, inquiet, embarraſſé, me voilà donc ayant fait mes adieux à Colmar et embarqué pour Plombières;

bières. Je m'arrête à moitié chemin ; je me fais bénédictin dans l'abbaye de Senones avec dom 1754.
Calmet, l'auteur des Commentaires ſur la Bible, au milieu d'une bibliothèque de douze mille volumes, en attendant que vous m'appelliez dans votre ſphère. Donnez-moi donc vos ordres, mon cher ange ; je quitterai le cloître dès que vous l'ordonnerez : mais je ne le quitterai pas pour le monde, auquel j'ai un peu renoncé ; je ne le quitterai que pour vous.

Je ne perds pas ici mon temps. Condamné à travailler ſérieuſement à cette Hiſtoire générale, imprimée pour mon malheur, et dont les éditions ſe multiplient tous les jours, je ne pouvais guère trouver de grands ſecours que dans l'abbaye de Senones. Mais je vous ſacrifierai bien gaiement le fatras d'erreurs imprimées dont je ſuis entouré, pour goûter enfin la douceur de vous revoir. Prenez-vous les eaux ? comment madame d'*Argental* s'en trouve-t-elle ? Que je bénis le préjugé qui fait quitter Paris pour aller chercher la ſanté au milieu des montagnes, dans un très-vilain climat ! La médecine a le même pouvoir que la religion ; elle fait entreprendre des pélerinages. Réglez le mien ; vous êtes tous deux les maîtres de ma marche comme de mon cœur.

La poſte va deux fois par ſemaine de Plombières *à Senones par Raon*. Elle arrive un peu tard, parce qu'elle paſſe par Nanci ; mais enfin j'aurai le bonheur de recevoir de vos nouvelles. Adieu ; je vous embraſſe.

Le moine Voltaire.

1754.

LETTRE XCVII.

AU MEME.

A Senones par Ravon ou Raon, 16 de juin.

Mon cher ange, je ne sais si madame *Denis* a raison ou non. J'attends votre décision. Je suis un moine soumis aux ordres de mon abbé, et je n'attends que votre obédience. Je vous supplie de vouloir bien vous faire donner une ou deux lettres qui doivent m'être adressées à Plombières vers le 20 du mois; je me flatte que vous me manderez de les venir chercher moi-même. Savez-vous bien que je ne suis point en France, que Senones est terre d'Empire, et que je ne dépends que du pape pour le spirituel? Je lis ici, ne vous déplaise, les Pères et les Conciles. Vous me remettrez peut-être au régime de la tragédie, quand j'aurai le bonheur de vous voir. Comment vous trouvez-vous du régime des eaux, vous et madame d'*Argental*? Faites-vous une santé vigoureuse pour une cinquantaine d'années, et puissions-nous vivre à la *Fontenelle* avec un cœur un peu plus sensible que le sien! Il serait beau de s'aimer à cent ans. Nous avons à peu près cinquante ans d'amitié sur la tête. Je me meurs d'impatience de vous voir. Je n'ai jamais eu de desirs si vifs dans ma jeunesse. Donnez-moi donc un rendez-vous à Plombières, fût-ce malgré madame *Denis*. Je tremble d'être né pour les passions malheureuses. Adieu, mon cher ange; je volerai sous vos ailes à vos ordres, et je me remettrai de tout à votre providence.

LETTRE XCVIII.

1754.

AU MEME.

A Senones par Ravon, le 20 de juin.

Vous me laiſſez faire, mon cher et reſpectable ami, un long noviciat dans ma Thébaïde. Voici la troiſième lettre que je vous écris. Je n'ai de nouvelles ni de vous ni de madame *Denis*. Elle m'a mandé que vous m'avertiriez du temps où je dois venir vous trouver; mon cœur n'avait pas beſoin de ſes avertiſſemens pour être à vos ordres. Je ne ſuis parti que pour venir vous voir, et me voici à moitié chemin ſans ſavoir ſi je dois avancer. Je vous ai ſupplié de vouloir bien vous informer d'un paquet de lettres qu'on m'a adreſſé à Plombières où je devrais être. J'écris au maître de poſte de Remiremont pour en ſavoir des nouvelles. Ce paquet m'eſt de la plus grande conſéquence. Si vous avez eu la bonté de le retirer, ayez celle de me le renvoyer par la poſte à Senones, avec les ordres poſitifs de venir vous joindre. Il ne me faut qu'une chambre, un trou auprès de vous, et je ſuis très-content. Mes gens logeront comme ils pourront. Votre grenier ſerait pour moi un palais. Je ſuis comme une fille paſſionnée, qui s'eſt jetée dans un couvent en attendant que ſon amant puiſſe l'enlever. C'eſt une étrange deſtinée que je ſois ſi près de vous, et que je n'aie pu encore vous voir. Je vous embraſſe avec autant d'empreſſement que de douleur. Mille tendres reſpects à madame d'*Argental*.

1754. Voici un autre de mes embarras : je crains que vous ne soyez pas à Plombières. J'ignore tout dans mon tombeau ; ressuscitez-moi.

Il faut malheureusement huit jours pour recevoir réponse, et nous ne sommes qu'à quinze lieues.

LETTRE XCIX.

AU MEME.

Senones, 24 de juin.

O adorables anges, je compte être incessamment dans votre ciel, c'est-à-dire, dans votre grenier. Je n'ai reçu qu'aujourd'hui vos lettres du 9 et du 16. Comment m'accusez-vous de n'avoir point écrit à madame d'*Argental*? Je vous écris toujours, madame : vous êtes *consubstantiels*. Je ne vous ai point écrit nommément et privativement, parce que moi, pauvre moine, je comptais venir, il y a quinze jours, *réellement*, dans votre vilain paradis de Plombières, où est mon ame, du jour que vous y êtes arrivée. Daignez donc me conserver cet heureux trou que vous avez bien voulu me retenir. J'arriverai peut-être avant ma lettre, peut-être après ; mais il est très-sûr que j'arriverai, tout malingre que je suis. Ma santé est au bout de vos ailes. Je veux me flatter que la vôtre va bien, puisque vous ne m'en parlez pas. Divins anges, je ne connais qu'un malheur, c'est d'avoir été si long-temps à quinze lieues de votre empyrée, et de ne m'être point jeté dedans.

Voilà qui eſt bien plaiſant, d'être en couvent, et de dire *Benedicite* au lieu d'être avec vous. Je m'occupe avec dom *Mabillon*, dom *Martenne*, dom *Tuilier*, dom *Ruinart*. Les antiquailles où je ſuis condamné, et les Capitulaires de *Charlemagne* ſont bien reſpectables ; mais cela ne conſole pas de votre abſence. Je vais donc fermer mon cahier de remarques ſur la ſeconde race, faire mon paquet et m'embarquer. *Lazare* va ſe rendre à votre piſcine. Il y a, dit-on, un monde prodigieux à Plombières ; mais je ne le verrai certainement pas. Vous êtes tout le monde pour moi. Je ſuis devenu bien pédant : mais n'importe ; je vous aime comme ſi j'étais un homme aimable. Adieu, vous deux qui l'êtes tant, adieu, vous avec qui je voudrais paſſer ma vie. Quelle pauvre vie ! Je n'ai plus qu'un ſouffle. 1754.

Quel chien de temps il fait ! Des grelons gros comme des œufs de poule d'inde ont caſſé mes vitres : et les vôtres ? Adieu, adorable ange.

LETTRE C.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

Entre deux montagnes, le 2 de juillet.

J'AI été malade, madame ; j'ai été moine ; j'ai paſſé un mois avec S. *Auguſtin*, *Tertullien*, *Origène*, et *Raban*. Le commerce des pères de l'égliſe et des ſavans du temps de *Charlemagne* ne

1754. vaut pas le vôtre : mais, que vous mander des montagnes des Vosges, et comment vous écrire, quand je n'étais occupé que des priscillianistes et des nestoriens ?

Au milieu de ces beaux travaux dont j'ai gourmandé mon imagination, il a fallu encore obéir à des ordres que M. d'*Alembert*, votre ami, m'a donnés de lui faire quelques articles pour son Encyclopédie ; et je les ai très-mal faits. Les recherches historiques m'ont appesanti. Plus j'enfonce dans la connaissance des septième et huitième siècles, moins je suis fait pour le nôtre, et sur-tout pour vous.

M. d'*Alembert* m'a demandé un article sur l'*esprit* : c'est comme s'il l'avait demandé au père *Mabillon* ou au père *Montfaucon*. Il se repentira d'avoir demandé des gavottes à un homme qui a cassé son violon.

Et vous aussi, madame, vous vous repentirez d'avoir voulu que je vous écrive. Je ne suis plus de ce monde, et je me trouve assez bien de n'en plus être. Je ne m'intéresserai pas moins tendrement à vous ; mais dans l'état où nous sommes tous deux, que pouvons-nous faire l'un pour l'autre ? Nous nous avouerons que tout ce que nous avons vu et tout ce que nous avons fait, a passé comme un songe ; que les plaisirs se sont enfuis de nous ; qu'il ne faut pas trop compter sur les hommes.

Nous nous consolerons aussi en nous disant combien peu ce monde est consolant. On ne peut y vivre qu'avec des illusions ; et dès qu'on a un peu vécu, toutes les illusions s'envolent. J'ai conçu

qu'il n'y avait de bon, pour la vieillesse, qu'une occupation dont on fût toujours sûr, et qui nous 1754. menât jusqu'au bout, en nous empêchant de nous ronger nous-mêmes.

J'ai passé un mois avec un bénédictin de quatre-vingt-quatre ans, qui travaille encore à l'histoire. On peut s'y amuser quand l'imagination baisse. Il ne faut point d'esprit pour s'occuper des vieux événemens : c'est le parti que j'ai pris. J'ai attendu que j'eusse repris un peu de santé pour m'aller guérir à Plombières. Je prendrai les eaux en n'y croyant pas, comme j'ai lu les Pères.

J'exécuterai vos ordres auprès de M. d'*Alembert*. Je vois les fortes raisons du prétendu éloignement dont vous parlez ; mais vous en avez oublié une, c'est que vous êtes éloignée de son quartier. Voilà donc le grand motif sur lequel court le commerce de la vie ! Savez-vous bien, vous autres, ce qu'il y a de plus difficile à Paris ? c'est d'attraper le bout de la journée.

Puissent vos journées, madame, être tolérables ! C'est encore un beau lot ; car, de journées toujours agréables, il n'y en a que dans les Mille et une nuits, et dans la Jérusalem céleste.

Résignons-nous à la destinée qui se moque de nous, et qui nous emporte. Vivons tant que nous pourrons, et comme nous pourrons. Nous ne serons jamais aussi heureux que les sots, mais tâchons de l'être à notre manière... Tâchons...., quel mot ! Rien ne dépend de nous : nous sommes des horloges, des machines.

Adieu, madame ; mon horloge voudrait sonner l'heure d'être auprès de vous.

1754.

LETTRE CI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, 26 de juillet.

ANGES,

Je ne peux me consoler de vous avoir quittés qu'en vous écrivant. Je suis parti de Plombières pour la Chine. Voyez tout ce que vous me faites entreprendre. O Grecs, que de peines pour vous plaire ! Eh bien ! me voilà chinois, puisque vous l'avez voulu ; mais je ne suis ni mandarin ni jésuite, et je peux très-bien être ridicule. Anges, scellez la bouche de tous ceux qui peuvent être instruits de ce voyage de long cours ; car, si on me sait embarqué, tous les vents se déchaîneront contre moi. Mon voyage à Colmar était plus nécessaire, et n'est pas si agréable. Il n'y a de plaisir qu'à vous obéir, à faire quelque chose qui pourra vous amuser. J'y vais mettre tous mes soins, et je ne vous écris que ce petit billet, parce que je suis assidu auprès du berceau de l'Orphelin. Il m'appelle, et je vais à lui en fesant la pagode. J'ignore si ce billet vous trouvera à Plombières. Il n'y a que le président qui puisse y faire des vers. Moi je n'en fais que dans la plus profonde retraite, et quand c'est vous qui m'inspirez. Dieu vous donne la santé, et que le King-tien me donne de l'enthousiasme et point de ridicule ! Sur ce je baise le bout de vos ailes.

LETTRE

LETTRE CII. 1754.

AU MEME.

Colmar, 3 d'auguſte.

Mon divin ange, les eaux de Plombières ne ſont pas ſi ſouveraines, puiſqu'elles donnent des coliques à madame d'*Argental*, et qu'elles m'ont attaqué violemment la poitrine; mais peut-être auſſi que cela n'eſt point l'effet des eaux. Qui ſait d'où viennent nos maux et notre guériſon? Au moins les médecins n'en ſavent rien. Ce qui eſt ſûr, c'eſt que Plombières a fait, pendant quinze jours, le bonheur de ma vie; et vous ſavez tous deux pourquoi. Cette année doit m'être heureuſe. Je vous remercie pour Mariamne, et ſur-tout pour Rome. Les comédiens ſont de grands butors, s'ils ne ſavent pas faire copier les rôles. Voulez-vous que je vous envoie l'imprimé? Dites comment, et il partira. Nos magots de la Chine n'ont pas réuſſi. J'en ai fait cinq; cela eſt à la glace, alongé, ennuyeux. Il ne faut pas faire un Verſailles de Trianon; chaque choſe a ſes proportions. Nous avons trouvé, madame *Denis* et moi, les cinq pavillons réguliers; mais il n'y a pas moyen d'y loger; les appartemens ſont trop froids. Nous avons été confondus du mauvais effet que fait l'art déteſtable de l'amplification: alors je n'ai eu de reſſource que d'embellir trois corps de logis; j'y ai travaillé avec ce courage que donne l'envie de vous plaire. Enfin, nous

1754. ſommes très-contens. Ce n'eſt pas peu que je le ſois; je vous réponds que je ſuis auſſi difficile qu'un autre. J'oſe vous aſſurer que c'eſt un ouvrage bien ſingulier, et qu'il produit un puiſſant intérêt depuis le premier vers juſqu'au dernier. Il vaut mieux certainement donner quelque choſe de bon en trois actes, que d'en donner cinq inſipides, pour ſe conformer à l'uſage. Il me ſemble qu'il ſerait très à propos de faire jouer cette nouveauté immédiatement avant le voyage de Fontainebleau, ſuppoſé que l'ouvrage vous paraiſſe auſſi paſſable qu'à nous, ſuppoſé que cela ne faſſe aucun tort à Rome ſauvée; ſuppoſé encore qu'on ne trouve dans nos Chinois rien qui puiſſe donner lieu à des alluſions malignes. J'ai eu grand ſoin d'écarter toute pierre de ſcandale Le conquérant tartare ferait à merveille entre les mains de *Le Kain*; *la Noue* a aſſez l'air d'un lettré chinois, ou plutôt d'un magot; c'eſt grand dommage qu'il ne ſoit pas cocu. *Idamé* eſt coupée ſur la taille de mademoiſelle *Clairon*. Peut-être les circonſtances préſentes ſeraient favorables; en tout cas, je vais faire tranſcrire l'ouvrage; indiquez-moi la façon de vous l'envoyer par la poſte.

Ce que vous me mandez, mon cher ange, de mon troiſième volume, me fait un extrême plaiſir; plus il ſera lu, et plus les gens raiſonnables ſeront indignés contre le brigandage et l'impoſture qui m'ont attribué les deux premiers; ils ſeront bientôt prêts à paraître de ma façon. Il ne me faut pas ſix mois pour que tout l'ouvrage ſoit fini, pour peu que j'aie, je ne dis pas une ſanté, mais une langueur tolérable. Je ne demande, pour travailler

beaucoup, qu'à ne pas souffrir beaucoup. Tout cela sera sans préjudice de Zulime, sur laquelle 1754. j'ai toujours de grands desseins. Voilà toute mon ame mise au pied de mes anges.

Vous pouvez donc aller à présent à la comédie! Le ciel en soit béni. Daignez donc faire mes complimens à *Hérode* quand vous le rencontrerez dans le foyer. Pardon de la liberté grande. Madame *Denis* vous fait les siens très-tendrement. Elle s'est fait garde-malade. Elle travaille dans son infirmerie et moi dans la mienne. Nous sommes deux reclus. Quand on ne peut vivre avec vous, il faut ne vivre avec personne. Adieu, mes anges; mes magots chinois et moi nous sommes à vos ordres. Je vous salue en *Confucius*, et je m'incline devant votre doctrine, m'en rapportant à votre tribunal des rites.

LETTRE CIII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Colmar, 6 d'auguste.

CROYEZ fermement, monseigneur, que je vous mets immédiatement au-dessus du soleil et des bibliothèques. Je ne peux, en vérité, vous donner une plus belle place dans la distribution de mes goûts. Je suis assez content du soleil pour le moment; mais ne vous figurez pas que, dans votre belle province, vous ayez les livres qu'il faut à ma pédanterie. Je les ai trouvés au milieu des

1754. montagnes des Vofges. Où ne va-t-on pas chercher l'objet de fa paffion ? Il me fallait de vieilles chroniques du temps de *Charlemagne* & de *Hugues Capet*, et tout ce qui concerne l'hiftoire du moyen âge, qui eft la chofe du monde la plus obfcure; j'ai trouvé tout cela dans l'abbaye de don *Calmet*. Il y a, dans ce défert fauvage, une bibliothèque prefque auffi complète que celle de Saint Germain-des-prés de Paris. Je parle à un académicien, ainfi il me permettra ces petits détails. Il faura donc que je me fuis fait moine bénédictin pendant un mois entier. Vous fouvenez-vous de M. le duc de *Brancas*, qui s'était fait dévot au Bec ? Je me fuis fait favant à Senones, et j'ai vécu délicieufement au réfectoire. Je me fuis fait compiler par les moines des fatras horribles d'une érudition affommante. Pourquoi tout cela ? Pour pouvoir aller gaiement faire ma cour à mon héros, quand il fera dans fon royaume. Pédant à Senones, et joyeux auprès de vous, je ferais tout doucement le voyage avec ma nièce. Je ne pouvais régler aucune marche avant d'avoir fait un grand acte de pédantifme que je viens de mettre à fin. J'ai donné moi-même un troifième volume de l'Hiftoire univerfelle, en attendant que je puiffe publier à mon aife les deux premiers qui demandaient toutes les recherches que j'ai faites à Senones ; et je publie exprès ce troifième volume pour confondre l'impofture qui m'a attribué ces deux premiers tomes fi défectueux. J'ai dédié exprès à l'électeur palatin ce tome troifième, parce qu'il a l'ancien manufcrit des deux premiers entre les mains; et je le prends hardiment à témoin que ces deux premiers ne font

point mon ouvrage. Cela eſt, je crois, ſans replique; et d'autant plus ſans replique, que monſeigneur l'électeur palatin me fait l'honneur de me mander *qu'il eſt très-aiſe de concourir à la juſtice que le public me doit.* 1754.

Je rends compte de tout cela à mon héros. Mon excuſe eſt dans la confiance que j'ai en ſes bontés. Je le ſupplie de mander comment je peux faire pour lui envoyer ce troiſième volume par la poſte. Il aime l'hiſtoire, il trouvera peut-être des choſes aſſez curieuſes, et même des choſes dans leſquelles il ne ſera point de mon avis. J'aurai de quoi l'amuſer davantage quand je ſerai aſſez heureux pour venir me mettre quelque temps au nombre de ſes courtiſans dans ſon royaume de *Théodoric*. Madame *Denis*, ma garde-malade, voulait avoir l'honneur de vous écrire. Elle joint ſes reſpects aux miens. Nous diſputons à qui vous eſt attaché davantage, à qui ſent le mieux tout ce que vous valez, et nous vous donnons toujours la préférence ſur tout ce que nous avons connu.

Vous êtes le ſaint pour qui nous avons envie de faire un pélerinage. Je crois que ſix ſemaines de votre préſence me feraient plus de bien que Plombières. Adieu, monſeigneur; votre ancien courtiſan ſera toujours pénétré pour vous du plus tendre reſpect et de l'attachement le plus inviolable.

1754.

LETTRE CIV.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris*.

A Colmar, 22 d'auguste.

Je veux vous écrire, ma chère nièce, et je ne vous écris point de ma main, parce que je suis un peu malade; et me voilà sur mon lit sans en rien dire à votre sœur. J'espère que vous trouverez ma lettre à votre arrivée à Paris. Nous saurons si les eaux vous ont fait du bien, si vous digérez, si vous et votre fils vous faites toujours de grands progrès dans la peinture, si l'abbé *Mignot* a obtenu enfin quelque bénéfice.

Vous allez avoir le Triumvirat, ainsi ce n'est pas la peine d'envoyer mes magots de la Chine (*). Je ne peux d'ailleurs avoir absolument que trois magots; les cinq seraient secs comme moi, au lieu que les trois ont de gros ventres comme des Chinois. Votre sœur en est fort contente. Ils pourront un jour vous amuser; mais à présent il ne faut rien précipiter.

Ne hâtons pas plus nos affaires en France qu'à la Chine: ne faites nul usage, je vous en prie, du papier que vous savez; nous avons quelque chose en vue, madame *Denis* et moi, du côté de Lyon. On dit que cela sera fort agréable. Nous vous en rendrons bientôt compte.

Je me lève pour vous dire que nous sommes ici deux solitaires qui vous aimons de tout notre cœur.

(*) L'Orphelin.

1754.

LETTRE CV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, 27 d'auguſte.

L'ÉPUISEMENT où je ſuis, mon cher et reſpectable ami, m'interdit les cinq actes, puiſqu'il m'empêche de vous écrire de ma main.

Vous m'avouerez qu'à mon âge trois fois ſont bien honnêtes; j'ai été juſqu'à cinq pour vous plaire, mais en vérité ce n'était que cinq langueurs. Comptez que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour m'échauffer le tempérament. Je vous conjure d'ailleurs de tâcher de croire que chaque ſujet a ſon étendue; que la Mort de Céſar ſerait déteſtable en cinq actes, et que nos Chinois ſont beaucoup plus intéreſſans et beaucoup plus faits pour le théâtre. J'aurai, je crois, le temps de les garder encore, puiſqu'on va donner le Triumvirat. Le public aura, grâces à vos bontés, une ſuite de l'hiſtoire romaine ſur le théâtre. Vous ferez une action de Romain, ſi vous parvenez à faire jouer Rome ſauvée.

Les ſentimens de *le Kain* me plaiſent autant que ſes talens, mais il faut que je renonce au plaiſir de l'entendre. C'eſt une injuſtice bien criante de me rendre reſponſable de deux volumes impertinens que l'impoſture et l'ignorance ont publiés ſous mon nom. Je ferai voir bientôt qu'il y a quelque différence entre mon ſtyle et celui de *Jean Néaulme*. On aurait dû me plaindre plutôt que de ſe fâcher contre moi; mais je

1754. suis accoutumé à ces petites méprises de la sottise et de la méchanceté humaine. Vous m'en consolez, mon cher ange. Protégez bien Rome et la Chine pendant que je suis encore sur les bords du Rhin. Mille tendres respects à madame d'*Argental*. Je n'en peux plus, mais je vous aime de tout mon cœur.

LETTRE CVI.

AU MEME.

Colmar, 8 de septembre.

C'EST moi, mon cher ange, qui veux et qui fais tout ce que vous voulez, puisque je vous envoie, par pure obéissance, des Tartares et des Chinois dont je ne suis point content. Il me paraît que c'est un ouvrage plus singulier qu'intéressant, et je dois craindre que la hardiesse de donner une tragédie en trois actes ne soit regardée comme l'impuissance d'en faire une en cinq. D'ailleurs, quand elle aurait un peu de succès, quel avantage me procurerait-elle? L'assiduité de mes travaux ne désarmera point ceux qui me veulent du mal. Enfin, je vous obéis. Faites ce que vous croirez le plus convenable. Soyez sévère, et faites lire la pièce par des yeux encore plus sévères que les vôtres.

Vous connaissez trop le théâtre et le cœur humain pour ne pas sentir que, dans un pareil sujet, cinq actes alongeraient une action qui n'en comporte que trois. Dès qu'un homme comme

notre conquérant tartare a dit *j'aime*, il n'y a plus pour lui de nuances; il y en a encore moins pour *Idamé*, qui ne doit pas combattre un moment; et la situation d'un homme à qui on veut ôter sa femme, a quelque chose de si avilissant pour lui, qu'il ne faut pas qu'il paraisse; sa vue ne peut faire qu'un mauvais effet. La nature de cet ouvrage est telle qu'il faut plutôt supprimer des situations et des scènes, que songer à les multiplier; je l'ai tenté, et je suis demeuré convaincu que je gâtais tout ce que je voulais étendre. C'est à vous maintenant à voir, mon cher et respectable ami, si cette nouveauté peut être hasardée, et si le temps est convenable. 1754.

Je vous remercie de Rome sauvée, dont je fais plus de cas que de mon Orphelin. Je tâcherai de dérober quelques momens à mes maladies et à mes occupations pour faire ce que vous exigez.

Vous montrerez, sans doute, mes trois magots à M. de *Pont-de-Vesle* et à M. l'abbé de *Chauvelin*. Vous assemblerez tous les anges. Je me fie beaucoup au goût de M. le comte de *Choiseul*. Si tout cet aréopage conclut à donner la pièce, je souscris à l'arrêt.

L'Histoire générale me donne toujours quelques alarmes. Le troisième volume ne pouvait révolter personne. Les objets de ce temps-là ne sont pas si délicats à traiter que ceux de la grande révolution qui s'est faite dans l'église du temps de *Léon X*. Les siècles qui précédèrent *Charlemagne*, et dont il faut donner une idée, portent encore avec eux plus de danger, parce qu'ils sont moins connus, et que les ignorans feraient

1754. bien effarouchés d'apprendre que tant de faits, qu'on nous a débités comme certains, ne font que des fables. Les donations de *Pepin* et de *Charlemagne* font des chimères ; cela me parait démontré. Croiriez-vous bien que les prétendues perfécutions des empereurs contre les premiers chrétiens ne font pas plus véritables ? On nous a trompés fur tout ; et on eft encore fi attaché à des erreurs qui devraient être indifférentes, qu'on ne pardonnera pas à qui dira la vérité, quelque circonfpection et quelque modeftie qu'il emploie.

Les deux premiers volumes qu'on a fi indignement tronqués et falfifiés ne devraient m'être attribués par perfonne ; ce n'eft pas là mon ouvrage. Cependant, fi on a eu la cruauté de me condamner fur un ouvrage qui n'eft pas le mien, que ne fera-t-on pas quand je m'expoferai moi-même ?

Puifque je fuis en train de vous parler de mes craintes, je vous dirai que notre *Jeanne* me fait plus de peine que *Léon X* et *Luther*, et que toutes les querelles du facerdoce et de l'Empire. Il n'y a que trop de copies de cette dangereufe plaifanterie. Je fais, à n'en pas douter, qu'il y en a à Paris et à Vienne, fans compter Berlin. C'eft une bombe qui crevera tôt ou tard pour m'écrafer, et des tragédies ne me fauveront pas. Je vivrai et je mourrai la victime de mes travaux, mais toujours confolé par votre inébranlable amitié. Madame *Denis* eft bien fenfible à votre fouvenir ; elle partage en paix ma folitude, m'aide à fupporter mes maux. Nous préfen-

tons tous deux nos respects à madame d'*Argental*. J'envoie sous l'enveloppe de M. de *Chauvelin*, le paquet tartare et chinois. 1754.

Non, mon cher ange, non. Je viens de relire la pièce. Il me paraît qu'on peut faire des applications dangereuses ; vous connaissez le sujet & vous connaissez la nation. Il n'est pas douteux que la conduite d'*Idamé* ne fût regardée comme la condamnation d'une personne qui n'est point chinoise. L'ouvrage ayant passé par vos mains, vous ferait tort ainsi qu'à moi. Je suis vivement frappé de cette idée. L'application que je crains est si aisée à faire, que je n'oserais même envoyer l'ouvrage à la personne qui pourrait être l'objet de cette application. Je vais tâcher de supprimer quelques vers dont on pourrait tirer des interprétations malignes, ensuite je vous l'enverrai. Mais encore une fois, la crainte des allusions, le désagrément de paraître lutter contre *Crébillon*, la stérilité des trois actes, voilà bien des raisons pour ne rien hasarder. J'attends vos ordres, et je m'y conformerai toute ma vie, mon cher ange.

LETTRE CVII.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

A Colmar, ce 12 de septembre.

Je fais les plus tendres complimens au frere et à la sœur. Je sens qu'il est très-triste d'avoir une si aimable famille, et d'en être séparé. Ma-

1754. dame *Denis* fait ma consolation dans ma solitude et dans mes maladies. Plus elle est aimable, plus elle me fait sentir combien le charme de sa société redoublerait par celui de la vôtre.

La nouvelle la plus intéressante que le conseiller du grand conseil me mande, est la démarche que son corps a faite. Je vous en fais mon compliment, mon cher abbé ; il sera difficile que l'ancien des jours, *Boyer*, résiste à une sollicitation si pressante pour lui, et si honorable pour vous. L'homme du monde, pour la conservation de qui je fais actuellement le plus de vœux, est l'évêque de Mirepóix.

Je suis bien aise que le parlement ait enregistré sa condamnation et sa grâce, sans demeurer d'accord des qualités. Le grand point est que l'Etat ait la paix, et que les particuliers aient justice. Votre sœur, à qui le fils de *Samuel Bernard* s'est avisé de faire en mourant une petite banqueroute, est intéressée à voir le parlement reprendre ses fonctions. Il serait douloureux que la situation de mille familles demeurât incertaine, parce que quelques fanatiques exigent des billets de confession de quelques sots. Il n'y a que les billets à ordre ou au porteur, qui doivent être l'objet de la jurisprudence : il faut se moquer de tous les autres, excepté des billets doux.

Pour mon billet d'avoir une terre, ma chère nièce, j'espère l'acquitter si je vis.

Il y a quelque apparence que nous passerons, votre sœur et moi, l'hiver à Colmar. Ce n'est pas la peine d'aller chercher une solitude ailleurs. Le printemps prochain décidera de ma marche.

Je ſuis bien aiſe qu'on trouve au moins ce troi-ſième tome, dont vous me parlez, paſſable et modéré : c'eſt tout ce qu'il eſt. Je ne l'ai donné que pour confondre l'impoſture et l'ignorance qui m'ont attribué les deux premiers. Il y a une extrême injuſtice à me rendre reſponſable de cet avorton informe, dont des imprimeurs avides avoient fait un monſtre méconnaiſſable. Si jamais j'ai le temps de mettre en ordre tout ce grand ouvrage, on verra quelque choſe de plus exact et de plus curieux. C'eſt un beau plan, mais l'exécution demande plus de ſanté et de ſecours que je n'en ai. 1754.

Votre vie eſt plus agréable que celle des gens qui s'occupent de la grâce et des anciennes révolutions de ce bas monde. Le mieux eſt de vivre pour ſoi, pour ſon plaiſir, et pour ſes amis ; mais tout le monde ne peut pas faire ce mieux, et chacun eſt dirigé par ſon inſtinct et par ſon deſtin.

Vous ne me dites rien de votre fils ; je l'em-braſſe. Je fais mes complimens à tout ce que vous aimez.

Adieu, la ſœur et le frère ; vous êtes char-mans de ne pas oublier ceux qui ſont aux bords du Rhin.

1754.

LETTRE CVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, 21 de septembre.

Je vous obéis avec douleur, mon cher ange; l'état de ma santé me rend bien indifférent sur une pièce de théâtre, et ne me laisse sensible qu'au chagrin d'envisager que peut-être je ne vous reverrai plus : mais je vous avoue que je serais infiniment affligé si j'étais exposé à la fois à des dégoûts, à l'opéra et à la comédie, immédiatement après l'affliction que cette Histoire prétendue universelle m'a causée. Amusez-vous, mon cher ange, avec vos amis, de mes Tartares et de mes Chinois, qui ont au moins le mérite d'avoir l'air étranger. Ils n'ont que ce mérite-là; ils ne sont point faits pour le théâtre; ils ne causent pas assez d'émotion. Il y a de l'amour; et cet amour, ne déchirant pas le cœur, le laisse languir. Une action vertueuse peut être approuvée sans faire un grand effet. Enfin, je suis sûr que cela ne réussirait pas, que les circonstances seraient très-peu favorables, et que les allusions de la malignité humaine seraient très-dangereuses. Les personnes sur lesquelles on ferait ces applications injustes se garderaient bien, je l'avoue, de les prendre pour elles, de s'en fâcher, d'en parler même; mais, dans le fond du cœur, elles seraient très piquées et contre moi et contre ceux qui auraient donné la pièce. Elles la feraient

tomber à la cour; c'eſt bien le moins qu'elles puſſent faire. Qui jamais approuvera un ouvrage dont on fait des applications qui condamnent notre conduite? Je vous demande donc en grâce que cet avorton ne ſoit vu que de vous et de vos amis. J'ai donné mon conſentement à la repréſentation de ce malheureux opéra de Prométhée, comme je donne mon conſentement à mon abſence qui me tient éloigné de vous. Je ſouffre avec douleur ce que je ne peux empêcher. On m'a fait aſſez ſentir que je n'ai aucun droit de m'oppoſer aux repréſentations d'un ouvrage imprimé depuis long-temps, dont la muſique eſt approuvée des connaiſſeurs de l'hôtel de ville, et pour lequel on a déjà fait de la dépenſe. Je ſais aſſez qu'il faudrait une dépenſe royale et une muſique divine pour faire réuſſir cet ouvrage: il n'eſt pas plus propre pour le théâtre lyrique que les Chinois pour le théâtre de la comédie. Tout ce que je peux faire, c'eſt d'exiger qu'on ne mette pas au moins ſous mon nom les embelliſſemens dont M. de *Sireuil* a honoré cette bagatelle. Je vois qu'on eſt toujours puni de ſes anciens péchés. On me défigure une vieille Hiſtoire générale, on me défigure un vieil Opéra. Tout ce que je peux faire à préſent, c'eſt de tâcher de n'être pas ſifflé ſur tous les théâtres à la fois. Vous jugerez, mon cher ange, de la nature du conſentement donné à *Royer*, par la lettre ci-jointe. Je vous ſupplie de la faire paſſer dans les mains de *Moncrif*, ſi cela ſe peut ſans vous gêner. 1754.

J'ai encore pris la précaution d'exiger de *Lam-*

1754. *bert* qu'il faſſe une petite édition de cette Pandore, avant qu'on ait le malheur de la jouer; car la Pandore de *Royer* eſt toute différente de la mienne; et je veux du moins que ces deux turpitudes ſoient bien diſtinctes. Je vous ſupplie d'encourager *Lambert* à cette bonne action, quand vous irez à la comédie. Je vous remercie tendrement de Mahomet et de Rome. Vous conſolez mon agonie. Madame *Denis* et moi, nous nous inclinons devant les anges. Adieu, mon cher et reſpectable ami.

LETTRE CIX.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Colmar, ce 23 de ſeptembre.

JE ne guéris point, madame; mais je m'habitue à Colmar plus que la grand'chambre à Soiſſons. Les bontés de monſieur votre frère contribuent beaucoup à me rendre ce ſéjour moins déſagréable. Je ſerais heureux dans l'île Jard, mais cette île Jard me ſuit par-*tout*. Vous avez deux neveux auſſi à plaindre qu'ils ſont aimables: l'un plaide, l'autre eſt paralytique. Je ne vois de tous côtés que déſaſtres au monde. La langueur, la miſère et la conſternation règnent dans Paris. Il y a toujours quelques belles dames qui vont parer les loges, et des petits-maîtres qui font des pirouettes ſur le théâtre; mais le reſte ſouffre

et

et murmure. Il y a un an que j'ai de l'argent aux consignations du parlement, le receveur 1754. jouit. Combien de familles sont dans le même cas, et dans une situation bien triste ! On exige, dans votre province, de nouvelles déclarations qui désolent les citoyens. On fouille dans les secrets des familles ; on donne un effet rétroactif à cette nouvelle manière de payer le vingtième, et on fait payer pour les années précédentes. Voilà bien le cas de jeûner et de prier, et d'avoir des lettres consolantes de M. de *Beaufremont*. Il n'est pas plus question de la préture de Strasbourg que des préteurs de l'ancienne Rome. Vivez tranquille, madame, avec votre respectable amie, à qui je présente mes respects. Faites bon feu ; continuez votre régime : cette sorte de vie n'est pas bien animée, mais cela vaut toujours mieux que rien. Si vous avez quelques nouvelles, daignez en faire part à un pauvre malade enterré à Colmar. Permettez-moi de présenter mes respects à monsieur votre fils, et de vous souhaiter comme à lui des années heureuses, s'il y en a.

LETTRE CX.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

A Colmar, 6 d'octobre.

...re nièce, je pense que c'est bien assez ...ois magots vous aient plu ; mais ils ... déplaire à d'autres personnes : et quoi-

1754. que ni vous ni elles ne ſoyez pas abſolument diſpoſées à vous tuer avec vos maris, cependant il ſe pourrait trouver des gens qui feraient croire que toutes les fois qu'on ne ſe tue pas en pareil cas, on a grand tort; et on irait s'imaginer que les dames qui ſe tuent à ſix mille lieues d'ici font la ſatire de celles qui vivent à Paris : cela ferait très-injuſte; mais on fait des tracaſſeries mortelles tous les jours ſur des prétextes encore plus déraiſonnables.

J'ai prié inſtamment M. d'*Argental* de ne me point expoſer à de nouvelles peines. Ce qui pourrait réſulter d'agrément d'un petit ſuccès ſerait bien peu de choſe, et les dégoûts qui en naîtraient feraient violens. Je vous remercie de vous être jointe à moi pour modérer l'ardeur de M. d'*Argental* qui ne connaît point de danger quand il s'agit de théâtre. C'en ſerait trop que d'être vilipendé à la fois à l'opéra et à la comédie : c'eſt bien aſſez que M. *Royer* m'immole à ſes doubles croches.

Ne pourriez-vous point, quand vous irez à l'opéra, parler à ce ſublime *Royer*, et lui demander au moins une copie des paroles telles qu'il les a embellies par ſa divine muſique ? Vous auriez au moins le premier avant-goût des ſifflets : c'eſt un droit de famille qu'il ne peut vous refuſer.

Vous ne me dites rien de monſieur l'abbé; je le croyais déjà ſur la liſte des bénéfices. Votre ſœur eſt religieuſe dans mon couvent; cependant, ſi ma ſanté le permet, nous irons paſſer une partie de l'hiver à la cour de l'électeur pa-

latin, qui veut bien m'en donner la permiſſion; après quoi nous irions habiter une terre aſſez belle, du côté de Lyon, qu'on me propoſe actuellement. Mais la mauvaiſe ſanté eſt un grand obſtacle au voyage de Manheim; j'aimerais mieux ſans doute faire celui de Plombières; ſi votre eſtomac vous y ramène jamais, mon cœur m'y ramenera. Votre ſœur aura un autre régime que vous : elle n'eſt pas faite pour prendre les eaux avec votre régularité. 1754.

Adieu, ma chère nièce; il faut eſpérer que je vous reverrai encore.

LETTRE CXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, 6 d'octobre.

MON cher ange, j'ai aſſez de juſtice, et, dans cette occaſion-ci, aſſez d'amour-propre pour croire que vous jugez bien mieux que moi. C'eſt déjà beaucoup; c'eſt tout pour moi que vous, et madame d'*Argental*, et vos amis, vous ſoyez contens; mais, en vérité, les perſonnes que vous ſavez ne le ſeront point du tout. Les partiſans éclairés de *Crébillon* ne manqueront pas de crier que je veux attaquer impudemment, avec mes trois bataillons étrangers, les cinq gros corps d'armée romaine. Vous croyez bien qu'ils ne manqueront pas de dire que c'eſt une bravade faite à ſa protectrice; et Dieu ſait ſi alors on ne lui fera pas entendre que c'eſt non-ſeulement une bra-

1754. vade, mais une offense et une espèce de satire. Comme vous jugez mieux que moi, vous voyez encore mieux que moi tout le danger; vous sentez si ma situation me permet de courir de pareils hasards. Vous m'avouerez que, pour se montrer dans de telles circonstances, il faudrait être sûr de la protection de la personne à qui je dois craindre de déplaire. Si malheureusement les allusions, les interprétations malignes fesaient l'effet que je redoute, on en saurait aussi mauvais gré à vos amis, et sur-tout à vous, qu'à moi. Je suis persuadé que vous avez tout examiné avec votre sagesse ordinaire; mais l'événement trompe souvent la sagesse. Vous ne voyez point les allusions, parce que vous êtes juste; le grand nombre les verra très-clairement, parce qu'il est très-injuste. En un mot, ce qui peut en résulter d'agrémens est bien peu de chose. Le danger est très-grand, les dégoûts seraient affreux et les suites bien cruelles. Peut-être faudrait-il attendre que le grand succès du Triumvirat fût passé: alors on aurait le temps de mettre quelques fleurs à notre étoffe de Pékin: on pourrait même en faire sa cour à la personne qu'on craint, et on préviendrait ainsi toutes les mauvaises impressions qu'on pourrait lui donner. Vous me direz que je vois tout en noir parce que je suis malade; madame *Denis*, qui se porte bien, pense tout comme moi. Si vous croyez être absolument sûr que la pièce réussira auprès de tout le monde, et ne déplaira à personne, mes raisons, mes représentations ne valent rien; mais vous n'avez aucune [illegible]eté, et le danger est évident. Vous feriez au

désespoir d'avoir fait mon malheur, et de vous être compromis en ne cherchant qu'à me donner 1754.
de nouvelles marques de vos bontés et de votre amitié. Songez donc à tout cela, mon cher et respectable ami. Je veux bien du mal à ma maudite Histoire générale, qui ne m'a pas fourni encore un sujet de cinq actes. Je n'en ai trouvé que trois à la Chine, il en faudra chercher cinq au Japon. Je crois y être, en étant à Colmar; mais j'y suis avec une personne qui vous est aussi attachée que moi. Nous parlons tous les jours de vous; c'est le seul plaisir qui me reste. Adieu; mille tendres respects à toute la hiérarchie des anges.

LETTRE CXII.

A MADAME

LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Dans les Vosges, 14 d'octobre.

J'AI été, madame, dans les Vosges chercher la santé qui n'est pas là plus qu'ailleurs. J'aimerais bien mieux être encore dans votre voisinage. Cette petite maisonnette, dont vous me parlez, m'accommoderait bien. Je serais à portée de faire ma cour à vous et à votre amie, malgré les brouillards du Rhin. Je ne puis encore prendre de parti que je n'aie fini l'affaire qui m'a amené à Colmar. Je reste tranquillement dans une solitude entre deux montagnes, en attendant que les papiers arrivent. Toutes les affaires sont longues; vous en faites

l'épreuve dans celle de monſieur votre neveu.
1754. Tout mal arrive avec des ailes, et s'en retourne en boitant. Prendre patience eſt aſſez inſipide; vivre avec ſes amis, et laiſſer aller le monde comme il va, ſerait choſe fort douce; mais chacun eſt entraîné comme de la paille dans un tourbillon de vent. Je voudrais être à l'île Jard, et je ſuis entre deux montagnes. Le parlement voudrait être à Paris, et il eſt diſperſé comme des perdreaux. La commiſſion du conſeil voudrait juger comme *Perrin Dandin*, et ne trouve pas ſeulement un *Petit-Jean* qui braille devant elle. Tout eſt plein à la cour de petites factions qui ne ſavent ce qu'elles veulent. Les gens qui ne ſont point payés au tréſor royal, ſavent bien ce qu'ils veulent; mais ils trouvenr les coffres fermés. Ce ſont là de très-petits malheurs; j'en ai vu de toutes les eſpèces, et j'ai toujours conclu que la perte de la ſanté était le pire. Les gens qui eſſuient des contradictions dans ce monde auraient mauvaiſe grâce de ſe plaindre devant monſieur votre neveu paralytique, et ce neveu-là n'eſt-il pas dix mille fois plus malheureux que l'autre? Vous lui avez envoyé un médecin: ſi, par haſard, ce médecin le guérit, il aura plus de réputation qu'*Eſculape*. Portez-vous bien, madame, ſupportez la vie; car lorſqu'on a paſſé le temps des illuſions, on ne jouit plus de cette vie, on la traîne; traînons donc. J'en jouirais délicieuſement, madame, ſi j'étais dans votre voiſinage. Mille tendres reſpects à vous deux, et mille remercimens.

LETTRE CXIII.

1754.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, 15 d'octobre.

Mon cher ange, votre lettre du 11 a fait un miracle; elle a guéri un mourant. Ce n'eſt pas un miracle du premier ordre, mais je vous aſſure que c'eſt beaucoup de ſuſpendre comme vous faites toutes mes ſouffrances. Je ne ſuis pas ſorti de ma chambre depuis que je vous ai quitté. Je crois qu'enfin je ſortirai, et que je pourrai même aller juſqu'à Dijon voir M. de *Richelieu* ſur ſon paſſage, avec ma garde-malade. Je ſerai bien aiſe de retrouver enfin M. de *la Marche*; et quand le préſident de *Ruffei* devrait encore m'aſſaſſiner de ſes vers, je riſquerai le voyage. Vous me mettez du baume dans le ſang, en m'aſſurant tous que les allufions ne ſont point à craindre dans mes magots de chinois; et vous m'en verſez auſſi quelques gouttes, en remettant à d'autres temps Rome ſauvée et la Chine. Il me ſemble qu'il faut laiſſer paſſer le Triumvirat, et ne me point mettre au nombre des proſcrits. Je ne le ſuis que trop avec l'opéra de *Royer*. Je ne ſais pas s'il ſait faire des croches, mais je ſais bien qu'il ne ſait pas lire. M. de *Sireuil* eſt un digne porte-manteau du roi; mais il aurait mieux fait de garder les manteaux que de défigurer Pandore. Un des grands maux qui ſoient ſortis de ſa boîte, eſt certainement cet opéra. On doit trouver au fond de cette boîte fatale plus de ſifflets que d'eſpérance. Je ſais ce

1754. que je peux pour n'avoir au moins que le tiers des sifflets : les deux tiers, pour le moins, appartiennent à *Sireuil* et à *Royer.* Je vous prie, au nom de tous les maux que *Pandore* a apportés dans ce monde, d'engager *Lambert* à donner une petite édition de mon véritable ouvrage, quelques jours avant que le chaos de *Sireuil* et de *Royer* soit représenté. Je me flatte que vous et vos amis feront au moins retentir par-tout le nom de *Sireuil.* Il est juste qu'il ait sa part de la vergogne. Chacun pille mon bien, comme s'il était confisqué, et le dénature pour le vendre. L'un mutile l'Histoire générale, l'autre estropie Pandore, et pour comble d'horreur, il y a grande apparence que la Pucelle va paraitre. Un je ne sais quel *Chevrier* se vante d'avoir eu ses faveurs, de l'avoir tenue dans ses vilaines mains, et prétend qu'elle sera bientôt prostituée au public. Il en est parlé dans les mal-semaines de ce coquin de *Fréron.* Il est bon de prendre des précautions contre ce dépucelage cruel, qui ne peut manquer d'arriver tôt ou tard. Mon cher ange, cela est horrible ; c'est un piège que j'ai tendu, et où je serai pris dans ma vieillesse. Ah, maudite *Jeanne!* Ah, monsieur S. *Denis*, ayez pitié de moi ! Comment songer à *Idamé*, à *Gingis*, quand on a une pucelle en tête ? Le monde est bien méchant. Vous me parlez des deux premiers tomes de l'Histoire universelle, ou plutôt de l'essai sur les sottises de ce globe. J'en ferais un gros des miennes; mais je me console en parcourant les butorderies de cet univers. Vraiment, j'en ai cinq à six volumes tout prêts. Les trois premiers sont entièrement

ment différens ; cela eſt plein de recherches cu- 1754.
rieuſes. Vous ne vous doutez pas du plaiſir que cela vous ferait. J'ai pris les deux hémiſphères en ridicule ; c'eſt un coup ſûr. Adieu, tous les anges ; battez des ailes, puiſque vous ne pouvez battre des mains aux trois magots.

LETTRE CXIV.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Colmar, le 17 d'octobre.

MADAME *Denis* vous avait déjà demandé vos ordres, monſeigneur, avant que je reçuſſe votre lettre charmante. Je ſuis dans la confiance que le plaiſir donne de la force. J'aurai ſûrement celle de venir vous faire ma cour. L'oncle et la nièce ſe mettront en chemin dès que vous l'ordonnerez, et iront où vous leur donnerez rendez-vous. J'accepte d'ailleurs de grand cœur la propoſition que vous voulez bien me faire, de vous être encore attaché une quarantaine d'années ; mais je vous donne mes quarante ans qui, joints avec les vôtres, feront quatre-vingts. Vous en ferez un bien meilleur uſage que moi chétif, et vous trouverez le ſecret d'être encore très-aimable au bout de ces quatre-vingts ans. Franchement, c'eſt bien peu de choſe. On n'a pas plus tôt vu de quoi il s'agit dans ce petit globe, qu'il faut le quitter. C'eſt à ceux qui l'embelliſſent comme vous, et qui y jouent de beaux rôles, d'y reſter long-temps. Enfin, monſeigneur, je vous appor-

1754. terai ma figure malingre et ratatinée, avec un cœur toujours neuf, toujours à vous, incapable de s'user comme le reste.

J'ai pensé mourir il y a quelques jours, mais cela ne m'empêchera de rien. Le corps est un esclave qui doit obéir à l'ame, et sur-tout à une ame qui vous appartient. Mettez donc deux êtres qui vous sont tendrement attachés, au fait de votre marche, et nous nous trouverons sur votre route à l'endroit que vous indiquerez : ville, village, grand chemin, il n'importe, pourvu que nous puissions avoir l'honneur de vous voir, tout nous est absolument égal; ce qui ne l'est pas, c'est d'être si long-temps sans vous faire sa cour. Donnez vos ordres aux deux personnes qui les recevront avec l'empressement le plus respectueux et le plus tendre.

LETTRE CXV.

AU MEME.

A Colmar, 27 d'octobre.

C'EST actuellement que je commence à me croire malheureux. Nous voilà malades en même temps, ma nièce et moi. Je me meurs, monseigneur; je me meurs, mon héros, et j'en enrage. Pour ma nièce, elle n'est pas si mal; mais sa maudite enflure de jambe et de cuisse lui a repris de plus belle. Il faut des béquilles à la nièce, et une bière à l'oncle. Comptez que je suspends l'agonie en vous écrivant; et ce qui va vous étonner, c'est

que, si je ne me meurs pas tout-à-fait, ma demi-mort ne m'empêchera point de venir vous voir sur votre passage. Je ne veux assurément pas m'en aller dans l'autre monde sans avoir encore fait ma cour à ce qu'il y a de plus aimable dans celui-ci. Savez-vous bien, monseigneur, que la sœur du roi de Prusse, madame la margrave de *Bareith*, m'a voulu mener en Languedoc et en terre papale. Figurez-vous mon étonnement, quand on est venu dans ma solitude de Colmar pour me prier à souper, de la part de madame de *Bareith*, dans un cabaret borgne. Vraiment, l'entrevue a été très-touchante. Il faut qu'elle ait fait sur moi grande impression, car j'ai été à la mort le lendemain. 1754.

LETTRE CXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Octobre.

J'ÉCRIS au président *Hénault*, et je le prie d'engager *Royer*, qu'il protège, à supprimer son détestable opéra, ou du moins à différer. Vous connaissez, mon cher ange, cette Pandore imprimée dans mes œuvres. On en a fait une rapsodie de paroles du Pont-neuf. Cela est vrai à la lettre. J'avais écrit à *Royer* une lettre de politesse, ignorant jusqu'à quel point il avait poussé son mauvais procédé et sa bêtise. Il a pris cette lettre pour un consentement; mais à présent que M. de *Moncrif* m'a fait lire le manuscrit, je n'ai plus qu'à me plaindre. Je

1754. vous conjure de faire ſavoir au moins, par tous vos amis, la vérité. Faudra-t-il que je ſois défiguré toujours impunément en proſe et en vers, qu'on partage mes dépouilles, qu'on me diſſèque de mon vivant? Cette dernière injuſtice aggrave tous mes malheurs. Rien n'eſt pis qu'une infortune ridicule.

Je demande que, ſi on laiſſe *Royer* le maître de m'inſulter et de me mutiler, on intitule au moins ſon Prométhée, pièce *tirée des fragmens de Pandore*, à laquelle *le muſicien a fait faire* les changemens et les additions qu'il a cru *convenables* au théâtre lyrique. Il vaudrait mieux lui rendre le ſervice de ſupprimer entièrement ce déteſtable ouvrage; mais comment faire? je n'en ſais rien; je ne ſais que ſouffrir et vous aimer.

LETTRE CXVII.

AU MÊME.

Colmar, 29 d'octobre.

Dieu eſt Dieu, et vous êtes ſon prophète, puiſque vous avez fait réuſſir Mahomet; et vous ſerez plus que prophète, ſi vous venez à bout de faire jouer *Sémiramis* à mademoiſelle *Clairon*. Les filles qui aiment, réuſſiſſent bien mieux au théâtre que les ivrognes, et la *Dumènil* n'eſt plus bonne que pour les bacchantes. Mais, mon adorable ange, *Alla* qui ne veut pas que les fidèles s'enorgueilliſſent, me prépare des ſifflets à l'opéra, pendant que vous me ſoutenez à la comédie. C'eſt une ſottiſe bien abſurde, c'eſt une impertinence bien

inouie que celle de ce polisson de *Royer*. Faites en sorte du moins, mon cher ange, qu'on crie à l'injustice, et que le public plaigne un homme dont on confisque ainsi le bien, et dont on vend les effets détériorés. Je suis destiné à toutes les espèces de persécution. J'aurais fait une tragédie pour vous plaire, mais il a fallu me tuer à refaire entièrement cette Histoire générale. J'y ai travaillé avec une ardeur qui m'a mis à la mort. Il me faut un tombeau et non une terre. M. de *Richelieu* me donne rendez-vous à Lyon ; mais, depuis quatre jours, je suis au lit, et c'est de mon lit que je vous écris. Je ne suis pas en état de faire deux cents lieues de bond et de volée. Madame la margrave de *Bareith* voulait m'emmener en Languedoc. Savez-vous qu'elle y va, qu'elle a passé par Colmar, que j'y ai soupé avec elle le 23, qu'elle m'a fait un présent magnifique, qu'elle a voulu voir madame *Denis*, qu'elle a excusé la conduite de son frère, en la condamnant. Tout cela m'a paru un rêve ; cependant je reste à Colmar, et j'y travaille à cette maudite Histoire générale qui me tue. Je me sacrifie à ce que j'ai cru un devoir indispensable. Je vous remercie d'aimer Sémiramis. Madame de *Bareith* en a fait un opéra italien, qu'on a joué à Bareith et à Berlin. Tâchez qu'on vous donne la pièce française à Paris. Madame *Denis* se porte assez mal ; son enflure recommence. Nous voilà tous deux gisans au bord du Rhin, et probablement nous y passerons l'hiver. Je devais aller à Manheim, et je reste dans une vilaine maison d'une vilaine petite ville, où je souffre nuit et jour. Ce sont là des tours de la destinée ; mais je me moque de ses tours avec un ami

1754.

T 3

1754. comme vous et un peu de courage. A propos, que deviendra ce courage prétendu, quand on me jouera le nouveau tour d'imprimer la Pucelle? Il eſt trop certain qu'il y en a des copies à Paris; un *Chevrier* l'a lue. Un *Chevrier!* Mon ange, il faut s'enfuir je ne ſais où. Il eſt bien cruel de ne pas achever auprès de vous le reſte de ſa vie. Mille reſpects à tous les anges.

LETTRE CXVIII.

A MADAME

LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Colmar, 7 de novembre.

QU'AI-JE été chercher à Colmar? Je ſuis malade, mourant, ne pouvant ni ſortir de ma chambre, ni la ſouffrir, ni capable de ſociété, accablé, et n'ayant pour toute reſſource que la réſignation à la Providence. Que ne ſuis-je près des deux ſaintes de l'île Jard! Je remercie bien madame de *Brumat* de l'honneur de ſon ſouvenir, et du châtelet, et de la comédie de Marſeille, et de la liberté grecque de cet échevin héroïque, qui a la tête aſſez forte pour ſe ſouvenir qu'on était libre il y a environ deux mille cinq cents ans. Oh le bon temps que c'était! Pour moi, je ne connais de bon temps que celui où l'on ſe porte bien. Je n'en peux plus. O fond de la boîte de *Pandore!* ô eſpérance! où êtes-vous?

M. et madame de *Klinglin* me témoignent des

bontés qui augmentent ma fenfibilité pour l'état de monfieur leur fils. Il n'y a que la pifcine de Siloë qui puiffe le guérir : il fied bien après cela à d'autres de fe plaindre ! C'eft auprès de lui qu'il faut apprendre à fouffrir fans murmurer. Ah ! mefdames, mefdames, qu'eft-ce que la vie ! quel fonge, et quel funefte fonge ! Je vous préfente les plus triftes et les plus tendres refpects.... Voilà une lettre bien gaie. 1754.

LETTRE CXIX.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Colmar, 7 de novembre.

VOICI, monfeigneur, une lettre que madame *Denis* reçoit aujourd'hui. On m'en écrit quatre encore plus pofitives. Ce n'eft pas là un rafraîchiffement pour des malades. J'ai bien peur de mourir fans avoir la confolation de vous revoir. Nous fommes forcés et tout prêts à prendre un parti bien trifte. Quelque chofe que je dife à madame *Denis*, je ne peux la réfoudre à féparer fa deftinée de la mienne. Le comble de mon malheur, c'eft que l'amitié la rende malheureufe. Si vous aviez quelque chofe à me dire, quelque ordre à me donner, je vous fupplie d'adreffer toujours vos ordres à Colmar ; vos lettres me feront très-exactement rendues.

Je ne crois pas que le cérémonial ait entré dans la tête de madame la margrave de *Bareith*. Elle ne fait point difficulté d'aller affronter un vice-légat

1754 italien ; elle ſerait beaucoup plus aiſe de voir celui qui fait l'honneur et les honneurs de la France ; elle voyage *incognito*. On n'eſt plus au temps où le *punctilio* feſait une grande affaire, et vous êtes le premier homme du monde pour mettre les gens à leur aiſe. Je crois qu'elle ne m'a point trompé quand elle m'a dit qu'elle craignait la foule des États et l'embarras du logement. Elle n'eſt pas ſi malingre que moi, mais elle a une ſanté très-chancelante, qui demande du repos ſans contrainte. Elle trouverait tout cela avec vous, avec les agrémens qu'on ne trouve guère ailleurs. Reſte à ſavoir ſi elle aura la force de faire le petit chemin d'Avignon à Montpellier ; car on dit qu'elle eſt tombée malade en route. Elle a un logement retenu dans Avignon, elle n'en a point à Montpellier. Pour moi, je voudrais être caché dans un des ſouterrains du Merdanſon, et vous faire ma cour le ſoir, quand vous feriez las de la noble aſſemblée. Mais je ſuis de toutes façons dans un état à n'eſpérer plus dans ce monde d'autre plaiſir que celui de vous être attaché avec le plus tendre reſpect, de vous regretter avec larmes, et de ſouffrir tout le reſte patiemment.

LETTRE CXX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

Colmar, 7 de novembre.

Je reçois deux lettres aujourd'hui, mon cher et reſpectable ami, par leſquelles on me mande qu'on

imprime la Pucelle, que *Thiriot* en a vu des feuilles, qu'elle va paraître : on écrit la même chose à madame *Denis*. *Fréron* semble avoir annoncé cette édition. Un nommé *Chevrier* en parle. M. *Pasquier* l'a lue tout entière en manuscrit chez un homme de considération, avec lequel il est lié par son goût pour les tableaux. Ce qu'il y a d'affreux, c'est qu'on dit que le chant de l'âne s'imprime tel que vous l'avez vu d'abord, et non tel que je l'ai corrigé depuis. Je vous jure par ma tendre amitié pour vous, que vous seul avez eu ce malheureux chant. Madame *Denis* a la copie corrigée, auriez-vous eu quelque domestique infidèle ? je ne le crois pas. Vos bontés, votre amitié, votre prudence sont à l'abri d'un pareil larcin, et vos papiers sont sous la clef. Le roi de Prusse n'a jamais eu ce maudit chant de l'âne de la première fournée. Tout cela me fait croire qu'il n'a point transpiré, et qu'on n'en parle qu'au hasard. Mais, si ce chant trop dangereux n'est pas dans les mains des éditeurs, il y a trop d'apparence que le reste y est. Les nouvelles en viennent de trop d'endroits différens pour n'être pas alarmé. Je vous conjure, mon cher ange, de parler ou de faire parler à *Thiriot*. *Lambert* est au fait de la librairie, et peut vous instruire. Ayez la bonté de ne me pas laisser attendre un coup après lequel il n'y aurait plus de ressource, et qu'il faut prévenir sans délai. Je reconnais bien là ma destinée ; mais elle ne sera pas tout-à-fait malheureuse, si vous me conservez une amitié à laquelle je suis mille fois plus sensible qu'à mes infortunes. Je vous embrasse bien tendrement ; madame *Denis* en fait tout autant. Nous attendons de vos nouvelles avant de prendre un parti.

1754.

1754.

LETTRE CXXI.

AU MEME.

Colmar, 10 de novembre.

NOUS partons pour Lyon, mon cher ange; M. de *Richelieu* nous y donne rendez-vous. Je ne ſais comment nous ferons, madame *Denis* et moi: nous ſommes malades, très-embarraſſés, et toujours dans la crainte de cette Pucelle. Nous vous écrirons dès que nous ſerons arrivés. Je dois à votre amitié compte de mes marches comme de mes penſées, et je n'ai que le temps de vous dire que je ſuis très-attriſté d'aller dans un pays où vous n'êtes pas. Que n'êtes-vous archevêque de Lyon, ſolidairement avec madame d'*Argental!* Mille tendres reſpects à tous les anges.

LETTRE CXXII.

AU MEME.

Lyon, au palais royal, 20 de novembre.

ME voilà à Lyon, mon cher ange. M. de *Richelieu* a eu l'aſcendant ſur moi de me faire courir cent lieues; je ne ſais où je vais, ni où j'irai, j'ignore le deſtin de la Pucelle et le mien; je voyage tandis que je devrais être au lit, et je ſoutiens des fatigues et des peines qui ſont au-deſſus de mes forces. Il n'y a pas d'apparence que je voie M. de *Richelieu* dans ſa gloire aux Etats de Languedoc;

je ne le verrai qu'à Lyon en bonne fortune, et je pourrais bien aller paſſer l'hiver ſur quelque coteau méridional de la Suiſſe. Je vous avouerai que je n'ai pas trouvé, dans M. le cardinal de *Tencin*, les bontés que j'eſpérais de votre oncle ; j'ai été plus accueilli et mieux traité de la margrave de *Bareith* qui eſt encore à Lyon. Il me ſemble que tout cela eſt au rebours des choſes naturelles. Mon cher ange, ce qui eſt bien moins naturel encore, c'eſt que je commence à déſeſpérer de vous revoir. Cette idée me fait verſer des larmes. L'impreſſion de cette maudite Pucelle me fait frémir, et je ſuis continuellement entre la crainte et la douleur. Conſolez par un mot une ame qui en a beſoin, et qui eſt à vous juſqu'au dernier ſoupir. 1754.

Madame *Denis* devient une grande voyageuſe ; elle vous fait les plus tendres complimens.

LETTRE CXXIII.

A M. GUIOT DE MERVILLE.

A Lyon, novembre.

LA vengeance, monſieur, fatigue l'ame, et la mienne a beſoin d'un grand calme. Mon amitié eſt peu de choſe, et ne vaut pas les grands ſacrifices que vous m'offrez. Je profiterai de tout ce qui ſera juſte et raiſonnable dans les quatre volumes de critiques que vous avez faites de mes ouvrages, et je vous remercie des peines infinies que vous avez généreuſement priſes pour me

1754. redreſſer. Si les deux ſatires que *Rouſſeau* & *Desfontaines* vous ſuggérèrent contre moi ſont agréables, le public vous applaudira. Il faut, ſi vous m'en croyez, le laiſſer juge.

La dédicace de vos ouvrages, que vous me faites l'honneur de m'offrir, n'ajouterait rien à leur mérite, et vous compromettrait auprès du gentilhomme à qui cette dédicace eſt deſtinée. Je ne dédie les miens qu'à mes amis. Ainſi, monſieur, ſi vous le trouvez bon, nous en reſterons là.

Lettre de Guiot de Merville, à M. de Voltaire,

A Geneve.

Je ſais, monſieur, que je vous ai offenſé; mais je ne l'ai point fait par aucune de ces paſſions qui deshonorent l'humanité & la littérature. Mon attachement à *Rouſſeau*, ma complaiſance pour l'abbé *Desfontaines*, ſont les ſeules cauſes du mal que j'ai voulu vous faire, et que je ne vous ai pas fait. Leur mort vous a vengé de leurs inſpirations; et le peu de ſacrifices que je leur ai fait, me conſole de leur mort.

J'ai fait, monſieur, en quatre volumes, la Critique de vos ouvrages; je vous la remettrai. A la tête de ma première comédie, il y a une lettre qui vous a choqué; je la ſupprimerai. Je ſupprimerai auſſi deux pièces de vers que l'abbé *Desfontaines* m'avait ſuggérées, et qu'il avait fait imprimer. C'eſt à ce prix, monſieur, que je veux mériter votre amitié. Mes Oeuvres ſont

dédiées à un gentilhomme du pays de Vaud : si vous le permettez, je vous les dédierai, ainsi que mon Théâtre, en quatre volumes. 1754.

Il est plus grand de reconnaître ses fautes que de n'en jamais faire, et plus glorieux de pardonner que de se venger.

LETTRE CXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Lyon, 2 de décembre.

EST-il possible que je ne reçoive point de lettres de mon cher ange? Les bontés qu'on a pour moi à Lyon, et l'empressement d'un public de province, beaucoup plus enthousiamé que celui de Paris, le premier jour de Merope, ne guérissent point les maladies dont je suis accablé, ne console point mes chagrins, et ne guérissent point mes craintes ; c'est de vous seul que j'attends du soulagement. On me donne tous les jours des inquiétudes mortelles sur cette maudite Pucelle. Il est avéré que mademoiselle du *Thil* la possède ; elle l'a trouvée chez feue madame du *Chatelet*. Il n'est que trop vrai que *Pasquier* avait lu le chant de l'âne chez un homme qui tient son exemplaire de mademoiselle du *Thil*, et que *Thiriot* a eu une fois raison. Je me rassurai sur son habitude de parler au hasard, mais le fait est vrai. Un polisson, nommé *Chevrier*, a lu tout l'ouvrage ; et enfin il y a lieu de croire qu'il est entre les mains d'un imprimeur, et qu'il

1754. paraîtra aussi incorrect et aussi funeste que je le craignais. Cependant je ne peux ni rester à Lyon dans de si horribles circonstances, ni aller ailleurs dans un état où je ne peux me remuer. Je suis accablé de tous côtés dans une vieillesse que les maladies changent en décrépitude, et je n'attends de consolation que de vous seul. Je vous demande en grâce de vous informer, par vos amis et par le libraire *Lambert*, de ce qui se passe, afin que du moins je sois averti à temps, et que je ne finisse pas mes jours avec *Talouet*. Je vous ai écrit trois fois de Lyon; votre lettre me sera exactement rendue; je l'attends avec la plus douloureuse impatience, et je vous embrasse avec larmes. Vous devez avoir pitié de mon état, mon cher ange.

LETTRE CXXV.

A M. THIRIOT.

A Lyon, le 3 de décembre.

VOTRE lettre, mon ancien ami, m'a fait plus de plaisir que tout l'enthousiasme et toutes les bontés dont la ville de Lyon m'a honoré. Un ami vaut mieux que le public. Ce que vous me dites d'une douce retraite avec moi, dans le sein de l'amitié et de la littérature, me touche bien sensiblement. Ce ne serait peut-être pas un mauvais parti pour deux philosophes qui veulent passer tranquillement leurs derniers jours. J'ai avec moi, outre ma nièce, un Florentin qui

a attaché sa destinée à la mienne. Je compte m'établir dans une terre sur les lisières de la Bourgogne, dans un climat plus chaud que Paris et même que Lyon, convenable à votre santé et à la mienne. 1754.

Je n'étais venu à Lyon uniquement que pour voir M. le maréchal de *Richelieu*, qui m'y avait donné rendez-vous. C'est une action de l'ancienne chevalerie. DIEU, qui éprouve les siens, ne l'a pas récompensée. Il m'a affublé d'un rhumatisme goutteux qui me tient perclus. On me conseille les eaux d'Aix en Savoie : on les dit souveraines, mais je ne suis pas encore en état d'y aller, et je reste au lit en attendant.

Le hasard, qui conduit les aventures de ce monde, m'a fait rencontrer au cabaret, à Colmar & à Lyon, madame la margrave de *Bareith*, sœur du roi de Prusse, qui m'a accablé de bontés et de présens. Tout cela ne guérit pas les rhumatismes. Ce que je redoute le plus, ce sont les sifflets dont on menace la Pandore de *Royer*; c'est un des fléaux de la boîte. Cet opéra, un tant soit peu métaphysique, n'est point fait pour votre public. M. *Royer* a employé M. de *Sireuil*, ancien porte-manteau du roi, pour changer ce poëme, et le rendre plus convenable au musicien. Il ne reste de moi que quelques fragmens; mais, malgré tous les soins qu'on a pu prendre sans me consulter, je crains également pour le poëme et pour la musique. Si on a quelque justice, on ne me doit tout au plus que le tiers des sifflets.

A l'égard de *Jeanne d'Arc*, native de Domremy, je me flatte que la dame qui la possède

1754. par une infidélité, ne fera pas celle de la rendre publique. Une fille ne fournit point de pucelles.

Je vous prie, mon ancien ami, de présenter mes hommages à la chimiste, à la musicienne, à la philosophe chez qui vous vivez. Elle me fait trembler; vous ne la quitterez pas pour moi.

Madame *Denis* vous fait ses complimens. Je vous embrasse de tout mon cœur. Quand vous aurez un quart d'heure à perdre, écrivez à votre vieux ami.

Qu'est devenu *Ballot l'imagination ?* Comment se porte *Orphée-Rameau ?*

Quid agis ? quomodo vales ? Farewell.

LETTRE CXXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

De mon lit, à Lyon, 4 de décembre.

MON cher ange, votre consolante lettre, adressée à Colmar, est venue enfin à Lyon calmer une partie de mes inquiétudes. Vous aurez tout ce que vous daignez demander, et je ferai tout transcrire pour vous dès que je serai quitte d'une goutte sciatique qui me retient au lit. J'éprouve tous les maux à la fois, et je perds dans les voyages et dans les souffrances un temps précieux que je voudrais employer à vous amuser. Il me semble que je suis las du public, et que vous êtes ma seule passion. Je n'ai plus le cœur au travail que pour vous plaire; mais comment faire quand on court et quand on souffre toujours ?

jours ? On veut à préſent que j'aille aux eaux d'Aix en Savoie, pour le rhumatiſme goutteux qui me tient perclus. On m'a prêté une maiſon charmante à moitié chemin : il faudroit être un peu ſédentaire ; mais je ſuis une paille que le vent agite, et madame *Denis* s'eſt engouffrée dans mon malheureux tourbillon. J'attends toujours de vos nouvelles à Lyon. On dit qu'on va jouer enfin le Triumvirat d'un côté, et Pandore de l'autre ; ce ſont deux grands fléaux de la boîte. Hélas ! mon cher et reſpectable ami, ſi j'avais trouvé au fond de cette boîte l'eſpérance de vous revoir, je mourrais content. Madame *Denis* vous fait mille complimens. Je baiſe, en pleurant, les ailes de tous les anges. 1754.

LETTRE CXXVII.

AU MEME.

Lyon, 9 de décembre.

MON cher ange, votre lettre du 3 de novembre, à l'adreſſe de madame *Denis*, nous a été rendue bien tard, et vous avez dû recevoir toutes celles que je vous ai écrites. Le ſeul parti que j'aie à prendre, dans le moment préſent, c'eſt de ſonger à conſerver une vie qui vous eſt conſacrée. Je profite de quelques jours de beau temps pour aller dans le voiſinage des eaux d'Aix en Savoie. On nous prête une maiſon très-belle et très-commode, vers le pays de Gex, entre la Savoie, la Bourgogne et le lac de Genève, dans un aſpect

1754. sain et riant. J'y aurai, à ce que j'espère, un peu de tranquillité. On n'y ajoutera pas de nouvelles amertumes à mes malheurs, et peut-être que le loisir et l'envie de vous plaire tireront encore de mon esprit épuisé quelque tragédie qui vous amusera. Je n'ai à Lyon aucuns papiers; je suis logé très-mal à mon aise, dans un cabaret où je suis malade. Il faut que je parte, mon adorable ami. Quand je serai à moi, et un peu recueilli, je ferai tout ce que votre amitié généreuse et éclairée me conseille. Je ne sais si on plaindra l'état où je suis; ce n'est pas la coutume des hommes, et je ne cherche pas leur pitié; mais j'espère qu'on ne désapprouvera pas à la cour qu'un homme accablé de maladies aille chercher sa guérison. Nous avons prévenu madame de *Pompadour* et M. le comte d'*Argenson* de ces tristes voyages. Dans quelque lieu que j'achève ma vie, vous savez que je serai toujours à vous, et qu'il n'y a point d'absence pour le cœur; le mien sera toujours avec le vôtre.

Adieu, mon cher et respectable ami; je vais terminer mon séjour à Lyon, en allant voir jouer Brutus. Si j'avais de l'amour-propre, je resterais à Lyon; mais je n'ai que des maux, et je vais chercher la solitude et la santé, bien plus sûr de l'une que de l'autre, mais plus sûr encore de votre amitié. Ma nièce, qui vous fait les plus tendres complimens, ose croire qu'elle soutiendra avec moi la vie d'hermite. Elle a fait son apprentissage à Colmar; mais les beautés de Lyon, et l'accueil singulier qu'on nous y a fait, pourraient la dégoûter un peu des Alpes. Elle se croit assez

forte pour les braver. Elle fera ma consolation tant que durera sa constance; et quand elle sera épuisée, je vivrai et je mourrai seul, et je ne conseillerai à personne ni de faire des poëmes épiques et des tragédies, ni d'écrire l'histoire; mais je dirai, quiconque est aimé de M. d'*Argental* est heureux. 1754.

Adieu, cher ange; mille tendres respects à vous tous. Quand vous aurez la bonté de m'écrire, adressez votre lettre à Lyon, sous l'enveloppe de M. *Tronchin*, banquier; c'est un homme sûr de toutes les manières. Je vous embrasse avec la plus vive tendresse.

LETTRE CXXVIII.

A M. THIRIOT.

Au château de Prangin, pays de Vaud, le 19 de décembre.

Me voilà si perclus, mon ancien ami, que je ne peux écrire de ma main. Vous avez donc aussi des rhumatismes, malgré votre régime du lait.

Vous ne sauriez croire avec quelle sensibilité j'entre dans le petit détail que vous me faites de ce que vous appellez votre fortune. On ne s'ouvre ainsi qu'à ceux qu'on aime, et j'ai depuis environ quarante ans compté toujours sur votre amitié. Vous devez vivre à Paris gaiement, librement et philosophiquement.

Ces trois adverbes joints font admirablement.

1754 Mais certes vous me comptez des choses merveilleuses, en m'apprenant que votre ancien *Pollion*, et l'*Orphée* aux triples croches, et *Ballot l'imagination*, ne vivent plus ni avec *Pollion*, ni avec vous.

Le diable se met donc dans toutes les sociétés, depuis les rois jusqu'aux philosophes.

Je ne savais pas que vous connoissiez M. de *Sireuil*. Il me paraît par ses lettres un fort galant homme. Je suis persuadé que lorsqu'il s'arrangea avec *Royer* pour me disséquer, il m'en aurait instruit s'il avait su où me prendre. Il faut que ce soit le meilleur homme du monde; il a eu la bonté de s'asservir au canevas de son ami *Royer*; il fait dire à *Jupiter*, *les Grâces sont sur vos traces, un tendre amour veut du retour*. Comme le parterre n'est pas tout-à-fait si bon, il pourrait pour retour donner des sifflets. *Royer* est un profond génie; il joint l'esprit de *Lulli* à la science de *Rameau*, le tout relevé de beaucoup de modestie. C'est dommage que madame *Denis*, qui se connaît un peu en musique, n'ait pas entendu la sienne; mais madame de *la Popliniere* l'avait entendue autrefois, et il me semble qu'elle n'en avait pas été édifiée. D'honnêtes gens m'ont mandé de Paris qu'on n'acheverait pas la pièce: j'en suis fâché pour messieurs de l'hôtel-de-ville; car voilà les décorations de la terre, du ciel et des enfers à tous les diables. M. de *Sireuil* en sera pour ses vers, *Royer* pour ses croches, et le prévôt des marchands pour son argent. Pour moi, en qualité de disséqué, j'ai présenté mon cahier de remontrances au musicien et au poëte. Il me prend

fantaisie de vous en envoyer copie, et de vous prier de faire sentir à M. de *Sireuil* l'énormité du danger, les parodies de la foire, et les torche-cu de *Fréron*. C'est bien malgré moi que je suis obligé de parler encore de vers et de musique, *nunc itaque et versus et cætera ludicra pono*. Je bois des eaux minérales de Prangin, en attendant que je puisse prendre les bains d'Aix en Savoie. Tout cela n'est pas l'eau d'Hippocrène. 1754.

Je vout embrasse de tout mon cœur. Madame *Denis* vous est bien obligée de votre souvenir; elle vous fait ses complimens. Quand vous voudrez écrire à votre ancien ami le paralytique, ayez la bonté d'adresser votre lettre à M. *Tronchin*, banquier à Lyon.

LETTRE CXXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Au château de Prangin, 19 de décembre.

J'APPRENDS, mon cher ami, qu'on a fait chez vous une nouvelle lecture des Chinois, et que les trois magots n'ont pas déplu; cependant, s'il vous prend jamais fantaisie d'exposer en public ces étrangers, je vous prie de m'en avertir à l'avance, afin que je puisse encore donner quelques coups de crayon à des figures si bizarres. Voici le temps funeste où *Royer* et *Sireuil* vont me disséquer. Figurez-vous que j'avais fait donner à *Pandore* une très-honnête fête dans le ciel par le maître de la maison : je vous en fais juge;

1754. un musicien doit-il être embarrassé à mettre en musique ces paroles ?

Aimez, aimez et régnez avec nous,
Le Dieu des cieux est seul digne de vous.
Sur la terre on poursuit avec peine
Des plaisirs l'ombre légère et vaine :
Elle échappe, et le dégoût la suit.
Si Zéphire un moment plait à Flore,
Il flétrit les fleurs qu'il fait éclore :
Un seul jour les forme et les détruit.
Aimez, aimez, et régnez avec nous.
Les fleurs immortelles
Ne sont qu'en nos champs :
L'Amour et le Temps
Ici n'ont point d'ailes.
Aimez, aimez et régnez avec nous, etc.

On a substitué à ces vers : *Les Grâces sont sur vos traces, régnez, triomphez, un tendre amour veut du retour.*

C'est ainsi que tout l'opéra est défiguré. Je demande justice, et la justice consiste à faire savoir le fait.

Tandis que *Royer* me mutile, la nature m'accable de maux, et la fortune me conduit dans un château solitaire, loin du genre-humain, en attendant que je puisse aller chercher aux bains d'Aix en Savoie une guérison que je n'espère pas. Je vous rends compte de toutes les misères de mon existence. Ce ne sont ni les acteurs de Lyon, ni le parterre, ni le public, qui m'ont fait aban-

donner cette belle ville. Je vous dirai en passant qu'il est plaisant que vous ayez à Paris *Drouin* et *Bellecour*, tandis qu'il y a à Lyon trois acteurs très-bons, et qui deviendraient à Paris encore meilleurs ; mais c'est ainsi que le monde va. Je le laisse aller, et je souffre patiemment. Je souhaite que ma nièce ait toujours assez de philosophie pour s'accoutumer à la solitude et à mon genre de vie. Je ne suis point embarrassé de moi, mais je le suis de ceux qui veulent bien joindre leur destinée à la mienne ; ceux-là ont besoin de courage. 1754.

Adieu ; je vous embrasse mille fois.

LETTRE CXXX.

AU MEME.

A Prangin, pays de Vaud, 25 de décembre.

MON cher ange, vous ne cessez de veiller de votre sphere sur la créature malheureuse dont votre providence s'est chargée. Je suis toujours très-malade dans le château de Prangin, en attendant que mes forces revenues, et la saison plus douce, me permettent de prendre les bains d'Aix, ou plutôt en attendant la fin d'une vie remplie de souffrances. Ma garde-malade vous fait les plus tendres complimens, et joint ses remercîmens aux miens. Je n'ai ici encore aucuns de mes papiers que j'ai laissés à Colmar, ainsi je ne peux vous répondre ni sur les Chinois, ni sur les Tartares, ni sur les lettres que M. de *Lorges*

1754. veut avoir. Je crois au reste que ces lettres feraient assez inutiles. Je suis très-persuadé des sentimens que l'on conserve, et des raisons que l'on croit avoir. Je sais trop quel mal cet indigne avorton d'une Histoire universelle, qui n'est certainement pas mon ouvrage, a dû me faire; et je n'ai qu'à supporter patiemment les injustices que j'essuie. Je n'ai de grâce à demander à personne, n'ayant rien à me reprocher. J'ai travaillé, pendant quarante ans, à rendre service aux lettres; je n'ai recueilli que des persécutions; j'ai dû m'y attendre, et je dois les savoir souffrir. Je suis assez consolé par la constance de votre amitié courageuse.

Permettez que j'insère ici un petit mot de lettre pour *Lambert*, dont je ne conçois pas trop les procédés. Je vous prie de lire la lettre, de la lui faire rendre; et, si vous lui parliez, je vous prierais de le corriger; mais il est incorrigible, et c'est un libraire tout comme un autre.

Je ne peux rien faire dans la saison où nous sommes que de me tenir tranquille. Si les maux qui m'accablent, et la situation de mon esprit pouvaient me laisser encore une étincelle de génie, j'emploierais mon loisir à faire une tragédie qui pût vous plaire; mais je regarde comme un premier devoir de me laver de l'opprobre de cette prétendue Histoire universelle, et de rendre mon véritable ouvrage digne de vous et du public. Je suis la victime de l'infidélité et de la supposition la plus condamnable. Je tâcherai de tirer de ce malheur l'avantage de donner un bon livre qui sera utile et curieux. Je réponds assez des

choses

choſes dont je ſuis le maître, mais je ne réponds pas de ce qui dépend du caprice et de l'injuſtice des hommes. Je ne ſuis ſûr de rien que de votre cœur. Comptez, mon cher ange, qu'avec un ami comme vous on n'eſt point malheureux. Mille tendres reſpects à madame d'*Argental* et à tous vos amis. 1755.

LETTRE CXXXI.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Au château de Prangin, près de Nyon, au pays de Vaud, 5 de janvier.

JE vous ſouhaite, monſeigneur, la continuation durable de tout ce que la nature vous a prodigué; je vous ſouhaite des jours auſſi longs qu'ils ſont brillans; et je ne me ſouhaite, à moi chétif, que la conſolation de vous revoir encore. Il fallait, pour arriver ici, m'y prendre un peu de bonne heure. Le mont Jura eſt couvert de neige au mois de janvier, et vous ſavez que je ne pouvais demeurer dans une ville où l'homme le plus conſidérable n'avait pas ſeulement daigné me recevoir avec bonté, mais avait encore publié ſon peu de bienveillance. Je ſuis loin de me repentir d'un voyage qui m'a procuré le bonheur de vous retrouver; bonheur trop court pour moi, après lequel je ſoupirais depuis ſi long-temps.

J'oſe eſpérer qu'on ne m'enviera pas la ſolitude que j'ai choiſie, et qu'on trouvera bon que je ne la quitte que pour vous faire encore ma

1755. cour, quand vous reviendrez dans votre royaume. Vous ſavez que j'ai toujours enviſagé la retraite comme le port où il faut ſe refugier après les orages de cette vie. Vous ſavez que je vous aurais demandé la permiſſion de finir mes jours à Richelieu, s'il eût été dans la nature d'un grand ſeigneur de France de pouvoir vivre ſans dégoût dans ſon propre palais; mais votre deſtinée vous arrête à la cour pour toute votre vie.

Un homme tel que vous jamais ne s'en détache;
Il n'eſt point de retraite ou d'ombre qui le cache;
Et ſi du ſouverain la faveur n'eſt pour lui,
Il faut ou qu'il trébuche ou qu'il cherche un appui.

Ce ſont des vers de *Corneille*, que vous me citiez autrefois, et que ſans doute vous vous rappellez encore. Appellez-moi du fond de mon aſile quand il vous plaira; et tant que j'aurai des forces, je viendrai encore jouir du plaiſir de vous renouveller le tendre reſpect et l'inviolable attachement que j'ai pour vous.

On ne dira pas que je n'aime point ma patrie, puiſque celui qui lui fait le plus d'honneur eſt celui qui peut tout ſur moi.

Madame *Denis* partage mes ſentimens, et vous préſente les mêmes hommages. Elle paraît bien ferme dans la réſolution de ſupporter ma ſolitude. Les femmes ont plus de courage qu'on ne croit.

LETTRE CXXXII. 1755.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

Prangin, pays de Vaud, 10 de janvier.

Que j'abuſe de vos bontés, mon cher et reſpectable ami ! mais pardonnez à un ſolitaire qui n'a que ſes livres pour reſſource, et qui les perd. Je vous ſupplie de vouloir bien faire donner cette nouvelle ſemonce à ce maudit *Lambert*. Mon ange, tout le monde, hors vous, ſe moque des malheureux. Encore ſi j'avais fait le Triumvirat ; mais je n'ai qu'un Orphelin, et voilà la boîte de *Pandore* qui va s'ouvrir : pendant ce temps-là, nous ſommes tout au beau milieu du mont Jura, *per frigora dura ſecuta eſt.* Si jamais vous voulez tâter des eaux de Plombières, envoyez-moi chercher ; ce ne ſera peut-être que là que je pourrai avoir encore une fois, avant de mourir, la conſolation de vous voir. Au reſte, notre mont Jura eſt mille fois plus beau que Plombières, et ce lac ſi fameux pour ſes truites eſt admirable ; et puis doit-on compter pour rien d'être en face de Ripaille ? ma foi, oui.

Mon cher ange, le malade et la courageuſe garde-malade vous embraſſent de tout leur cœur.

1755.

LETTRE CXXXIII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Prangin, le 23 de janvier.

Mon cher et ancien ami, car, Dieu merci, il y a cinquante ans que vous l'ètes; vous avez fur moi de terribles avantages. Vous ètes à Paris, vous avez une fanté et un efprit à la *Fontenelle*; vous écrivez menu et avec plus d'agrément que jamais; et moi je peux rarement écrire de ma main, et je fuis accablé de fouffrances fur les bords du lac de Genève. La feule chofe dont je puiffe bénir DIEU, eft la mort de *Royer*. Dieu veuille avoir fon ame et fa mufique!

Cette mufique n'était point de ce monde. Le traître m'avait immolé à fes doubles croches, et avait choifi, pour m'égorger, un ancien porte-manteau du roi, nommé *Sireuil*. DIEU eft jufte, il a retiré *Royer* à lui, et je crains à préfent beaucoup pour le porte-manteau.

Si on s'obftine à jouer ce funefte opéra de Prométhée, que *Sireuil* et *Royer* ont défiguré à qui mieux mieux, il faudra me mettre dans la lifte des profcrits de ce vieux fou de *Crébillon*. J'y ferais bien fans cela. J'ai eu à craindre les fifflets fur le bord de la Seine, et les *Mandrin* fur les bords du lac Léman. Ils prenaient affez fouvent leurs quartiers d'hiver dans une petite ville tout auprès du château où je fuis; et *Mandrin* vint, il y a un mois, fe faire panfer de fes

blessures par le plus fameux chirurgien de la contrée. Du temps de *Romulus* et de *Thésée*, il eût été un grand-homme ; mais de tels héros sont pendus aujourd'hui. 1755.

Voilà ce que c'est que d'être venu au monde mal à propos. Il faut prendre son temps en tout genre. Les géomètres qui viennent après *Newton*, et les poëtes tragiques qui viennent après *Racine*, sont mal reçus dans ce monde. Je plains les Troyennes et les Adieux d'Hector de se présenter après la tragédie d'Andromaque.

J'imagine que vous logez toujours avec votre digne compatriote le grand abbé. Je vous souhaite à tous deux des années longues et heureuses, exemptes de coliques, de sciatiques, et de toutes les misères rassemblées sur mon pauvre individu. Je vous embrasse tendrement.

LETTRE CXXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Prangin, pays de Vaud, 23 de janvier.

Toute adresse est bonne, mon cher & respectable ami, et il n'y a que la poste qui soit diligente et sûre : ainsi je puis compter sur ma consolation, soit que vous écriviez par M. *Tronchin* à Lyon, ou par M. *Fleur* à Besançon, ou par M. *Chapuis* à Genève, ou en droiture au château de Prangin, au pays de Vaud.

Dieu a puni *Royer* ; il est mort. Je voudrais bien qu'on enterrât avec lui son opéra, avant

1755. de l'avoir exposé au théâtre, sur son lit de parade. L'Orphelin vivra peu de temps; je ferai ce que je pourrai pour alonger sa vie de quelques jours, puisque vous voulez bien lui servir de père. *Lambert* m'embarrasse actuellement beaucoup plus que les conquérans tartares, et il me paraît aussi tartare qu'eux.

Je vous demande mille pardons de vous importuner d'une affaire si désagréable; mais vòtre amitié constante et généreuse ne s'est jamais bornée au commerce de littérature, aux conseils dont vous avez soutenu mes faibles talens. Vous avez daigné toujours entrer dans toutes mes peines avec une tendresse qui les a soulagées. Tous les temps et tous les événemens de ma vie vous ont été soumis. Les plus petites choses vous deviennent importantes, quand il s'agit d'un homme que vous aimez; voilà mon excuse

Pardon, mon cher ange, je n'ai que le temps de vous dire qu'on me fait courir, tout malade que je suis, pour voir des maisons et des terres. Est-il vrai que *Dupleix* s'est fait roi, et que *Mandrin* s'est fait héros à rouer? On me mande que la Pucelle est imprimée, et qu'on la vend un louis à Paris. C'est apparemment *Mandrin* qui l'a fait imprimer: cela me fera mourir de douleur.

LETTRE CXXXVI. 1755.

A M. THIRIOT, à *Paris.*

A Prangin, 23 janvier.

Le grand-turc, notre ambaſſadeur à la Porte ottomane et *Royer* ſont donc morts d'une indigeſtion ? Je ſuis trés-fâché pour M. *Deſalleurs* que j'aimais, mais je me conſole de la perte de *Royer* & du grand-turc.

Puiſſent les lois de la mécanique qui gouvernent ce monde faire durer la machine de madame de *Sandwich*, et que ſon corps ſoit auſſi vigoureux que ſon ame, laquelle eſt douée de la fermeté anglaiſe et de la douceur françaiſe !

Vous voyez, mon ami, que DIEU eſt juſte : *Royer* eſt mort parce qu'il avoit fait accroire à *Sireuil* que c'était moi qui l'étais. Il faut enterrer avec lui ſon opéra, qui auroit été enterré ſans lui. *Royer* avait engagé ce *Sireuil* dans la plus méchante action du monde, c'eſt-à-dire, à faire de mauvais vers ; car aſſurément on n'en peut pas faire de bons ſur des canevas de muſiciens. C'eſt une méthode très-impertinente, qui ne ſert qu'à rendre notre poéſie ridicule, et à montrer la ſtérilité de nos ménétriers. Ce n'eſt point ainſi qu'en uſent les Italiens, nos maîtres. *Metaſtaſio* et *Vinci* ne ſe gênoient point ainſi l'un l'autre : auſſi, Dieu merci, on ſe moque de nous par toute l'Europe.

Je vous prie, mon ancien ami, d'engager M. *Sireuil* à ne plus troubler ſon repos et le mien

1755. par un mauvais opéra. C'est un honnête homme, doux et modeste ; de quoi s'avise-t-il d'aller se fourrer dans cette bagarre? Donnez-lui un bon conseil, et inspirez-lui le courage de le suivre.

Avez-vous sérieusement envie de venir à Prangin, mon ancien ami? Arrangez-vous de bonne heure avec madame de *Fontaine* et le maître de la maison. Vous trouverez la plus belle situation de la terre, un château magnifique, des truites qui pèsent dix livres, et moi qui n'en pèse guère davantage, attendu que je suis plus squelette et plus moribond que jamais. J'ai passé ma vie à mourir : mais ceci devient sérieux, je ne peux plus écrire de ma main.

Cette main peut pourtant encore griffonner que mon cœur est à vous.

LETTRE CXXXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Prangin, près de Nyon, pays de Vaud, janvier.

MON cher et respectable ami, j'ai reçu votre lettre du 27 décembre, et toutes vos lettres en leur temps. Toute lettre arrive, et *Lambert* se moque du monde. Malgré les douleurs intolérables d'un rhumatisme goutteux, qui me tient perclus, j'ai songé dans les petits intervalles de mes maux à cette tragédie en trois actes, que je n'ai pas l'esprit de faire en cinq. J'y ai retranché, j'y ai ajouté, j'y ai corrigé. J'ai tellement appuyé sur les raisons du parti que prend

Idamé de préférer sa mort et celle de son mari à l'amour de *Gengis-kan*; ces raisons sont si clairement fondées sur l'expiation qu'elle croit devoir faire de la faiblesse d'avoir accusé son mari; ces raisons sont si justes et si naturelles, qu'elles éloignent absolument toutes les allusions ridicules que la malignité est toujours prête à trouver. Je ne crains donc que les trois actes; mais je craindrais les cinq bien davantage; ils seraient froids. Il ne faut demander ni d'un sujet ni d'un auteur que ce qu'ils peuvent donner. 1755.

J'aimerai jusqu'au dernier moment les arts que vous aimez; mais comment les cultiver avec succès, au milieu de tous les maux que la nature et la fortune peuvent faire?

Mandez-moi comment je dois vous adresser le troisième acte que j'ai arrondi, et que j'ai tâché de rendre un peu moins indigne de vos bontés.

Je vous demande pardon de vous avoir importuné de lettres pour *Lambert*; mais, en vérité, cet homme est bien irrégulier dans ses procédés, et je vous demande en grâce de lui faire recommander la vertu de l'exactitude.

Mille tendres respects à tous les anges. Madame *Denis* se voue au désert avec un grand courage; elle vous fait les plus tendres complimens.

1755.

LETTRE CXXXVII.

AU MEME.

Prangin, 6 de février.

MON cher ange, puisque DIEU vous bénit au point de vous faire aimer toujours le spectacle à la folie, je m'occupe à vous servir dans votre passion. Je vous enverrai les cinq actes de nos Chinois; vous aurez ici les trois autres, et vous jugerez entre ces deux façons; pour moi je pense, que la pièce en cinq actes étant la même pour tout l'essentiel que la pièce en trois, le grand danger est que les trois actes soient étranglés et les cinq trop alongés; et je cours risque de tomber, soit en allant trop vîte, soit en marchant trop doucement. Vous en jugerez quand vous aurez sous les yeux les deux pièces de comparaison. Ce n'est pas tout; vous aurez encore quelque autre chose à quoi vous ne vous attendez pas. J'y joindrai aussi les quatre derniers chants de cette Pucelle, pour qui on m'a tant fait trembler. Je voudrais qu'on pût retirer des mains de mademoiselle du *Thil* ce dix-neuvième chant de l'âne, qui est intolérable; on lui donnerait cinq chants pour un. Elle y gagnerait, puisqu'elle aime à posséder des manuscrits, et je serais délivré de la crainte de voir paraître à sa mort l'ouvrage défiguré. Ne pourriez-vous pas lui proposer ce marché, quand je vous aurai fait tenir les derniers chants? Vous voyez que je ne suis pas médiocrement occupé dans ma retraite. Cette

Hiſtoire prétendue univerſelle eſt encore un far-deau qu'on m'a impoſé. Il faut la rendre digne du public éclairé. Cette Hiſtoire, telle qu'on l'a imprimée, n'eſt qu'une nouvelle calomnie contre moi. C'eſt un tiſſu de ſottiſes publiées par l'ignorance et par l'avidité. On m'a mutilé, et je veux paraître avec tous mes membres. 1758.

Une apoplexie a puni *Royer* d'avoir défiguré mes vers; c'eſt à moi à-préſent d'avoir ſoin de ma proſe.

Pour Dieu, ayez encore la bonté de parler à *Lambert*, quand vous irez à ce théâtre allobroge où l'on a crû jouer le Triumvirat. Nos Suiſſes parlent français plus purement que *Cicéron* et *Octave*.

Je vous ſupplie, en cas que *Lambert* réimprime le Siècle de *Louis XIV*, de lui bien recommander de retrancher le *petit* concile; j'ai promis à monſieur le cardinal, votre oncle, de faire toujours ſupprimer cette épithète de *petit*, quoique la plupart des écrivains eccléſiaſtiques donnent ce nom aux conciles provinciaux. Je voudrais donner à M. le cardinal de *Tencin* une marque plus forte de mon reſpect pour ſa perſonne, et de mon attachement pour ſa famille. Adieu. Il y a deux ſolitaires dans les Alpes, qui vous aiment bien tendrement. Je reçois votre lettre du 30 janvier. Ce qu'on dit de Berlin eſt exagéré; mais en quoi on ſe trompe fort, c'eſt dans l'idée qu'on a que j'en ferais mieux reçu à Paris. Pour moi je ne ſonge qu'à la Chine, et un peu aux côtes de Coromandel; car, ſi *Dupleix* eſt roi, je ſuis preſque ruiné. Le Gange et le fleuve

1755. Jaune m'occupent sur les bords du lac Léman, où je meurs.

Toute adresse est bonne, tout va.

LETTRE CXXXVIII.

A M. THIRIOT, *à Paris*.

7 de février.

TACHEZ toujours, mon ancien ami, de venir avec madame de *Fontaine* et M. de *Prangin*; nous parlerons de vers et de prose, et nous philosopherons ensemble. Il est doux de se revoir après cinq ans d'absence et quarante ans d'amitié. Je vous avertis d'ailleurs que ma machine, délabrée de tous côtés, va bientôt être entiérement détruite, et que je serais fort aise de vous confier bien des choses avant qu'on mette quelques pelletées de terre transjurane sur mon squelette parisien. Vous devriez apporter avec vous toutes les petites pièces fugitives que vous pouvez avoir de moi, et que je n'ai point. On pourrait choisir sur la quantité, et jeter au feu tout ce qui serait dans le goût des derniers vers de ***. Je m'imagine enfin que vous ne seriez pas mécontent de votre petit voyage, avant que votre ami fasse le grand voyage dont personne ne revient.

Je vous embrasse très-tendrement, mes respects à MM. les abbés d'*Aydie* et de *Sade*. Puissent tous les prélats être faits comme eux !

Vous me parlez de cette Histoire universelle qui a paru sous mon nom; c'est un monstre, c'est

une calomnie atroce, *inhumaniorum litterarum fetus*. Il faut être bien sot ou bien méchant pour m'imputer cette sottise : je la confondrai si je vis. 1755.

LETTRE CXXXIX.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Prangin, 13 de février.

MON HÉROS,

J'APPRENDS que monsieur le duc de *Fronsac* est tiré d'affaire, et que vous êtes revenu de Montpellier avec le soleil de ce pays-là sur le visage, enluminé d'un érysipèle. J'en ai eu un, moi indigne, et je m'en suis guéri avec de l'eau ; c'est un cordial qui guérit tout. Il ne donne pas de force aux gens nés faibles comme moi ; mais vous êtes né fort, et votre corps est tout fait pour votre belle ame. Peut-être êtes-vous à présent quitte de vos boutons.

J'eus l'honneur, en partant de Lyon, d'avoir une explication avec M. le cardinal de *Tencin* sur le concile d'Embrun. Je lui fournis des preuves que les écrivains ecclésiastiques appellent *petits* conciles les conciles provinciaux, et *grands* conciles les conciles œcuméniques. Il sait d'ailleurs mon respect pour lui, et mon attachement pour sa famille, etc.

Je n'ai qu'à me louer à présent des bontés du roi de Prusse, etc. Mais cela ne m'a pas empêché d'acquérir sur les bords du lac de Genève une

1755. maison charmante et un jardin délicieux. Je l'aimerais mieux dans la mouvance de Richelieu. J'ai choisi ce canton, séduit par la beauté inexprimable de la situation, et par le voisinage d'un fameux médecin, et par l'espérance de venir vous faire ma cour, quand vous irez dans votre royaume. Il est plaisant que je n'aie de terres que dans le seul pays où il ne m'est pas permis d'en acquérir. La belle loi fondamentale de Genève est qu'aucun catholique ne puisse respirer l'air de son territoire. La république a donné en ma faveur une petite entorse à la loi, avec tous les petits agrémens possibles. On ne peut ni avoir une retraite plus agréable, ni être plus fâché d'être loin de vous. Vous avez vu des Suisses, vous n'en avez point vu qui aient pour vous un plus tendre respect que *le Suisse Voltaire*.

LETTRE CXL.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris*.

A Prangin, pays de Vaud, 13 de février.

Vous avez donc été sérieusement malade, ma chère nièce, et vous avez également à vous plaindre d'un souper et d'une médecine? Il est bien cruel que la rhubarbe, qui me fait tant de bien, vous ait fait tant de mal. Venez raccommoder votre estomac avec les truites du lac de Genève; il y en a qui pèsent plus que vous, et qui sont assurément plus grasses que vous et moi. Je n'ai pas un aussi beau château que M. de *Prangin*,

cela eſt impoſſible, c'eſt la maiſon d'un prince; mais j'ai certainement un plus beau jardin avec une maiſon très-jolie. Le palais de Prangin et ma maiſon ſont dans la plus belle ſituation de la nature. Vous ſerez mieux logée à Prangin que chez moi; mais j'eſpère que vous ne mépriſerez pas abſolument mes petits pénates, et que vous viendrez les embellir de votre préſence et de vos deſſins. Apportez-moi ſur-tout les plus immodeſtes, pour me réjouir la vue: les autres ſens ſont en piteux état; je dégringole aſſez vîte; j'ai choiſi un aſſez joli tombeau, et je veux vous y voir. Les environs du lac de Genève ſont un peu plus beaux que Plombières, et il y a tout juſte dans Prangin même une eau minérale très-bonne à boire, et encore meilleure pour l'eſtomac. Je la crois très-ſupérieure à celle de Forges. 1755.

Venez en boire avec nous, ma chère nièce; tâchez d'amener *Thiriot*: il veut venir par le coche; il ſerait roué et arriverait mort. Songez d'ailleurs qu'il faut être les plus forts à Prangin. Vous y trouverez des Suiſſes; amenez-y des Français. Pour ma maiſonnette, elle n'eſt point en Suiſſe; elle eſt à l'extrémité du lac, entre les territoires de France, de Genève, de Suiſſe et de Savoie. Je ſuis de toutes les nations. On nous a très-bien reçus par-tout; mais le plus grand plaiſir dont nous jouiſſions à préſent, eſt celui de la ſolitude. Nous y employons nos crayons à notre manière. Nous vous montrerons nos deſſins en voyant les vôtres; nous jouirons des charmes de votre amitié; vous verrez des gens de mérite de toute eſpèce; vous mangerez des pêches groſſes

1755. comme votre tête, et on tâchera même de vous procurer des quadrilles; mais nous avons plus de truites et de gélinotes que de joueurs. Enfin, venez, et restez le plus que vous pourrez. Mes complimens à l'abbé sans abbaye.

Belle Philis,
On désespère alors qu'on espère toujours.

Je ne vous écris point de ma main. Excusez un malade, et croyez que c'est mon cœur qui vous écrit.

LETTRE CXLI.

A M. THIRIOT.

A Prangin, le 27 de février.

Ainsi donc, mon ancien ami, vous viendrez par le coche, comme le gouverneur de Notre-Dame de la Garde. Vous n'irez point en cour, mais bien dans le pays de la tranquillité et de la liberté. Si je suis à Prangin, vous serez dans un grand château; si je suis chez moi, vous ne serez que dans une maison jolie, mais dont les jardins sont dignes des plus beaux environs de Paris. Le lac de Genève, le Rhône qui en sort et qui baigne ma terrasse, n'y font pas un mauvais effet. On dit que la Touraine ne produit pas de meilleurs fruits que les miens, et j'aime à le croire. Le grand malheur de cette maison, c'est qu'elle a été bâtie apparemment par un homme qui ne songeait

songeait qu'à lui, et qui a oublié tout net des petits appartemens commodes pour les amis. 1755.

Je vais remédier sur-le-champ à ce défaut abominable. Si vous n'êtes pas content de cette maison, je vous menerai à une autre que j'ai auprès de Lausanne ; bien entendu qu'elle est aussi sur les bords du grand lac. J'ai acquis cet autre bouge par un esprit d'équité. Quelques amis que j'ai à Lausanne m'avaient engagé les premiers à venir rétablir ma santé dans ce bon petit pays roman ; ils se sont plaints avec raison de la préférence donnée à Genève, et pour les accorder, j'ai pris encore une maison à leur porte. Rien n'est plus sain que de voyager un peu, et d'arriver toujours chez soi. Vous trouverez plus de bouillon que n'en avait le président de *Montesquieu*. Le hasard, qui m'a bien servi depuis quelque temps, m'a donné un bon cuisinier ; mais malheureusement je ne l'aurai plus aux Délices ; il reste à Prangin, où il est établi. Je ne m'en soucie guère ; mais madame *Denis*, qui est très-gourmande, en fait son affaire capitale. Je n'aurai ni *Castel*, ni *Neuville*, ni *Route* pour m'entendre en confession ; mais je me confesserai à vous, et vous me donnerez mon billet.

Madame la duchesse d'*Aiguillon*, la sœur du pot des philosophes, ne me fournira ni bonnet de nuit ni seringue. Je suis très-bien en seringues et en bonnets : elle aurait bien dû fournir à l'auteur de l'Esprit des lois de la méthode et des citations justes. Ce livre n'a jamais été attaqué que par les côtés qui font sa force ; il prêche contre le despotisme, la superstition et les traitans. Il faut être

1755. bien mal-avisé pour lui faire son procès sur ces trois articles. Ce livre m'a toujours paru un cabinet mal rangé, avec de beaux lustres de cristal de roche. Je suis un peu partisan de la méthode, et je tiens que sans elle aucun grand ouvrage ne passe à la postérité.

Venez, mon cher et ancien ami. Il est bon de se retrouver le soir après avoir couru dans cette journée de la vie.

LETTRE CXLII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, près de Genève, 8 de mars.

Mes Délices sont un tombeau, mon cher et respectable ami. Nous voilà, ma garde-malade et moi, sur les bords du lac de Genève et du Rhône; je mourrai du moins chez moi. Il est vrai qu'il serait assez agréable de vivre dans une maison charmante, commode, spacieuse, entourée de jardins délicieux; mais j'y vivrai sans vous, mon cher ange, et c'est être véritablement exilé. Notre établissement nous coûte beaucoup d'argent et beaucoup de peines. Je ne parle qu'à des maçons, à des charpentiers, à des jardiniers; je fais déjà tailler mes vignes et mes arbres. Je m'occupe à faire des basse-cours. Vous croirez sur cet exposé que j'ai abandonné votre Orphelin; ne me faites pas cette cruelle injustice. Vous aurez vos cinq magots chinois incessamment, et tout ce que je vous ai promis. J'ai travaillé au

tant que l'a permis ma déplorable ſanté. Si vous l'ordonnez, le tout partira à l'adreſſe de M. de 1755. *Chauvelin*, l'intendant des finances, à votre premier ordre. Si vous voulez me donner juſqu'à Pâques, j'aurai encore peut-être le temps de limer, et l'envie de vous plaire pourra m'inſpirer. Je ne vous parlerai plus de *Lambert*, quoique ſa négligence m'embarraſſe; je ne vous parlerai que de *Gengis*; c'eſt *Arlequin* poli par l'amour. C'eſt plutôt le *Cimon* de *Bocace* et de *la Fontaine*.

Cimon aima, puis devint honnête homme.

Voilà le ſujet de la pièce. Vous aviez raiſon de découvrir cinq actes dans mes trois. Le germe y était, reſte à ſavoir ſi cette tragédie aura la sève et le montant d'Alzire; non aſſurément. J'y ai fait tout ce que le ſujet et ma faibleſſe comportent; mais ce n'eſt pas aſſez de faire bien, il faut être au goût du public; il faut intéreſſer les paſſions de ſes juges, remuer les cœurs et les déchirer. Mes Tartares tuent tout, et j'ai peur qu'ils ne faſſent pleurer perſonne.

Laiſſons d'abord paſſer toutes les mauvaiſes pièces qui ſe préſenteront; ne nous preſſons point, et tâchons que dans l'occaſion on diſe : Cela eſt bien ; et s'il était parmi nous, cela ſerait encore mieux.

In quâ ſcribebat barbara terra fuit.

Conſolez-moi, mon cher ange, en m'apprenant que vous êtes heureux vous et les vôtres. Je baiſe toujours le bout des ailes de tous les anges.

1755. bien mal-avisé pour lui faire son procès sur ces trois articles. Ce livre m'a toujours paru un cabinet mal rangé, avec de beaux lustres de cristal de roche. Je suis un peu partisan de la méthode, et je tiens que sans elle aucun grand ouvrage ne passe à la postérité.

Venez, mon cher et ancien ami. Il est bon de se retrouver le soir après avoir couru dans cette journée de la vie.

LETTRE CXLII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, près de Genève, 8 de mars.

MES Délices sont un tombeau, mon cher et respectable ami. Nous voilà, ma garde-malade et moi, sur les bords du lac de Genève et du Rhône; je mourrai du moins chez moi. Il est vrai qu'il serait assez agréable de vivre dans une maison charmante, commode, spacieuse, entourée de jardins délicieux; mais j'y vivrai sans vous, mon cher ange, et c'est être véritablement exilé. Notre établissement nous coûte beaucoup d'argent et beaucoup de peines. Je ne parle qu'à des maçons, à des charpentiers, à des jardiniers; je fais déjà tailler mes vignes et mes arbres. Je m'occupe à faire des basse-cours. Vous croirez sur cet exposé que j'ai abandonné votre Orphelin; ne me faites pas cette cruelle injustice. Vous aurez vos cinq magots chinois incessamment, et tout ce que je vous ai promis. J'ai travaillé au

tant que l'a permis ma déplorable ſanté. Si vous l'ordonnez, le tout partira à l'adreſſe de M. de *Chauvelin*, l'intendant des finances, à votre premier ordre. Si vous voulez me donner juſqu'à Pâques, j'aurai encore peut-être le temps de limer, et l'envie de vous plaire pourra m'inſpirer. Je ne vous parlerai plus de *Lambert*, quoique ſa négligence m'embarraſſe; je ne vous parlerai que de *Gengis*; c'eſt *Arlequin* poli par l'amour. C'eſt plutôt le *Cimon* de *Bocace* et de *la Fontaine*. 1755.

Cimon aima, puis devint honnête homme.

Voilà le ſujet de la pièce. Vous aviez raiſon de découvrir cinq actes dans mes trois. Le germe y était, reſte à ſavoir ſi cette tragédie aura la ſève et le montant d'Alzire; non aſſurément. J'y ai fait tout ce que le ſujet et ma faibleſſe comportent; mais ce n'eſt pas aſſez de faire bien, il faut être au goût du public; il faut intéreſſer les paſſions de ſes juges, remuer les cœurs et les déchirer. Mes Tartares tuent tout, et j'ai peur qu'ils ne faſſent pleurer perſonne.

Laiſſons d'abord paſſer toutes les mauvaiſes pièces qui ſe préſenteront; ne nous preſſons point, et tâchons que dans l'occaſion on diſe: Cela eſt bien; et s'il était parmi nous, cela ſerait encore mieux.

In quâ ſcribebat barbara terra fuit.

Conſolez-moi, mon cher ange, en m'apprenant que vous êtes heureux vous et les vôtres. Je baiſe toujours le bout des ailes de tous les anges.

1755.

LETTRE CXLIII.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, le 24 de mars.

Je ne vous ai point écrit, mon ancien ami, depuis long-temps : je me suis fait maçon, charpentier, jardinier ; toute ma maison est renversée ; et malgré tous mes efforts, je n'aurai pas de quoi loger tous mes amis comme je voudrais. Rien ne sera prêt pour le mois de mai ; il faudra absolument que nous passions deux mois à Prangin avec madame de *Fontaine*, avant qu'on puisse habiter mes Délices. Ces Délices sont à présent mon tourment. Nous sommes occupés, madame *Denis* et moi, à faire bâtir des loges pour nos amis et pour nos poules. Nous fesons faire des carrosses et des brouettes ; nous plantons des orangers et des oignons, des tulipes et des carottes ; nous manquons de tout ; il faut fonder Carthage. Mon territoire n'est guère plus grand que celui de ce cuir de bœuf, qu'on donna à la fugitive *Didon* ; mais je ne l'agrandirai pas de même. Ma maison est dans le territoire de Genève, et mon pré dans celui de France. Il est vrai que j'ai à l'autre bout du lac une maison qui est tout à-fait en Suisse ; elle est aussi un peu bâtie à la suisse. Je l'arrange en même temps que mes Délices ; ce sera mon palais d'hiver, et la cabane où je suis à présent sera mon palais d'été.

Prangin est un véritable palais ; mais l'architecte de Prangin a oublié d'y faire un jardin, et l'archi-

tecte des Délices a oublié d'y faire une maiſon. Ce n'eſt point un Anglais qui a habité mes Délices, 1755.
c'eſt le prince de *Saxe-Gotha*. Vous me demanderez comment un prince a pu s'accommoder de ce bouge ; c'eſt que ce prince était alors un écolier, et que d'ailleurs les princes n'ont guère à donner des chambres d'amis.

Je n'ai trouvé ici que des petits ſalons, des galeries et des greniers, pas une garde-robe. Il eſt auſſi difficile de faire quelque choſe de cette maiſon que des livres et des pièces de théâtre qu'on nous donne aujourd'hui.

J'eſpère cependant qu'à force de ſoins je me ferai un tombeau aſſez joli. Je voudrais vous engraiſſer dans ce tombeau, et que vous y fuſſiez mon vampire.

Je conçois que la rage de bâtir ruîne les princes auſſi-bien que les particuliers. Il eſt triſte que le duc des Deux-Ponts ôte à ſon agent litteraire ce qu'il donne à ſes maçons. Je vous conſeillerais, pour vous remplumer, de paſſer un an ſur notre lac ; vous y ſeriez alimenté, deſaltéré, raſé, porté de Prangin aux Delices, des Delices à Genève, à Morges qui reſſemble à la ſituation de Conſtantinople, à Monrion qui eſt ma maiſon près de Lauſanne ; vous y trouveriez par-tout bon vin et bon viſage d'hôte ; et ſi je meurs dans l'année, vous ferez mon épitaphe. Je tiens toujours qu'il faudrait que M. de *Prangin* vous amenât avec madame de *Fontaine* à la fin de mai. Je viendrais vous joindre à Prangin dès que vous y ſeriez, et je me chargerais de votre perſonne pour tout le temps que vous voudriez philoſopher avec nous. Ne repouſſez

1755. donc pas l'inspiration qui vous est venue de revoir votre ancien ami.

On m'a envoyé quelques fragmèns de la Pucelle qui courent Paris; ils sont aussi défigurés que mon Histoire générale.

On estropie tous mes enfans : cela fait saigner le cœur.

J'attends *le Kain* ces jours-ci ; nous le coucherons dans une galerie, et il déclamera des vers aux enfans de *Calvin*. Leurs mœurs se sont fort adoucies ; ils ne brûleraient pas aujourd'hui *Servet*, et ils n'exigent point de billets de confession.

Je vous embrasse de tout mon cœur, et prends beaucoup plus d'intérêt à vous qu'à toutes les sottises de Paris, qui occupent si sérieusement la moitié du monde.

LETTRE CXLIV.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, près de Genève, 2 d'avril.

On me mande que mon héros a repris son visage. Il ne pouvait mieux faire que de garder tout ce que la nature lui a donné. Vous êtes donc quitte, monseigneur, au moins je m'en flatte, de votre maladie cutanée. Il était bien injuste que votre peau fût si maltraitée après avoir donné tant de plaisirs à la peau d'autrui ; mais on est quelquefois puni par où l'on a péché.

Je me mêle aussi d'avoir une dartre. On dit que j'ai l'honneur de posséder une voix aussi belle que

la vôtre ; si j'ai avec cela un éryfipèle au visage, me voilà votre petite copie en laid. 1755.

Un grand acteur eft venu me trouver dans ma retraite ; c'eft *le Kain*, c'eft votre protégé, c'eft *Orosmane*, c'eft d'ailleurs le meilleur enfant du monde. Il a joué à Dijon, et il a enchanté les Bourguignons ; il a joué chez moi, et il a fait pleurer les Genevois. Je lui ai confeillé d'aller gagner quelque argent à Lyon, au moins pendant huit jours, en attendant les ordres de M. le duc de *Gefvres*. Il ne tire pas plus de deux mille livres par an de la comédie de Paris. On ne peut ni avoir plus de mérite, ni être plus pauvre. Je vous promets une tragédie nouvelle, fi vous daignez le protéger dans fon voyage de Lyon. Nous vous conjurons, madame *Denis* et moi, de lui procurer ce petit bénéfice dont il a befoin. Il vous eft bien aifé de prendre fur vous cette bonne action. M. le duc de *Gefvres* fe fera un plaifir d'être de votre avis et de vous obliger. Ayez la bonté de lui faire cette grâce. Vous ne fauriez croire à quel point nous vous ferons obligés. Il attendra les ordres à Lyon. Ne me refufez pas, je vous en fupplie. Laiffez-moi me flatter d'obtenir cette faveur que je vous demande avec la plus vive inftance. Il ne s'agit que d'un mot à votre camarade. Les premiers gentilshommes de la chambre ne font qu'un pardon de vous tant parler d'une chofe fi fimple et fi aifée ; mais j'aime à vous prier, à vous parler, à vous dire combien je vous aime, à quel point vous ferez toujours mon héros, et avec quelle tendreffe refpectueufe je ferai toujours à vos ordres.

1755.

LETTRE CXLV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, près de Genève, 2 d'avril.

LE KAIN est parti, mon cher ange, avec un petit paquet pour vous. Ce paquet contient les quatre derniers magots ; il vous sera aisé de juger du premier par les quatre ; je vous l'enverrai incessamment ; il y a encore quelques ongles à terminer. Vous y trouverez encore quatre autres figures qui appartiennent à la chapelle de *Jeanne*, et je vous promets de temps en temps quelque petite cargaison dans ce goût, si DIEU me permet de travailler de mon métier.

Le Kain a été, je crois, bien étonné ; il a cru retrouver en moi le père d'*Orosmane* et de *Zamore*, et il n'a trouvé qu'un maçon, un charpentier et un jardinier. Cela n'a pas empêché pourtant que nous n'ayons fait pleurer presque tout le conseil de Genève. La plupart de ces messieurs étaient venus à mes Délices ; nous nous mimes à jouer Zaïre pour interrompre le cercle. Je n'ai jamais vu verser plus de larmes ; jamais les calvinistes n'ont été si tendres. Nos Chinois ne sont pas malheureusement dans ce goût ; on n'y pleurera guère, mais nous espérons que la pièce attachera beaucoup : nous l'avons jouée, *le Kain* et moi ; elle nous fesait un grand effet. *Le Kain* réussira beaucoup dans le rôle de *Gengis*, aux derniers actes ; mais je doute que les premiers lui fassent honneur. Ce qui n'est que noble et fier, ce qui ne demande

qu'une

qu'une voix sonore et assurée, périt absolument dans sa bouche. Ses organes ne se déploient que dans la passion : il doit avoir joué fort mal *Catilina*. Quand il s'agira de *Gengis*, je me flatte que vous voudrez bien le faire souvenir que le premier mérite d'un acteur est de se faire entendre. 1755.

Vous voyez, mon cher et respectable ami, que, malgré l'absence, vous me soutenez toujours dans mes goûts. Ma première passion sera toujours l'envie de vous plaire. Je ne vous écris point de ma main ; je suis un peu malade aujourd'hui, mais mon cœur vous écrit toujours. Je suis à vous pour jamais : madame *Denis* vous en dit autant. Mes tendres respects à toute la famille des anges.

LETTRE CXLVI.

A M. SENAC DE MEILHAN, *à Paris.*

Aux Délices, 5 d'avril.

Je n'ai guère reçu, monsieur, en ma vie, ni de lettres plus agréables que celle dont vous m'avez honoré, ni de plus jolis vers que les vôtres. Je ne suis point séduit par les louanges que vous me donnez ; je ne juge de vos vers que par eux-mêmes : ils sont faciles, pleins d'images et d'harmonie ; et ce qu'il y a encore de bon, c'est que vous y joignez des plaisanteries du meilleur ton. Je vous assure qu'à votre âge je n'aurais point fait de pareilles lettres.

Si monsieur votre père est le favori d'*Esculape*, vous l'êtes d'*Apollon*. C'est une famille pour qui

1755. je me suis toujours senti un profond respect en qualité de poëte et de malade. Ma mauvaise santé, qui me prive de l'honneur de vous écrire de ma main, m'ôte aussi la consolation de vous répondre dans votre langue.

Permettez-moi de vous dire que vous faites si bien des vers que je crains que vous ne vous attachiez trop au métier; il est séduisant, et il empêche quelquefois de s'appliquer à des choses plus utiles. Si vous continuez, je vous dirai bientôt par jalousie ce que je vous dis à présent par l'intérêt que vous m'inspirez pour vous.

Vous me parlez, monsieur, de faire un petit voyage sur les bords de mon lac; je vous en défie: et si jamais vous allez dans le pays que j'habite, je me ferai un plaisir de vous marquer tous les sentimens que j'ai depuis long-temps pour monsieur votre père, et tous ceux que je commence à avoir pour son fils. Comptez, monsieur, que c'est avec un cœur pénétré de reconnaissance et d'estime que j'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE CXLVII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 1 de mai.

L'ETERNEL malade, le solitaire, le planteur de choux et le barbouilleur de papier, qui croit être philosophe au pied des Alpes, a tardé bien indignement, monseigneur le Maréchal, à vous remercier de vos bontés pour *le Kain*; mais de-

mandez à madame *Denis* si j'ai été en état d'écrire. J'ai bien peur de n'être plus en état d'avoir la consolation de vous faire ma cour. J'aurai pourtant l'honneur de vous envoyer ma petite drôlerie ; c'est le fruit des intervalles que mes maux me laissaient autrefois : ils ne m'en laissent plus aujourd'hui, et j'aurai plus de peine à corriger ce misérable ouvrage que je n'en ai eu à le faire. J'ai grande envie de ne le donner que dans votre année. Cette idée me fait naître l'espérance de vivre encore jusque là. Il faut avoir un but dans la vie ; et mon but est de faire quelque chose qui vous plaise, et qui soit bien reçu sous vos auspices. Vous voilà, Dieu merci, en bonne santé, monseigneur ; et les affaires et les devoirs de cour, et les plaisirs qui étaient en arrière par votre maudit érysipèle, vous occupent à présent que vous avez la peau nette et fraîche. 1755.

Je n'ose, dans la multitude de vos occupations, vous fatiguer d'une ancienne requête que je vous avais faite avant votre cruelle maladie ; c'était de daigner me mander si certaines personnes approuvaient que je me fusse retiré auprès du fameux médecin *Tronchin*, et à portée des eaux d'Aix. Ce *Tronchin* là a tellement établi sa réputation, qu'on vient le consulter de Lyon et de Dijon ; et je crois qu'on y viendra bientôt de Paris. On inocule ce mois-ci trente jeunes gens à Genève. Cette méthode a ici le même cours et le même succès qu'en Angleterre. Le tour des Français vient bien tard, mais il viendra. Heureusement la nature a servi M. le duc de *Fronsac*, aussi bien que s'il avait été inoculé.

1755.

Il me ſemble que ma lettre eſt bien médicale ; mais pardonnez à un malade qui parle à un convaleſcent. Si je pouvais faire jamais une petite courſe dans votre royaume de Cathay, vous et le ſoleil de Languedoc, mes deux divinités bienfeſantes, vous me rendriez ma gaieté, et je ne vous écrirais plus de ſi ſottes lettres. Mais que pouvez-vous attendre du mont Jura, et d'un homme abandonné à des jardiniers ſavoyards et à des maçons ſuiſſes ? Madame *Denis* eſt toujours comme moi, pénétrée pour vous de l'attachement le plus tendre. Elle l'exprimerait bien mieux que moi ; elle a encore tout ſon eſprit, les Alpes ne l'ont point gâtée.

Conſervez vos bontés, monſeigneur, à ces deux Allobroges qui vivent à la ſource du Rhône, et qui ne regrettent que les climats où ce fleuve coule ſous votre commandement. Le Rhône n'eſt beau qu'en Languedoc. Je vous aimerai toujours avec bien du reſpect, mais avec bien de la vivacité ; et je ſerai à vos ordres ſi je vis.

LETTRE CXLVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 4 de mai.

CHOEUR des anges, prenez patience : je ſuis entre les mains des médecins et des ouvriers ; et le peu de momens libres que mes maux et les arrangemens de ma cabane me laiſſent, ſont néceſſairement conſacrés à cet Eſſai ſur l'Hiſtoire

générale, qui eſt devenu pour moi un devoir indiſpenſable et accablant, depuis le tort qu'on m'a fait d'imprimer une eſquiſſe ſi informe d'un tableau qui ſera peut-être un jour digne de la galerie de mes anges. Laiſſez-moi quelque temps à mes remèdes, à mes jardins et à mon hiſtoire. 1755.

Dès que je me ſentirai une petite étincelle de génie, je me remettrai à mes magots de la Chine. Il ne faut fatiguer ni ſon imagination ni le public. Laiſſons attendre le démon de la poéſie et le démon du public, et prenons bien le temps de l'un et de l'autre. Je veux chaſſer toute idée de tragédie, pour y revenir avec des yeux tout frais et un eſprit tout neuf. On ne peut jamais bien corriger ſon ouvrage qu'après l'avoir oublié. Quand je m'y remettrai, je vous parlerai alors de toutes vos critiques, auxquelles je me ſoumettrai autant que j'en aurai la force. Ce n'eſt pas aſſez de vouloir ſe corriger, il faut le pouvoir.

Permettez-moi cependant, mon cher et reſpectable ami, de vous demander ſi M. de *Ximenès* était chez vous quand on lut ces quatre actes. Nous ſommes bien plus embarraſſés, madame *Denis* et moi, de ce que nous mande M. de *Ximenès*, que de *Gengis-kan* et d'*Idamé*. Si ce n'eſt pas chez vous qu'il a lu la pièce, c'eſt donc *le Kain* qui la lui a confiée; mais comment *le Kain* aurait-il pu lui faire cette confidence, puiſque la pièce était dans un paquet à votre adreſſe, très-bien cacheté? Si, par quelque accident que je ne prévois pas, M. de *Ximenès* avait eu, ſans votre aveu, communication de cet ouvrage, il ferait évident qu'on lui aurait

1755. aussi confié les quatre chants que je vous ai envoyés. Tirez-moi, je vous prie, de cet embarras.

Je ne sais, mon cher ange, à quoi appliquer ce que vous me dites à propos de ces quatre derniers chants. Il n'y a, ce me semble, aucune personnalité, si ce n'est celle de l'âne. Je sais que, malheureusement, il se glissa dans les chants précédens quelques plaisanteries qui offenseraient les intéressés. Je les ai bien soigneusement supprimées; mais puis-je empêcher qu'elles ne soient depuis long-temps entre les mains de mademoiselle du *Thil*? C'est là le plus cruel de mes chagrins; c'est ce qui m'a déterminé à m'ensevelir dans la retraite où je suis. Je prévois que, tôt ou tard, l'infidélité qu'on m'a faite deviendra publique, et alors il vaudra mieux mourir dans ma solitude qu'à Paris. Je n'ai pu imaginer d'autre remède au malheur qui me menace, que de faire proposer à mademoiselle du *Thil*, le sacrifice de l'exemplaire imparfait qu'elle possède, et de lui en donner un plus correct et plus complet; mais comment et par qui lui faire cette proposition? Peut-être M. de *la Motte*, qui a pris ma maison, et qui est le plus officieux des hommes, voudrait bien se charger de cette négociation; mais voilà de ces choses qui exigent qu'on soit à Paris. Ma tendre amitié pour vous l'exige bien davantage, et cependant je reste au bord de mon lac, et je ne me console que par les bontés de mes anges. Mon cœur en est pénétré.

pour vous, monsieur, l'occasion, quoiqu'ignorée, de vous servir de nouveau, en empêchant 1755.
que cet ouvrage, étant mis au net ici, ne pût être encore copié furtivement. N'en ayez donc aucune inquiétude, et soyez bien assuré que les intérêts de votre tranquillité et de votre amour-propre ne seront point compromis, quand je serai assez heureux pour y pouvoir quelque chose.

Il n'y a que le premier chant de ce poëme qui soit connu ici, et encore y a-t-il très-peu de gens qui l'ayent; je n'ai pas entendu dire que les autres eussent été vus. Le très-petit comité où j'en ai lu quinze chants complets, en a admiré l'imagination, la poésie, les images; mais on a trouvé quelques endroits que vous retoucherez sans doute, qui peut-être sont déjà corrigés, et qui ne sont pas du ton de décence et d'agrément que l'on retrouve si généralement dans tous vos ouvrages. Tout le monde s'est accordé à dire que celui-ci ne devrait pas être imprimé ni même trop universellement répandu pendant la vie de son auteur, et que ce serait vous rendre un très-mauvais office que de le donner au public. Pardonnez donc sans vous en alarmer, mon ancien ami, les fragmens qui peuvent courir; leur peu de correction sera toujours la preuve qu'ils ne viendront pas de vous: mais que l'amour de la paternité et l'envie de produire cet enfant, affranchi de tous les défauts qu'on pouvait lui prêter, ne vous engage jamais à le mettre dans le monde; c'est un conseil que mon amitié ose vous donner avec la liberté que vous lui avez accordée autrefois.

1755. taphe; mais je ne compte point ſur cette conſolation. Paris a bien des charmes, le chemin eſt bien long, et vous n'êtes pas probablement déſœuvré.

Vous m'avez parlé de cet ancien poëme, fait il y a vingt-cinq ans, dont il court des lambeaux très-informes et très-falſifiés: c'eſt ma deſtinée d'être défiguré en vers et en proſe, et d'eſſuyer de cruelles infidélités. J'aurais voulu pouvoir réparer au moins le tort qu'on m'a fait par cette infame falſification de cette Hiſtoire prétendue univerſelle: c'était là un beau projet d'ouvrage, et je vous avoue que je ſerais bien fâché de mourir ſans l'avoir achevé, mais encore plus ſans vous avoir vu.

Madame la ducheſſe d'*Aiguillon* m'a commandé quatre vers pour M. de *Monteſquieu*, comme on commande des petits pâtés; mais mon four n'eſt point chaud, et je ſuis plutôt ſujet d'épitaphes que feſeur d'épitaphes: d'ailleurs notre langue, avec ſes maudits verbes auxiliaires, eſt fort peu propre au ſtyle lapidaire. Enfin, l'Eſprit des lois en vaudra-t-il mieux avec quatre mauvais vers à la tête? Il faut que je ſois bien baiſſé, puiſque l'envie de plaire à madame d'*Aiguillon* n'a pu encore m'inſpirer.

Adieu, mon ancien ami. Si madame la comteſſe de *Sandwich* daigne ſe ſouvenir de moi, *I pray you to preſent her with my moſt humble reſpect.* Vous voyez que je dicte juſqu'à de l'anglais; j'ai les doigts enflés, l'eſprit aminci, et je ne peux plus écrire.

LETTRE CL.

1755.

A M. DARGET.

Aux Délices, 23 mai.

Je connais votre probité, mon ancien camarade en Vandalie, et je n'ai jamais douté de votre amitié. J'apprends qu'on a lu devant vous à Vincennes tout le poëme de la Pucelle; mais par les fragmens qui courent, je vois que tout est aussi défiguré que mon Histoire prétendue universelle. On a rempli les lacunes de toutes les sottises qui doivent faire rougir le lecteur et indigner l'auteur. Je m'adresse hardiment à vous pour prévenir, s'il est possible, les mauvais effets de cette abominable rapsodie qu'on ne manquerait pas de m'imputer. Il est dur que mon repos et ma vieillesse soient troublés par tant de calomnies. Vous êtes à portée de me donner dans cette affaire des lumières et des conseils. Si ceux qui ont un manuscrit si défectueux, voulaient avoir le véritable, ils ne feraient peut-être pas un mauvais marché. Il n'y a point de parti que je ne prenne, ni dépense que je ne fasse très-volontiers, pour supprimer ce qu'on fait courir sous mon nom avec tant d'injustice. J'ose m'adresser à vous avec confiance, parce qu'il s'agit de faire une bonne action.

L'adresse de votre ancien et très-humble et obéissant serviteur est: A Voltaire, gentilhomme ordinaire du roi, aux Délices, près de Genève.

1755. C'eſt une maiſon, en effet, délicieuſe, ſur le lac et ſur le Rhône. Ce ſont des jardins charmans ; mais une Pucelle porte le trouble par-tout.

Réponſe de M. DARGET *à la lettre précédente.*

A Vincennes, le 1 juin.

SI vous êtes perſuadé de mon amitié, monſieur, autant que vous devez l'être par les témoignages que j'ai été aſſez heureux de vous en donner à Potsdam et à Berlin ; ſi vous penſez de ma probité un peu mieux que *la Beaumelle* ne vous en fait parler dans une de ſes réponſes, vous n'avez pas dû être inquiet de la lecture que j'ai faite de votre Pucelle à Vincennes. L'aſſemblée était compoſée de gens qui vous admirent, et qui ont le droit de vous admirer ; M. le chevalier de *Croiſinare* y préſidait ; madame *Meyſieu* en était ; M. l'abbé *Chauvelin* devait y être ; et l'on pourrait dire que l'auditoire était prévenu, ſi ce mot-là pouvait être employé quand il eſt queſtion de vos ouvrages.

La copie que j'ai lue eſt une copie exacte, mais mal écrite, et qui avait été apportée d'Allemagne, où elle exiſte de votre aveu, pour être miſe au net à Paris par une belle main. J'ai empêché cette opération, dont je connais le danger. Je me ſouviens que *Tinois* vous déroba une copie, en en faiſant une ſous vos yeux pour le roi de Pruſſe ; et je me rappelle avec plaiſir que je fus cauſe que cette copie furtive ne fut pas portée en Hollande. J'ai ſaiſi avec le même zèle

pour vous, monſieur, l'occaſion, quoiqu'ignorée, de vous ſervir de nouveau, en empêchant que cet ouvrage, étant mis au net ici, ne pût être encore copié furtivement. N'en ayez donc aucune inquiétude, et ſoyez bien aſſuré que les intérêts de votre tranquillité et de votre amour-propre ne ſeront point compromis, quand je ſerai aſſez heureux pour y pouvoir quelque choſe. 1755.

Il n'y a que le premier chant de ce poëme qui ſoit connu ici, et encore y a-t-il très-peu de gens qui l'ayent; je n'ai pas entendu dire que les autres euſſent été vus. Le très-petit comité où j'en ai lu quinze chants complets, en a admiré l'imagination, la poéſie, les images; mais on a trouvé quelques endroits que vous retoucherez ſans doute, qui peut-être ſont déjà corrigés, et qui ne ſont pas du ton de décence et d'agrément que l'on retrouve ſi généralement dans tous vos ouvrages. Tout le monde s'eſt accordé à dire que celui-ci ne devrait pas être imprimé ni même trop univerſellement répandu pendant la vie de ſon auteur, et que ce ſerait vous rendre un très-mauvais office que de le donner au public. Pardonnez donc ſans vous en alarmer, mon ancien ami, les fragmens qui peuvent courir; leur peu de correction ſera toujours la preuve qu'ils ne viendront pas de vous: mais que l'amour de la paternité et l'envie de produire cet enfant, affranchi de tous les défauts qu'on pouvait lui prêter, ne vous engage jamais à le mettre dans le monde; c'eſt un conſeil que mon amitié oſe vous donner avec la liberté que vous lui avez accordée autrefois.

1755. Je souhaite bien sincérement que vous jouissiez long-temps du beau lieu que vous habitez ; il ne tient qu'à vous, mon bon ami, de le rendre le délice des autres : puisse-t-il toujours en être un pour vous ! Personne ne le desire plus que moi. Je suis enchanté d'avoir reçu des marques de votre souvenir : je ne les dois qu'à vos terreurs ; mais je ne les en chéris pas moins. Je vis ici avec vos admirateurs, et vous admireriez et chanteriez vous-même cet établissement, si vous pouviez le voir de près ; cela est-il sans espérance ? M. le chevalier de *Croisniare*, qui y commande en chef, me charge de vous faire ses complimens : il assure madame *Denis* de ses respects ; je m'acquitte du même devoir, et je vous prie d'être persuadé que je serai toute ma vie avec un attachement bien tendre, et des sentimens que j'ai conservés malgré bien des circonstances, et qu'il ne tiendra qu'à vous d'entretenir, etc.

LETTRE CLI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

24 de mai.

COMPTEZ, mon cher ange, que tant que j'aurai des mains et un petit fourneau encore allumé, je les emploierai à recuire vos cinq magots de la Chine. Soyez bien sûr qu'il n'y a que vous et les vôtres qui me ranimiez ; mais je vous avoue que mes mains sont paralytiques,

et que ma terre de la Chine eſt à la glace. Par tout ce que j'apprends des infidélités de ce monde, il y a un maudit âne qui me déſeſpère. Vous l'avez cet âne, et vous ſavez qu'il eſt bien plus poli et bien plus honnête que celui qui court. J'ai relu le chant onzième. Il y a depuis long-temps : 1755.

En fait de guerre, on peut bien ſe méprendre,
Ainſi qu'ailleurs : mal voir et mal entendre
De l'héroïne était ſouvent le cas,
Et ſaint Denis ne l'en corrigea pas.

Vous auriez eu la vraie leçon, ſi vous aviez apporté la défectueuſe à Plombières.

Il y a dans le chant onzième :

Ce que Céſar ſans pudeur ſoumettait
A Nicomède en ſa belle jeuneſſe ;
Ce que jadis le héros de la Grèce
Admira tant dans ſon Epheſtion ;
Ce qu'Adrien mit dans le Panthéon.
Que les héros, ô Ciel ! ont de faibleſſe !

Enfin, je n'ai rien vu dans la bonne leçon que de fort poli et de fort honnête ; mais il arrivera ſans doute que quelqu'une des déteſtables copies qui courent ſera imprimée. Vous ne ſauriez croire à quel point je ſuis affligé. L'ouvrage, tel que je l'ai fait il y a plus de vingt ans, eſt aujourd'hui un contraſte bien déſagréable avec mon état et mon âge ; et tel qu'il court le monde, il eſt horrible à tout âge. Les lambeaux qu'on m'a

1755. envoyés font pleins de fottifes et d'impudences; il y a de quoi faire frémir le bon goût et l'honnêteté; c'eft le comble de l'opprobre de voir mon nom à la tête d'un tel ouvrage. Madame *Denis* écrit à M. d'*Argenfon*, et le fupplie de fe fervir de fon autorité pour empêcher l'impreffion de ce fcandale. Elle écrit à M. de *Malesherbes*; et nous vous conjurons tous deux, mon cher et refpectable ami, de lui en parler fortement : c'eft ma feule reffource. M. de *Malesherbes* eft feul à portée d'y veiller. Enfin, ayez la bonté de me mander ce qu'il y a à craindre, à efpérer et à faire. Veillez fur notre retraite, mettez-moi l'efprit en repos. Ne puis-je au moins favoir qui eft ce poffeffeur du manufcrit, qui l'a lu à Vincennes tout entier? Si je le connaiffais, ne pourrais-je pas lui écrire? ma démarche auprès de lui ne me juftifierait-elle pas un jour? ne dois-je pas faire tout au monde pour prouver combien cet ouvrage eft falfifié, et pour détruire les foupçons qu'on pourrait former un jour que j'ai eu part à la publication? Enfin, il faut que je fois tranquille pour penfer à la Chine; et je ne fongerai à *Gengis-kan* que lorfque vous m'aurez éclairé, au moins fur ce qui me trouble, et que je me ferai réfigné. Adieu, mon cher ange. Jamais pucelle n'a fait tant enrager un vieillard; mais j'ai peur que nos Chinois ne foient un peu froids : ce ferait bien pis.

Parlez à M. de *Malesherbes*, échauffez-moi et aimez-moi.

LETTRE CLII. 1755.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 26 de mai.

Est-il poſſible, monſeigneur, que votre ſanté ſoit ſi long-temps à revenir? Comment avez-vous pu ſoutenir tant de douleurs et tant de privations? A quoi donc avez-vous paſſé le temps dans ce déſœuvrement ſi triſte et ſi étranger pour vous? Une tragédie chinoiſe ne vaut pas la belle porcelaine de la Chine. Vous vous connaiſſez à merveille à ces deux curioſités-là, et vous avez dû bien ſentir que la tragédie n'était point encore digne de paraître ſous vos auſpices. Ces cinq magots de la Chine ne ſont encore ni cuits ni peints comme je le voudrais. Il faut attendre l'année de votre conſulat pour les préſenter, et employer beaucoup de temps pour les finir.

Mais je ſuis actuellement très-incapable de cuire et de peindre. Ce maudit ouvrage d'une autre eſpèce, dont on vous a régalé pendant votre maladie, me rend bien malade. On m'en a envoyé des morceaux indignement falſifiés, qui font frémir le bon goût et la décence. Ces rapſodies courent; on veut les imprimer ſous mon nom. L'avidité et la malignité ſe joignent pour me tuer. Je vous conjure de parler à ceux qui vous ont fait lire ces miſères; ils ſont à portée d'empêcher qu'on ne les publie. J'aurai l'honneur de vous faire tenir le véritable manuſcrit; il vous amuſera; il n'en vaut que mieux pour

1755. être plus décent; un peu de gaze sied bien, même à un âne.

Un nommé *Corbi* est fort au fait de toute cette horreur. Si vous daignez l'envoyer chercher, il renoncera au projet d'imprimer quelque chose d'aussi détestable et de si dangereux, dans l'espérance de faire des profits plus honnêtes.

Madame *Denis* et moi, nous nous mettons entre vos mains, et nous espérons tout de vos bontés.

LETTRE CLIII.

A M. THIRIOT, *à Paris*.

Aux Délices, le 28 de mai.

Vous me disiez dans votre dernière lettre, mon cher & ancien ami, que je devrais bien vous envoyer quelques chants de la Pucelle. Je vous assure que je vous ferai tenir, de grand cœur, tout ce que j'en ai fait. Ne m'en ayez pas d'obligation; je suis intéressé à remettre le véritable ouvrage entre vos mains. Les lambeaux défigurés qui courent dans Paris achèvent de me désespérer. On s'est avisé de remplir les lacunes de toutes les grossièretés qui peuvent déshonorer un ouvrage. On y a ajouté des personnalités odieuses et ridicules contre moi, contre mes amis et contre des personnes très-respectables. C'est un nouveau brigandage introduit depuis peu dans la littérature, ou plutôt dans la librairie. *La Beaumelle* est le premier, je crois, qui ait osé

osé faire imprimer l'ouvrage d'un homme, de son vivant, avec des commentaires chargés d'injures et de calomnies. Ce malheureux *Erostrate* du Siècle de *Louis XIV* a trouvé le secret de changer pour quinze ducats, en un libelle abominable, un livre entrepris pour la gloire de la nation. 1755.

On en a fait à peu près autant des matériaux de l'Histoire générale, et enfin on traite de même ce petit poëme fait il y a environ vingt-cinq ans. On fait une gueuse abominable de cette pucelle qui n'avait qu'une gaieté innocente. *Corbi* prétend qu'un nommé *Grasset* a acheté mille écus un de ces déteſtables exemplaires.

Je sais quel est ce *Grasset*, il n'est point du tout en état de donner mille écus. *Corbi* ferait à la fois une très-mauvaise action et un très-mauvais marché d'imprimer cette déteſtable rapsodie. Les morceaux qu'on m'en a envoyés sont faits par la canaille et pour la canaille. Si vous rencontrez *Corbi*, dites-lui qu'on le trompe bien indignement. Songez que, quand on falsifie mes ouvrages, c'est votre bien qu'on vole, et que vous devriez venir ici arranger votre héritage.

LETTRE CLIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices attristées, 4 de juin.

MON divin ange, nos cinq actes, notre *Idamé*, notre *Gengis* iront bien mal tant que je serai

1755. dans les angoiſſes de la crainte qu'on n'imprime ce malheureux vieux rogaton ſi défiguré, ſi imparfait, ſi tronqué, ſi déſeſpérant. Je voudrais du moins que vous en euſſiez un exemplaire au net, bien complet, bien corrigé, bien gai (puiſqu'il fut autrefois ſi gai), bien honnête, ou moins mal-honnête. Je voudrais que M. de *Thibouville* l'eût de cette façon. Je voudrais vous l'envoyer, ſoit par M. de *Chauvelin*, ſoit par quelque autre voie, telle qu'il vous plairait : il me ſemble que la ſeule reſſource eſt de faire un peu connaître la véritable copie, pour étouffer l'autre. Encore une fois, de deux maux il faut éviter le pire ; et le plus grand des maux eſt la crainte. Non, il y en a un encore plus grand, c'eſt de voir mes amis offenſés par des rapſodies qui courent ſous mon nom. Votre dernière lettre à madame *Denis*, et toutes celles que nous recevons, nous confirment le danger. Je ſuis réduit à ſouhaiter que cette plaiſanterie de trente années ſoit connue, toute oppoſée qu'elle eſt aujourd'hui à mon âge et à ma ſituation. Elle n'eſt guère que plaiſanterie ; et quand on rit, on ne trouve rien mauvais. Adieu, mon divin ange ; je ſuis entre l'enclume et le marteau, entre la Chine et *Griſbourdon* ; et je me mets en tremblant ſous les ailes de mes anges.

LETTRE CLV.

1755.

A M. DARGET.

Aux Délices, près de Genève, 11 juin.

PREMIEREMENT je vous jure, mon ancien ami, que je n'ai point lu les réponses de *la Beaumelle*. En second lieu, vous devez le connaître pour le plus impudent et le plus sot menteur qui ait jamais écrit. C'est un homme qui, sans avoir seulement un livre sous les yeux, s'avisa de faire des notes au Siècle de *Louis XIV*, et d'imprimer mon propre ouvrage en le défigurant, avançant à tort et à travers tous les faits qui lui venaient en tête, comme on calomnie dans la conversation. C'est un coquin qui, sans presque vous connaître, vous insulte, vous et M. d'*Argens*, et tout ce qui était auprès du roi de Prusse, pour gagner quinze ducats. C'est ainsi que la canaille de la littérature est faite. Encore une fois, je n'ai point lu sa réponse, et rien ne troublerait le repos de ma retraite, sans le manuscrit dont vous me parlez. Il ne devait jamais sortir des mains de celui à qui on l'avait confié; il me l'avait juré, et il m'a écrit encore qu'il ne l'avait jamais prêté à personne. C'est un grand bonheur qu'on se soit adressé à vous, et que cet ancien manuscrit soit entre des mains aussi fidelles que les vôtres. Vous savez d'ailleurs que ce *Tinois* qui transcrivit cet ouvrage, se mêlait de rimailler. Le frère de M. de *Champaux* m'avait donné *Tinois* comme un homme de lettres; c'est un

1755. fou, il fait des vers aussi facilement que le poëte *Mai*, et aussi mal. Il faut qu'il en ait cousu plus de deux cents de sa façon à cet ouvrage, qui n'est plus par conséquent le mien. Dieu me préserve d'un copiste versificateur !

On m'a dit que *la Beaumelle*, dans un de ses libelles, s'était vanté d'avoir le poëme que vous avez, et qu'il a promis au public de le faire imprimer après ma mort. Je sais qu'il en a attrapé quelques lambeaux. S'il avait tout l'ouvrage qu'on m'impute, il y a long-temps qu'il l'eût imprimé, comme il imprime tout ce qui lui tombe sous la main. Il fait un métier de corsaire, en trafiquant du bien d'autrui. Les mandrins sont bien moins coupables que ces fripons de la littérature, qui vivent des secrets de famille qu'ils ont volés, et qui font courir d'un bout de l'Europe à l'autre le scandale et la calomnie.

Il y a aussi un nommé *Chevrier* qui s'est vanté, dans les feuilles de *Fréron*, de posséder tout le poëme; mais je doute fort qu'il en ait quelques morceaux. Il en court à Paris cinq ou six cents vers; on me les a envoyés, je ne m'y suis pas reconnu. Cela est aussi défiguré que la prétendue Histoire universelle que cet étourdi de *Jean Néaulme* acheta d'un fripon. Tout le monde se saisit de mon bien comme si j'étais déjà mort, et le dénature pour le vendre.

Ma consolation est, que les fragmens de ce poëme que j'avais entiérement oublié, et qui fut commencé, il y a trente ans, soient entre vos mains. Mais soyez très-sûr que vous ne pouvez en avoir qu'un exemplaire fort infidèle. Je suis affligé, je

vous l'avoue, que vous en ayez fait une lecture publique. Vingt lettres de Paris m'apprirent que ce poëme avait été lu tout entier à Vincennes : j'étais bien loin de croire que ce fût vous qui l'eussiez lu. Je fis part à M. le comte d'*Argenson* de mes alarmes ; je lui demandai, aussi bien qu'à M. de *Malesherbes*, les ordres les plus sévères pour en empêcher la publication. J'étais d'autant plus alarmé que, dans ce temps-là même, un nommé *Grasset* écrivit à Paris au sieur *Corbi* qu'il en avait acheté un exemplaire manuscrit mille écus. 1755.

Enfin je suis rassuré par votre lettre, et vous voyez par la mienne que je ne vous cache rien de tout ce qui regarde cet ancien manuscrit. Après toutes ces explications je n'ai qu'une grâce à vous demander. Vous avez entre les mains un ouvrage tronqué, incorrect et très-indécent ; faites une belle action : jetez-le au feu ; vous ne ferez pas un grand sacrifice, et vous assurerez le repos de ma vie. Je suis vieux et infirme ; je voudrais mourir en paix, et vous en avoir l'obligation.

Le roi de Prusse a voulu avoir pour son copiste le fils de ce *Villaume* que j'avais ammené de Potsdam avec moi. Je le lui ai rendu, et j'ai payé son voyage : je crois qu'il en sera content ; heureusement il ne fait point de vers. Adieu, conservez-moi votre amitié ; écrivez-moi. Voulez-vous bien remercier pour moi M. de *Croismare* de son souvenir, et permettre que je fasse mes complimens à M. du *Verney*. Je me flatte que votre sort est très-agréable : je m'y intéresserai toujours très-tendrement. soyez-en bien sûr.

Ma pauvre santé ne me permet plus guère

1755. d'écrire de ma main. Pardonnez à un malade. Comptez que ce poëme, et la vie de l'auteur, et tout au monde font bien peu de chose.

LETTRE CLVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, par Genève, 13 de juin.

Je n'ai de termes ni en vers, ni en prose, ni en français, ni en chinois, mon cher et respectable ami, pour vous dire à quel point vos bontés tendres et attentives pénètrent mon cœur. Vous êtes le S. *Denis* qui vient au secours de *Jeanne*. J'ai reçu votre lettre par M. *Malet*, mais les choses sont pires que vous ne les croyez. M. le duc de *la Vallière* me mande qu'on lui a offert un exemplaire pour mille écus; le beau-frère de *Darget* en a donné une ou deux copies. Je ne sais pas ce que ce *Darget* a fait; mais je sais que, dans tous les pays où il y a des libraires, on cherche à imprimer cette détestable et scandaleuse copie. Il faut de toute nécessité que je fasse transcrire la véritable. Je suivrai votre conseil, je l'enverrai à M. de *la Vallière*, et à la personne dont vous me parlez. Vous l'aurez sans doute; mais que de temps demande cette opération! Je me donnerai bien de la peine, et pendant ce temps-là l'ouvrage paraîtra tronqué, défiguré, et dans toute son abomination. Au reste, vous avez trop de goût pour ne pas penser que les grossièretés ne conviennent pas même aux ouvrages les plus libres; il y en a très-peu dans

l'*Arioste. Deux ou trois coups*, dit-elle, *est fort plat, et rien du tout*, dit-elle, *est plaisant.* Tous 1755.
les gros mots sont horribles dans un poëme, de quelque nature qu'il soit. Il faut encore de l'art et de la conduite jusque dans l'ivresse de la plaisanterie, et la folie même doit être conduite par la sagesse. Le résident de France et un magistrat sont venus chez moi lire la véritable leçon. Ils ont été intéressés en pouffant de rire; ils ont dit qu'il faudrait être un sot pour être scandalisé. Voilà où j'en suis, c'est-à-dire, au désespoir; car, malgré l'indulgence de deux hommes graves, je suis plus grave qu'eux. Une vieille plaisanterie de trente ans jure trop avec mon âge et ma situation. Dieu veuille me rendre ma raison tragique, et m'envoyer à Pékin!

On dit qu'il est venu à Paris un nouvel acteur, égal à *le Kain:* ce serait bien là notre affaire. Adieu, mon ange; je ferai ce que je pourrai. Dieu a donc béni Mahomet! Est-il possible que Rome sauvée ait été mal jouée et plus mal imprimée, et qu'on ne puisse pas reprendre sa revanche? Il faut bien du temps pour faire revenir les hommes. Les talens ne sont point faits pour rendre heureux; il n'y a que votre amitié qui ait ce privilége. Adieu; mille tendres respects à tous les anges. Madame *Denis* vous dit toutes les mêmes choses que moi.

1755.

LETTRE CLVII.

A M. DARGET.

Aux Délices, près de Genève, 13 juin.

Il faut encore vous reparler, mon ancien ami, de ce diable de manuscrit. Tout le monde sait dans Paris que c'est votre beau-frère qui l'a apporté. M. le duc de *la Vallière* me mande qu'on lui en a offert un exemplaire pour mille écus. Quelles tristes circonstances pour votre beau-frère, pour vous-même, et sur-tout pour moi! On a chargé de cet exemplaire un nommé *Grasset*. Je vous conjure d'écrire à votre beau-frère.

Engagez-le, par tous les motifs qui vous touchent, à retirer les exemplaires qui lui ont échappé, ou du moins à indiquer à qui je dois m'adresser. Je ne sais si je dois écrire au prince *Henri*. J'attends sur cela vos conseils quoique le temps presse. Vous êtes au fait, je vous prie de m'y mettre. Votre cœur vous dit quelle est ma triste situation. Tout cela ne contribue pas à guérir un vieux malade. J'attends de vous ma consolation. Je vous embrasse de tout mon cœur.

Réponse de M. DARGET *à M. de Voltaire.*

J'ÉTAIS à courir le monde, mon ancien ami, quand les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 11 et le 13 du mois dernier sont arrivées ici. Elles m'ont suivi à Vésel, où j'ai été me mettre aux pieds de mon ancien maître, qui

m'a

m'a reçu avec une bonté qui mérite à jamais mon attachement et ma reconnaissance, et ce n'est que dans ce moment enfin que je les reçois ici. J'y réponds aussi dans le moment, et je desirerais bien sincérement que mon exactitude pût contribuer à votre tranquillité. J'entre dans vos peines, et je les partage. Vous auriez peut-être eu moins besoin de consolation si j'avais été toujours à portée d'être votre consolateur. Vous êtes un des grands hommes que je connaisse, qui aient le plus de besoin de n'être entouré que d'honnêtes gens. Je n'ai été touché des injures qu'a débitées *la Beaumelle*, que parce qu'il les mettait dans votre bouche, et que mon cœur souffrait à avoir des motifs de se refermer pour vous. Je suis enchanté et tranquillisé par les choses obligeantes que vous me dites à cet égard, et je vous en remercie comme d'un bienfait. Ce qui contribue à la paix de l'ame ne peut pas être d'un prix médiocre pour les ames sensibles. 1755

Je suis très-sincérement touché de l'inquiétude où vous êtes sur le sort de votre Pucelle. Vous n'avez point en mon amitié la confiance que j'ose me flatter d'avoir méritée : vos terreurs ne tomberaient pas sur le manuscrit qui est entre les mains de mon beau-frère. Je ne nie pas que l'on n'ait su qu'il existait, et c'est ma faute. Sans moi, sans l'envie que j'ai eue de satisfaire la juste curiosité du peu de gens de goût que je vous ai nommés, et de les confirmer, par la lecture de cet ouvrage, dans leur admiration pour vous, personne n'aurait entendu parler de ce manuscrit; on ignorerait son existence. Il n'a point été copié ici, ni en France ni ailleurs; vous y pouvez compter. Il n'a point été vu, il a

1755. toujours été enfermé dans une caſſette comme un bijou auſſi précieux qu'il l'eſt en effet; et je vous jure ſur mon honneur que je n'ai entendu parler du nommé *Graſſet* que par vous, et que ce n'eſt pas de cet exemplaire que M. le duc de *la Vallière* a été le maitre de donner mille écus. Mon beau-frère eſt parti, monſieur, pendant mon voyage, il y a aujourd'hui quinze jours. Il a remporté votre tréſor qu'il a conſervé et gardé ici avec tant de ſoin, qu'il m'a refuſé de me le confier pour une ſoirée où je voulais le lire à une femme de mes amies qui, par ſon eſprit, méritait bien de l'entendre, mais où il ne pouvait pas être en tiers. Je n'ai point murmuré de ſa défiance, je lui en avais fait une loi à ſon arrivée. Soyez donc bien perſuadé, mon ancien ami, que ſi ce *Graſſet* a un exemplaire à vendre, ce n'eſt ni celui-là, ni copie de celui-là. La vérité même n'eſt pas plus vraie que ce que je vous avance ici, et je m'en établis la caution et le garant, vis-à-vis de vous, et vis-à-vis de tout le monde. Je n'ai d'autre bien que ma réputation et ma probité, et vous pouvez compter que je ne les expoſerais pas témérairement, ſi j'avais le plus petit doute. J'aurai l'honneur de voir M. d'*Argental* à ce ſujet. Cette malheureuſe affaire me devient perſonnelle, puiſque c'eſt mon zèle indiſcret pour quelques amis, qui a commis le ſecret que mon beau-frère s'était impoſé ſur la poſſeſſion de ce tréſor. Que parle-t-on de mille écus pour ce manuſcrit? Un libraire de Hollande en a, je le ſais, offert mille louis; mais ce ne ſerait pas avec tout l'or des Incas qu'on le retirerait des mains dans leſquelles je ſais qu'il exiſte: et encore une fois, monſieur,

ce n'eſt pas des dépôts que vous avez faits de ce côté-là que vous devez avoir de l'inquiétude. 1755.

Vous êtes le maître d'écrire au prince *Henri*, il ne fera que vous confirmer ce que je vous certifie. Il connaît mon beau-frère, et en répondra avec la même aſſurance que j'en réponds moi-même; mais pourquoi aſſeoir vos ſoupçons uniquement ſur ce manuſcrit? Ne ſavez-vous pas qu'il en exiſte d'autres en d'autres lieux, où l'on en connaît peut-être bien moins le prix et l'importance? Le ſeul conſeil que je puiſſe vous donner, mon cher ami, eſt d'être bien certain que ce n'eſt pas de ce côté-là que vous éprouverez jamais le plus petit ſujet de chagrin. Soyez également tranquille ſur ce que quelques corſaires de la littérature annoncent avoir votre ouvrage. Il n'eſt pas public; ils vous en impoſent. Sont-ils faits pour réſiſter à la tentation de mille louis?

Ma ſituation eſt plus tranquille que brillante. Je vis au milieu de ma patrie. J'ai quelques amis et une amie; et je ne formerais plus de deſirs, ſi mon fils ne me feſait pas une néceſſité des ſoins que je dois me donner pour augmenter un peu ma fortune. Mes protecteurs me le font eſpérer, et je tâcherai de les ſeconder par ma conduite. Je viens de lire votre épître au lac de Genève. Vous êtes toujours vous-même; puiſſiez-vous l'être longtemps! Je vous embraſſe de tout mon cœur, monſieur, et je ferai vos commiſſions auprès de M. de *Croiſmare* et de M. de *Verney*, qui y feront très-ſenſibles.

1755.

LETTRE CLVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 de juin.

Mon cher ange, je vous demande toujours en grâce de montrer ce dernier chant à M. de *Thibouville*, afin qu'il voie que les sottises qu'on y a insérées ne sont pas de moi. C'est un de mes plus violens chagrins qu'un homme que j'aime puisse avoir quelque chose à me reprocher; et il n'y a certainement d'autre remède que de lui faire voir le manuscrit que vous avez. Tout cela est horrible. Comment puis-je, encore une fois, travailler à mes Chinois et à mes Tartares dans cette crainte perpétuelle, dans les soins qu'il me faut prendre pour prévenir cette malheureuse édition, et dans la douleur de voir que mes soins seront inutiles? La personne qui m'avait juré que la copie qu'elle avait ne sortirait jamais de ses mains, l'a pourtant confiée à *Darget* dans le temps que j'étais en France, croyant que *Darget* ne manquerait pas de l'imprimer, et qu'alors je serais forcé de lui demander un asile: voilà sa conduite, voilà le nœud de tout. *Darget* m'a avoué lui-même dans la lettre qu'il vient de m'écrire, que cette personne lui avait donné ce malheureux manuscrit. Il l'a lu publiquement à Vincennes, et aurait fait tout aussi bien de ne le pas lire; d'autant plus que, si cet ouvrage est jamais imprimé, on serait en droit de s'en prendre à lui. M. l'abbé de *Chauvelin* voit quelquefois *Darget*; je ne doute pas qu'il ne l'affermisse dans

le deſſein où il paraît être de n'en point donner de copie. Je vous ſupplie d'engager M. l'abbé de *Chauvelin* à faire cette bonne œuvre : il eſt ſi accoutumé à en faire ! Mais, en prenant cette précaution, en défendant un côté de la place, empêcherons-nous qu'elle ne ſoit priſe dans d'autres attaques ? Les copies ſe multiplient ; les lettres de M. de *Maleſherbes* et du préſident *Hénault* me font trembler ; tous les libraires de l'Europe ſont aux aguets. Je vous jure que, ſi j'avais du temps et encore un peu de génie, je me remettrais à cet ouvrage ; j'en ferais quelque choſe dans le goût de l'*Arioſte*, quelque choſe d'amuſant, de gai et d'aſſez innocent. J'empêcherais du moins par-là le tort qu'on fera un jour à ma mémoire ; j'anéantirais les déteſtables copies qui courent, et un poëme agréable réſulterait de tout ce fracas. Mais je ſens bien que vous demanderez la préférence pour nos cinq actes. Dieu veuille que je ſois aſſez recueilli, aſſez tranquille pour vous bien obéir ! Nous verrons ce que je pourrai tirer d'une tête un peu embarraſſée, et ſi je pourrai conduire à la fois mes ouvriers, la Pucelle, l'Hiſtoire générale et mes Tartares. Je ne vous réponds que de ma ſenſibilité pour vos bontés. Vous aimer de tout mon cœur eſt la ſeule choſe que je faſſe bien. Adieu, mon cher et reſpectable ami. 1755.

1755.

LETTRE CLIX.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris*.

18 de juin.

VRAIMENT, ma chère nièce, vos ouvrages me consoleront bien des miens : nous les attendons avec impatience par M. *Tronchin*. Plût à Dieu que vous eussiez pu les apporter vous-même ! Vous ornez notre solitude en attendant que vous nous y rendiez heureux.

Nous avons béni DIEU, et fait notre compliment au digne bénéficier. L'église est sa vraie mère ; elle lui donne plus qu'il n'a de patrimoine ; mais je ne serai point content qu'il ne soit évêque. Pour moi, je vois bien que je ne serai que damné. Cela est injuste, car je le suis un peu dans ce monde. Quelle étrange idée a passé dans la tête de notre ami ! Je suis bien loin du dessein qu'il m'attribue ; mais je voudrais vous envoyer la véritable copie (*). Il est vrai qu'il n'y a pas tant de draperie que dans vos portraits, mais aussi ce ne sont pas les figures de l'*Aretin*. *Darget* ne devrait pas avoir cet ouvrage. Il n'en est possesseur que par une infidélité atroce. Les exemplaires qui courent ne viennent que de lui. On en a offert un pour mille écus à M. de *la Vallière*, et c'est M. le duc de *la Vallière* lui-même qui me l'a mandé. Tout cela est fort triste ; mais ce qui l'est bien davantage, c'est ce que vous me dites de votre

(*) De la Pucelle.

santé. Il est bien rare que le lait convienne à des tempéramens un peu desséchés comme les nôtres. 1755. Il arrive que nos estomacs font de mauvais fromages qui restent dans notre pauvre corps, et qui y sont un poids insupportable. Cela porte à la tête; les maudites fonctions animales vont mal, et on est dans un état déplorable. Je connais tous les maux, je les ai éprouvés, je les éprouve tous les jours, et je sens tous les vôtres. DIEU vous préserve de joindre les tourmens de l'esprit à ceux du corps! Si vous voyez notre ami, je vous supplie de le bien relancer sur la belle idée qu'il a eue: c'est précisément le contraire qui m'occupe. Je cherche à désarmer les mains qui veulent me couper la gorge, et je n'ai nulle envie de me la couper moi-même. *Darget* m'écrit, à la vérité, que son exemplaire ne paraîtra pas; mais peut-il empêcher que les copies qu'il a données ne se multiplient? Adieu; je tâcherai de ne pas mourir de douleur, malgré la belle occasion qui s'en présente. Je vous embrasse, vous et votre fils, de tout mon cœur.

LETTTRE CLX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

23 de juin.

MON très-cher ange, j'ai reçu toutes vos lettres à la Chine. Je suis enfoncé dans le pays où vous m'avez envoyé. Je recuis vos magots, et vous les aurez incessamment. Soyez bien sûr qu

1755. cette porcelaine là eſt bien difficile à faire. La fin du quatrième acte et le commencement du cinquième étaient intolérables, et beaucoup de choſes manquaient aux trois autres. Il eſt bon d'avoir abandonné entiérement ſon ouvrage pendant quelques mois ; c'eſt la ſeule manière de diſſiper cette malheureuſe ſéduction, et ce nuage qui fait voir trouble quand on regarde les enfans qu'on vient de faire. Je ne vous réponds pas d'avoir ſubſtitué des beautés aux défauts qui m'ont frappé, je ne vous réponds que de mon envie de vous plaire et de l'ardeur avec laquelle j'ai travaillé. Vous verrez ſi mes maçons d'un côté, et de ſèches hiſtoires de l'autre, m'ont encore laiſſé quelques faibles étincelles d'un talent que tout doit avoir détruit. Ce que vous me dites de Mahomet m'engage à vous parler d'Oreſte. Croiriez-vous que c'eſt la pièce dont les gens de lettres ſont le plus contens dans les pays étrangers ? Reliſez-la, je vous en prie, et voyez ſi on ne pourrait pas la faire rejouer. Votre crédit, mon cher ange, pourrait-il s'étendre juſque là ? Je ſais que les comédiens ſont gens un peu difficiles ; mais enfin, s'ils veulent que je faſſe quelque choſe pour eux, ne feront-ils rien pour moi ? J'ai chez moi actuellement le fils de *Fierville*. Il y a de quoi faire un excellent comédien ; et s'il ne veut pas jouer tous les mots, il jouera très-bien. Il a de la figure, de l'intelligence, du ſentiment, ſur-tout de la voix et un amour prodigieux pour ce malheureux métier, ſi mépriſé et ſi difficile. Je vous prie, mon cher ange, de m'écrire par M. *Tronchin*, banquier à Lyon. Je vous conjure de ne pas imaginer que

je ſonge à ce que vous ſavez ; on n'y ſonge que trop pour moi. Ce *Graſſet* a apporté un exemplaire de Paris. Un magiſtrat de Lauſanne l'a vu, l'a lu, et me l'a mandé. L'Allemagne eſt pleine de copies. Vous ſavez qu'il y en a dans Paris. Vous n'ignorez pas que M. le duc de *la Vallière* en a marchandé une. Il n'y a point, encore une fois, de libraire qui ne s'attende à l'imprimer, et peut-être actuellement ce coquin de *Graſſet* fait-il mettre ſous preſſe la copie infame et déteſtable qu'il a apportée. Je ne me fie point du tout à ſes ſermens. J'ai ſujet de tout craindre. En vérité, je me remercie de pouvoir travailler à notre Orphelin dans des circonſtances auſſi cruelles ; mais vous m'animez, vous me conſolez ; il n'y a rien que vous ne faſſiez de moi. Madame *Denis* vous fait mille tendres complimens. Elle mérite le petit mot par lequel j'ai terminé mon lac (*). Adieu, mon cher ange ; mes reſpects à toute la ſociété angélique.

(*) Epitre LXXVI. vol. d'*Epitres*.

Fin du Tome ſixième.

TABLE ALPHABETIQUE
DES LETTRES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

A

B

C

D

Fin de la Table du Tome sixième.